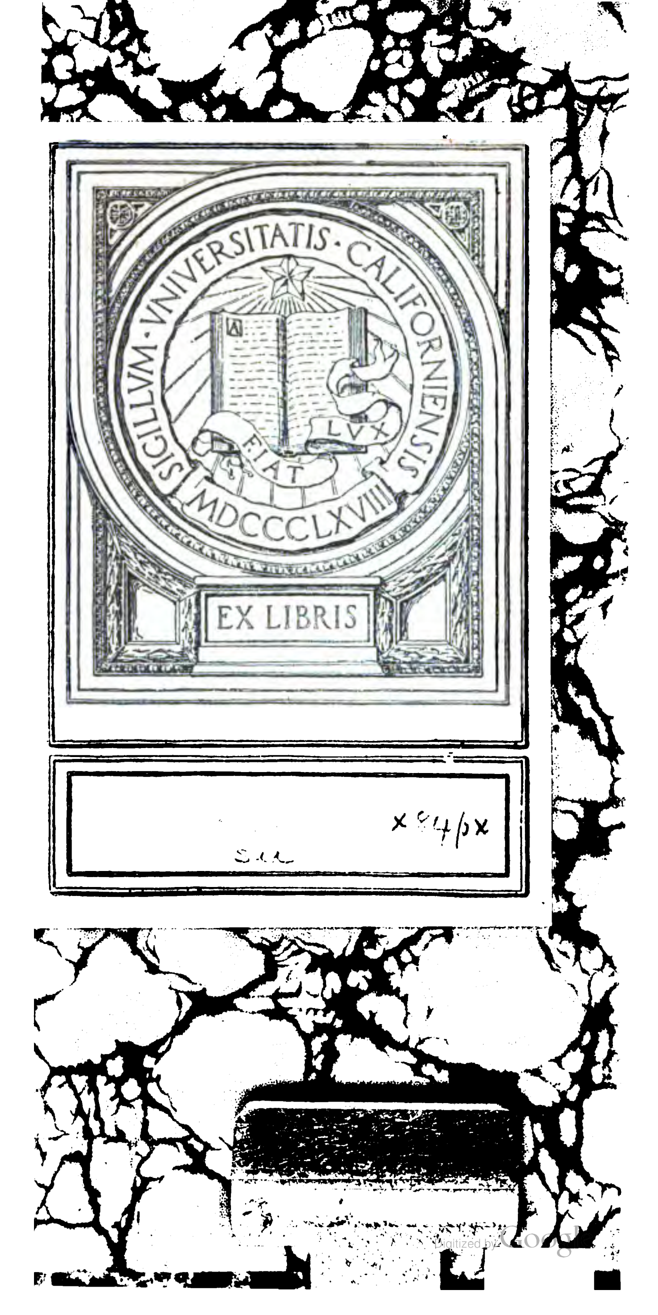



SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS



SOUS LEUR DICTÉE

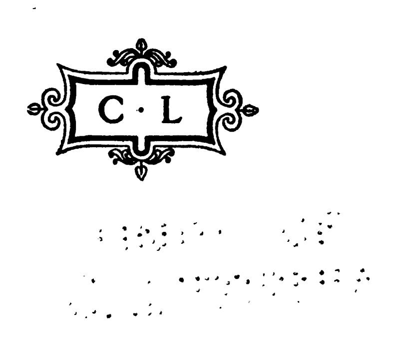
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

DU MÊME AUTEUR :

format in-18

PIERRE MILLE

SOUS LEUR DICTÉE



PARIS

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

3, RUE AUBER, 3

Il a été tiré de cet ouvrage

QUINZE EXEMPLAIRES SUR PAPIER DE HOLLANDE

tous numérotés.

Paris. — Imprimerie L. POCHY, 52, rue du Château. — 602-17.

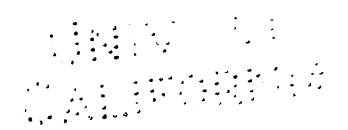
Je suis un de ceux de l'arrière; un vieux, qui n'est plus bon à rien... Quelquefois, au cours de ces deux années de gloire, d'horreurs et d'angoisses indicibles, un de l'avant passait chez moi, ou bien un réfugié, de ceux de France, de Belgique ou d'ailleurs, qui n'ont plus de foyer, ou de patrie. Je n'osais pas les regarder, ils me faisaient honte: car on a de la honte, aux jours de cette guerre, de ne pas combattre avec ceux qui combattent, de ne pas souffrir autant que ceux qui souffrent le plus.

Était-ce de leur part candeur, ou générosité?

Ils n'avaient pas l'air de m'en vouloir, alors que je m'en voulais. Ils parlaient d'eux, de leur grandeur ou de leur misère, avec un air de détachement, d'ignorance de soi — comme s'ils avaient été dépassés par leurs exploits ou leurs souffrances, n'en eussent été que spectateurs. Leurs récits avaient une étrange couleur de désintéressement. Quelques-uns, en présence de certains événements dont ils furent témoins, savaient même encore sourire...

Ce qu'ils m'ont dit, je ne fais que le répéter. Mais je sais, mieux que personne, que ces petits écrits ne sont que peu de chose, n'étant que de seconde main. Nos combattants, plus tard, prendront la parole eux-mêmes. Alors je ferai comme vous, qui peut-être, en attendant, aurez eu l'indulgence de me lire : je me tairai, pour tendre l'oreille...

16 août 1916.



LES DEUX VIEUX

Parce que leur fille unique qu'ils aimaient trop pour la quitter, avait épousé un Français, d'Ypres ils étaient venus en France vingt-six ans auparavant. Et puis, leur fille était morte, et ils étaient restés près de leur gendre qui ne s'était pas remarié, dans cette petite ville claire que je ne veux pas vous nommer, où la Bourgogne touche au Morvan. Personne autour d'eux ne savait plus qu'ils étaient Belges. Et si eux-mêmes ne l'avaient point tout à fait oublié, ils ne se souciaient pas, du moins, de s'en souvenir.

Durant quelques années, M. Verdonck conserva pourtant son abonnement à *la Flandre Libérale.* Mais il avait pris si vite l'habitude de journaux français qu'insensiblement il en était venu à laisser dormir la feuille belge sur la table de la salle à manger sans même en rompre la bande. « Elle est toujours en retard de vingt-quatre heures pour les nouvelles », se disait-il à lui-même par manière d'excuse. Il ne se rendait pas compte que ce retard provenait de ce qu'il ne s'intéressait plus guère dans le journal belge qu'aux informations qui se rapportaient à la France. Toutefois, il ajoutait : « Si encore *la Flandre* avait une bonne chronique d'Ypres ; mais elle ne parle presque jamais de nous ! » C'est qu'en cela il était tout de même de son pays : il ne voyait pas la Belgique, il y pensait fort peu, mais demeurait, sans en avoir conscience, attaché à son clocher, à sa commune, considérée, depuis des générations d'hommes, comme une petite

et fière république ; et le bourgmestre, les échevins, la garde civique d'Ypres étaient plus présents à sa mémoire et à son cœur que le roi, les ministres, tous les soldats de la Belgique.

A la fin, madame Verdonck lui avait dit :

— Théodore tu ferais bien mieux de te désabonner. C'est quarante francs jetés à l'eau, ta *Flandre*...

Et M. Verdonck s'était désabonné. C'est ainsi qu'il avait rompu le dernier lien qui le rattachait à sa patrie d'origine. Certes, il n'eût point fallu qu'on la calomniât devant lui ; mais elle lui paraissait quelque chose de lointain.

Il était toujours orgueilleux des sublimes noblesses de la Halle au Drapiers qui proclamait sur la Grand'Place d'Ypres, avant que fût commis un crime irréparable, la grandeur, l'opulence et le goût si haut des vieux bourgeois, marchands de laine, dont il descendait. Il sentait confusément qu'il y

avait là un genre d'édifice comme il n'en est point en France, et que cela constituait à sa patrie une espèce de supériorité. Et madame Verdonck avait, en ce qui touche l'économie domestique, l'ordre de la table et de l'office, des traditions de largesse et de luxe solide qu'elle tenait à honneur de conserver. Mais pour tout le reste, ils étaient si Français ! Quand il voyait passer un de nos officiers devant sa fenêtre, M. Verdonck admirait innocemment sa belle tenue ; et se rappelant avec un sourire l'époque où il était capitaine dans la garde civique, il parlait à sa femme des manœuvres de cette garde civique à peu près comme nos pères, il y a cinquante ans, de leurs patrouilles et de leurs revues de gardes nationaux.

Madame Verdonck elle-même s'applaudissait de vivre en France, d'être considérée et de se considérer comme une Française. Elle en avait un motif qu'elle ne s'avouait pas tout à fait à elle-même : bien qu'elle fût très

pieuse — elle allait à la messe tous les jours — elle se trouvait enchantée d'avoir échappé à jamais à l'obligation de donner, quatre fois par an, les « dîners de curés » que la coutume de sa famille, ainsi qu'un usage commun dans les maisons bien pensantes, l'obligeait d'offrir aux membres principaux du clergé de la ville. La préparation de ces festins, l'obligation de les présider avaient empoisonné sa jeunesse et le commencement de sa maturité.

Ils étaient devenus vieux, bien vieux. Les yeux de M. Verdonck obscurcis lui refusaient un bon service même avec des lunettes. Un rhumatisme opiniâtre raidissait continuellement ses genoux. L'âge avait desséché madame Verdonck, mais elle restait active, alerte, avec des yeux purs d'enfant, des gaîtés, des tristesses, des mots d'enfant ingénu. C'était une délicieuse petite vieille. Et voici que la guerre éclata.

Le ménage en eut le cœur serré, pour la France, uniquement pour la France, comme

si tous deux, le mari et la femme, eussent été des Français. Puis, quand ils virent comme nos troupes partaient, et comme elles partaient bien, et comme elles arrivaient bien, ils furent rassurés, ils furent joyeux, ils virent passer dans le ciel les ailes d'or de la victoire, et dirent : « nos troupes, notre espoir », comme s'ils eussent été des Français. Le moyen de croire que la Belgique serait violée par l'Allemagne ! M. Verdonck tenait les Allemands, d'après ce qu'il en avait entendu dire par ses compatriotes, pour de braves gens, incapables d'un mauvais dessein, amis des Belges, et très èntreprenants en affaires : il n'avait pas de méfiance. Quand la Belgique fut envahie par eux, il éprouva un mouvement d'indignation, mais ne pensa point d'abord que son ancienne patrie ferait une longue défense. Et quand Liége fut attaquée, il ne se sentit pas d'abord blessé directement dans sa chair, parce que Liége n'est point Ypres. Nourri dans la croyance que la

Belgique n'aurait jamais à prendre les armes, il avait d'abord, il avait surtout un patriotisme communal, il n'avait jamais songé encore à l'unité de sa patrie, il n'avait pas senti le besoin de cette unité.

Mais voilà que les nouvelles se précipitent : « Liége tient encore, les forts de Liége tiennent toujours ! les Allemands ont perdu devant eux trente mille hommes, les deux tiers d'un corps d'armée. Toute la Belgique est en armes, toute la Belgique lutte héroïquement ! » Alors le vieux monsieur Verdonck, debout, vacillant sur ses jambes raides, brandissait le journal et criait : « Les Belges sont braves ! Oui, les Belges sont braves ! La Belgique est un brave pays ! » Et les yeux de madame Verdonck, ses beaux yeux bleus restés si jeunes, se remplissaient à la fois de larmes et d'enthousiasme pendant qu'elle songeait à ceux de sa race qui donnaient là-bas leur sang et leur vie. Grâce à eux, grâce à leur sacrifice, monsieur et madame Ver-

donck venaient de comprendre que la Belgique existait, qu'il y avait une Belgique de Liége à Anvers, de Dinant à Ypres et Menin, la vieille forteresse aux murs écroulés. Et parce que la Belgique avait bondi, la victoire de la France ne faisait plus de doute à leurs yeux. Ils étaient Belges, ils étaient Français, ils étaient l'un et l'autre, et l'un autant que l'autre. Au bout de leur vie finissante ils aperçurent alors une vie nouvelle et sublime.

... Depuis bien des années M. Verdonck va tous les deux jours se faire raser chez Marjavot, le coiffeur qui a sa boutique au coin de la Grand'Place ; et madame Verdonck ne manque jamais de l'accompagner à cause de la vue de son mari qui est si mauvaise, et de ses jambes qui ne sont pas bien solides. Cette fois-là, qui était un dimanche, la boutique de Marjavot était toute pleine de clients. Monsieur et madame Verdonck trouvèrent avec peine une petite place pour

s'asseoir, et M. Verdonck attendit son tour. Quand celui-ci arriva, il prit place sur le fauteuil rituel dont le dossier bascule; Marjavot lui mit du savon sur la figure et commença de lui passer le rasoir sur les joues. Peut-être était-il fatigué déjà, peut-être était-il énervé par les événements : il fit saigner le menton du vieillard d'une large estafilade. M. Verdonck protesta, d'un air contraint, que cela n'était rien. Marjavot s'excusa d'un air confus. Il y eut des clients qui sourirent, d'autres qui compatirent à l'accident.

— Eh ! fit madame Verdonck, toujours un peu pétulante, ce n'est pourtant point du sang de poulet; du sang de Belge !

— Quoi, fit Marjavot, le rasoir en l'air, vous êtes Belge, monsieur Verdonck, vous êtes Belge? mais vous ne me l'aviez jamais dit !

Saluant très bas, les manches retroussées, il contemplait cet abonné qu'il voyait tous les deux jours depuis un quart de siècle

comme un être inconnu, extraordinaire, tout radieux d'une impérissable gloire.

— Mais oui, répondit M. Verdonck, surpris, je suis Belge. Nous sommes Belges, ma femme et moi !

Or, tous les clients de Marjavot, levés en sursaut, les entouraient. Certains essayèrent de toucher leurs vêtements, d'autres leur tendaient les bras ; l'ardeur, la reconnaissance, l'enthousiasme se lisaient dans leurs yeux. Et bientôt il en fut qui s'échappèrent, qui coururent la ville en criant :

— Vous ne savez pas ! monsieur et madame Verdonck sont Belges, nous avons des Belges, ici !

Les deux vieux demeuraient tout tremblants, hagards, éblouis. Ils rentrèrent chez eux au pas lent de leur âge, qu'ils essayaient de presser pour échapper à la curiosité, à l'admiration, à l'amour, aux saluts. C'est ainsi que dans cette petite ville, au cœur de la France, on vit passer, sous les espèces de

ce couple chenu, la Belgique qui venait de se sacrer elle-même, de son sang, grande puissance au milieu de ses ruines. Monsieur et madame Verdonck pleuraient tout doucement.

YACOMA

A Marius Leblond.

Quand Yacoma, fait prisonnier du côté de Vermelle après une défense qui a coûté rudement cher à l'ennemi, descendit à la gare de Torgau, en Silésie, avec quelques autres Sénégalais de son bataillon, les femmes allemandes qui attendaient l'arrivée du convoi se précipitèrent. Leurs intentions étaient iujurieuses : mais Yacoma parut si formidable qu'il se fit tout à coup dans leurs rangs un grand silence ; elles demeurèrent immobiles.

— Regarde, Bertha, se disaient-elles, regarde, Lisbeth ! Celui-là est encore plus laid que les autres. Et comme il a l'air féroce !

Yacoma ne connut ni ce cruel jugement porté sur son apparence physique, ni l'intime curiosité que peut-être il dissimulait : car la haine et l'effroi, chez les femmes, ont parfois d'étranges retours. Yacoma ignore l'allemand, il parle à peine le français ; et pas plus que lui, en raison de leur méconnaissance de l'idiome germanique, ses compagnons ne songèrent un instant à protester. Il est parfaitement exact que Yacoma a les deux incisives de la mâchoire supérieure limées en pointes et porte, du nez aux cheveux, une espèce de bourrelet de chair en forme de crête qui donne à toute sa physionomie un aspect particulièrement hideux et farouche ; mais les Sénégalais furent incapables d'expliquer aux populations silésiennes que justement ces particularités démontrent que leur camarade n'était point un Sénégalais, un noir du Sou-

dan, mais bien un Bangala du Congo : ce sont les mères du pays bangala qui liment de la sorte les dents de leurs enfants mâles, ce sont elles qui leur incisent la peau du front, y versant d'étranges venins dont les chairs, imprégnées à jamais, demeurent distendues. Parmi ses compagnons mêmes Yacoma était un étranger, bien que ceux-ci le considérassent comme un des leurs puisqu'il était un guerrier, portait un fusil, avait mis sa croix au bas du même papier magique qui est à la fois un contrat et un charme : le contrat signifiant qu'à la fin de l'engagement madame Piblique, c'est-à-dire la France, donnera à chacun de ses soldats noirs assez d'argent pour acheter une femme ; et le charme qui est un charme puissant — car tous ceux qui savent écrire sont sorciers — ayant pour effet de porter malheur, même après la mort, à tous ceux qui n'entretiennent pas proprement leurs armes et prennent la fuite au lieu de se faire tuer honnêtement.

Yacoma, ayant voulu s'arrêter pour consolider la boucle de sa musette, reçut d'un vieux soldat du landsturm, qui les escortait, un grand coup de crosse de fusil à travers les côtes.

— Qui c'est ci-là? demanda le Congolais, sans protester autrement, au sergent Samba Taraoré.

— Gendarme allemand! répondit Samba Taraoré.

Ses lèvres bleues tremblaient de rage. Lui était un vieux guerrier : si on l'avait frappé il serait mort, mais il aurait tué, *avant*.

— Gendarme allemand beaucoup mauvais, conclut Yacoma avec simplicité. Quand ça moi gagné voir gendarme français?

Le sergent ne répondit pas. La pauvreté du vocabulaire « tiraillour » ne lui avait jamais permis de concevoir pour quel motif, depuis quatre mois, Yacoma s'obstinait tous les jours à poser la même question. Il y avait eu la bataille de Belgique, où la compagnie

avait été fauchée ; il y avait eu la retraite de la Marne, où on avait crevé de faim ; il y avait eu l'offensive et la grande attaque à la baïonnette de Fère-Champenoise, où Yacoma avait enfilé deux Boches et fait trois « caftifs », fort étonné d'ailleurs qu'on ne lui laissât point ces prisonniers pour faire sa soupe et porter son « barda ». Mais tout le temps Yacoma avait continué de réclamer les gendarmes, ce qui dépassait la limite intellectuelle du sergent.

Il convient de donner ici l'explication de ce mystère.

Dix ans auparavant Yacoma était boy, à Clamart (Seine), de M. Contenville, qui avait loué un petit chalet, au-dessus du fort, près de la gare. M. Contenville avait été employé d'une compagnie concessionnaire qui « faisait caoutchouc » sur la côte de Fernand-Vaz, au Gabon : la compagnie n'avait pas trop bien réussi, ni lui non plus. Mais M. Conten-

ville attendait avec tranquillité des temps meilleurs, ou du moins un nouvel engagement. Il avait pris l'ordinaire philosophie des coloniaux : dans la brousse, claquant de fièvre, il passait son temps à souhaiter le jour où la France lui offrirait toutes les jouissances du paradis de Mahomet, plus les liqueurs fortes interdites par ce prophète ; en France il aspirait, avec une mélancolie vague, au moment où il retournerait au Congo pour mettre de nouveau quelques sous de côté et surtout redevenir un chef, puisqu'il serait un blanc, parmi des nègres.

Il avait ramené de Libreville le jeune Yacoma, alors âgé de treize ou quatorze ans. Des Bangala l'avaient vendu aux Bakongos, lesquels l'avaient repassé à des Pahouins ; et c'est ainsi que ce jeune sauvage, avec ses dents de bouledogue et sa crête d'animal antédiluvien, avait fini au Gabon par devenir boy d'un traitant français. Yacoma savait faire tout ce que font les boys noirs. Peu de

chose; blanchir les casques et les souliers blancs avec de la craie, compter le linge : « ... Manque personne, ma commandant », même quand il manque une douzaine de mouchoirs, un pyjama et trois dolmans de coutil; balayer vaguement la case, servir à table, et surtout « faire sonnette ». Quand M. Contenville voulait appeler le cuisinier, il appuyait l'index sur le nombril toujours innocemment dénudé de Yacoma, et Yacoma faisait : « Drr... Drr... Drr... » comme un véritable timbre électrique. C'était tout ce que M. Contenville lui demandait, et même il était très fier d'avoir un domestique si bien stylé.

Yacoma ne connaissait pas un mot de français, et M. Contenville lui parlait l'idiome de la côte. Il y avait huit jours que Yacoma balayait le chalet de Clamart quand son patron revint de Paris accompagné d'une jeune femme. Quelques renseignements portent à croire qu'elle répondait au prénom de

Carmen. Mais M. Contenville la présenta seulement à son domestique en lui disant :

— Ça, y en a madama Contenville.

Le jeune Yacoma ne connut jamais mademoiselle Carmen que sous le nom de *madama*. Cela lui suffit parfaitement, à lui et à elle. Mademoiselle Carmen se servit toute la journée de Yacoma comme de sonnette électrique, bien qu'elle fît elle-même la cuisine, aidée d'une femme de ménage. Ces jours-là comptent parmi les souvenirs heureux du petit Bangala ; il suivait partout sa maîtresse comme un gros chien noir ; elle-même avait pour lui l'espèce d'affection qu'on réserve aux animaux familiers.

Cependant, il arriva qu'insensiblement M. Contenville parut moins gai, de quoi l'humeur même de *madama* se ressentit. Il est permis d'attribuer cette crise aux visites répétées que l'agent de location fit au chalet. Le locataire répondit à plusieurs reprises qu'il allait repartir pour le Congo et ne man-

querait pas d'acquitter l'arriéré du loyer sur sa mise d'entrée en campagne. Mais, comme il ne trouva point d'engagement, la situation s'aggrava. M. Contenville eut alors avec la *madama* des conversations très sérieuses, dont Yacoma se trouvait naturellement incapable de pénétrer le sens. Il semble que la *madama* fit quelques objections. A la fin elles se bornèrent à ceci :

— Et le pauvre petit boy?

— Il serait compromettant, répondait M. Contenville. S'il nous suivait, on nous reconnaîtrait partout ; et puis, plus tard, ce serait tout de même une bouche de plus à nourrir...

Le chalet avait été loué « meublé », et tout ce que possédaient le colonial et son amie pouvait tenir dans trois ou quatre malles. Yacoma aida à les emplir, puis à les porter dans une voiture que M. Contenville avait commandée à Paris et qui attendit, le soir, sur le petit chemin, derrière la maison. Puis

le couple s'assit au milieu des malles et disparut.

Ce n'était pas la première fois que la *madama* et le chef blanc passaient la nuit dehors. Yacoma n'en éprouva nulle inquiétude. Le lendemain matin il en profita même pour manger tout ce qui restait de chocolat dans l'armoire de la cuisine; et le boulanger apporta du pain. Mais à midi il éprouva un grand appétit qu'il ne put satisfaire, car on ne lui avait pas laissé d'argent; et le soir il fut tout à fait affamé.

Cela ne l'empêcha pas de dormir paisiblement sur sa natte, devant la porte de la cuisine, parce que les noirs ont la résignation de l'estomac. Mais le lendemain, quand il vit que le chalet était encore et toujours vide, il n'eut pas faim seulement, il eut très peur. Il eut peur de mourir, parce que, depuis trente-six heures, il n'y avait plus rien dans son *kibou*, c'est-à-dire son ventre; peur parce qu'il était tout seul; peur parce qu'autour de

lui s'étendait un immense pays, un pays sans bornes, peuplé d'étrangers dont il ignorait tout.

Toutefois il consentait ingénument à la mort, ayant vu déjà très souvent mourir dans son pays, bien qu'il fût encore si petit ! Mais il se réfugia dans la chambre à coucher de la *madama*, parce que la *madama* avait été bonne pour lui, à sa manière, et que là, dans son idée, il se trouvait un peu plus à l'abri de dangers inconnus, mais redoutables.

C'est dans cette chambre que le découvrit l'agent de location qui commençait à se méfier de quelque chose, justement parce que, depuis quarante-huit heures, la porte du chalet était restée fermée. Ayant sonné, et voyant que personne ne venait ouvrir, il était entré délibérément, au moyen de la clef qu'il gardait en double.

Yacoma, ramassé à croppetons sur le tapis, lui fit peur : ce petit sauvage tout noir avait l'air très méchant : il n'était qu'épouvanté.

L'agent de location le tira par une oreille et le mit sur ses pattes. Il demandait :

— Où sont-ils?

Et il lui donnait des coups de genou dans les côtes. Mais il n'était pas assez bête pour ne point se rendre compte assez vite qu'il ne pourrait rien tirer de cette espèce d'animal effarouché. Yacoma, qui n'entendait pas un mot de français, lui était tout à fait inutile, et, par surcroît, constituait un encombrement et une difficulté. Voilà pourquoi, conformément aux habitudes de nos compatriotes quand ils sont dans l'embarras, il se décida à le conduire au commissariat. Mais il le tenait toujours par l'oreille.

Maintenant Yacoma pleurait à chaudes larmes. Des environs du fort, où se trouve le chalet, jusqu'au commissariat, la route est assez longue et franchit le passage à niveau près de la station, où il y a toujours des voyageurs. La rue de Paris est aussi fort populeuse. Quand ils furent sur la place de la

Mairie, une grande foule suivait Yacoma et son capteur. Mais le commissaire de police fumait une cigarette, par chance, sur le pas de sa porte.

— C'est le domestique de monsieur Contenville, expliqua l'agent de location... Monsieur Contenville et sa dame, qui ont déménagé à la cloche de bois. Ils n'ont laissé que ça... Ça, ce petit nègre ! Hein, pensez-vous, monsieur le commissaire ! Et il ne parle pas un mot de français. Je vous l'ai amené pour que vous l'interrogiez.

— S'il ne peut pas comprendre ce qu'on lui cause, observa le commissaire avec bon sens, comment voulez-vous que je l'interroge?

Alors ce problème passionna la foule. Des femmes déclarèrent que Yacoma était gentil : il était très laid, mais il avait les yeux de sa race, qui sont si tendres ; enfin c'était un enfant. On donna des avis ; ils étaient confus, mais sympathiques. Et, à la fin, M. Bernard, pépiniériste, eut une idée. Il cria :

— Il y a le nègre de Ville-d'Avray !

Le docteur Mercier, qui devait aller par là, fut chargé de ramener le nègre de Ville-d'Avray, qui arriva vers cinq heures du soir. Yacoma avait toujours très faim. Il mettait sans cesse la main à sa bouche et sur son *kibou* ; et l'on pensa qu'il montrait sa bouche pour expliquer qu'il ne pouvait point parler, et son ventre à cause d'une maladie qu'il avait là. On fit venir le pharmacien, qui lui fit boire de l'élixir parégorique, remède usité, dit-il, dans les colonies.

Le nègre de Ville-d'Avray était un beau nègre, un nègre noir, jardinier d'une villa. On lui expliqua ce qu'on attendait de lui. L'importance de sa mission lui gonfla les narines. A son ordinaire il parlait comme vous et moi. Mais il pouvait encore se rappeler le doux langage créole de la Réuinon, sa patrie. Il demanda :

— Qui ça, ton pays?

Yacoma, debout et toujours affamé, s'émer-

veillait que le monsieur, habillé comme un blanc, qui lui parlait, fût noir; mais il demeura silencieux.

— Comment ti appelles? continua le nègre de Ville-d'Avray... Ti connais quelqu'in, Palis?

Yacoma ne donna même pas l'impression qu'il pût croire un instant que ces mots s'adressaient à lui.

— Li pas connaît. Li muet. Li n'a pas négue comme moi, dit le nègre de Ville-d'Avray au public anxieux.

Puis, songeant tout à coup qu'il se trouvait en présence de citoyens de la banlieue parisienne, il traduisit :

— Il ne comprend pas du tout ce qu'on lui dit. Il est muet. Ou bien ce n'est pas un nègre comme moi.

— Il doit être muet, conclut le public de Clamart, car l'autre parle très bien le nègre : on comprenait !

Alors le commissaire de police, pour en

finir, confia le pauvre Yacoma à un gendarme, qui le conduisit au violon municipal, et, après avoir médité sur le cas, lui fit servir l'ordinaire des prisonniers, parce que c'était l'heure et que les prisonniers ont droit à la subsistance. Yacoma ne s'étonna point de l'étroitesse et de la nudité de sa cellule : elle était encore beaucoup plus belle qu'aucune des cases de son pays. Il vit seulement qu'un blanc généreux, dont l'uniforme était splendide, lui donnait à manger ; et c'est pourquoi, s'étant prosterné jusqu'à terre, il frappa du front la botte de ce grand chef ; et cela parut très surprenant au gendarme.

Le lendemain Yacoma reçut encore du pain, et du café noir ; mais sa présence était devenue un souci pour la municipalité de Clamart, qui se refusait à faire plus longtemps des frais pour un indigent étranger à la commune. Pour cette raison Yacoma fut transféré au dépôt de la préfecture de police, à Paris, accompagné d'un rapport précisant

«qu'il était un jeune noir abandonné par ses maîtres, ne parlant pas le français, et dont il était urgent de constater le lieu de naissance et la nationalité ». Car, en vertu de notre bienveillante législation, cet inconnu avait droit à être reconduit jusqu'à son domicile légal, s'il était Français, ou bien à être rapatrié. De nouveau Yacoma fut donc interrogé avec sollicitude par les autorités de la préfecture ; de nouveau celles-ci se heurtèrent à l'impossibilité de tirer de lui aucun renseignement, dans l'ignorance où l'on était de sa langue natale.

C'est alors qu'un agent de police eut l'idée de le conduire au Collège de France, parce que, d'après une opinion communément professée parmi les classes populaires parisiennes, les savants du Collège de France sont les plus grands savants ; ils savent tout !

— C'est quelqu'un qu'on ne comprend pas ce qu'il cause, expliqua l'agent au concierge du Collège de France.

— Est-ce un Chinois, ou un Juif? demanda le concierge.

— J'imagine plutôt, répondit l'agent en réfléchissant, que c'est un nègre.

— Alors, je crois que nous n'avons pas ce qu'il faut ici, dit le concierge. Mais il faut attendre un de ces messieurs.

Un de ces messieurs passa, et le cas lui fut exposé. Il conseilla de mener Yacoma à l'École des langues orientales. A l'École des langues orientales l'agent demanda le professeur de nègre.

— Celui de malgache ou de soudanais? demanda le concierge.

L'agent ne savait pas. Yacoma, bien entendu, ne pouvait donner aucun renseignement. Toutefois, dans le rapport de police, on trouvait cette indication que le maître du jeune noir était venu du Congo. Après avoir regardé la carte d'Afrique, le concierge décida que le Congo était plus près du Soudan que Madagascar.

— Il faut voir le professeur de bantou, décida-t-il. Il doit venir aujourd'hui, attendez-le.

L'agent et Yacoma attendirent. L'agent debout, et Yacoma accroupi contre la muraille, bien patient, à la mode de son peuple. Il s'imaginait qu'on finirait par le conduire à un marché pour le vendre ; mais ça lui était bien égal. Les chefs blancs qui l'avaient razzié pour le moment lui donnaient de la nourriture trois fois par jour sans le faire travailler ; c'étaient donc de très grands chefs.

Mais le professeur de bantou fit son entrée, et l'agent lui expliqua la chose. Le professeur de bantou posa des questions à Yacoma, d'abord en yoloff, puis en mandé, et Yacoma continua de le regarder avec de grands yeux. Mais, tout à coup, il entendit qu'on lui parlait bakongo... il tomba sur les deux genoux et se mit à raconter son histoire avec volubilité.

Ce fut de cette manière que l'Administration apprit que le nègre, bien que Bangala,

devait être considéré comme domicilié au Gabon, et que, puisqu'il appartenait à cette colonie, il devait être rapatrié à Libreville ; et on le rapatria !

On le rapatria par le chemin de fer jusqu'à Bordeaux, puis à Bordeaux par un vapeur des Chargeurs-Réunis, comme passager de pont. Mais à Paris, sur le quai, il avait retrouvé un gendarme, qui l'avait installé dans son compartiment de troisième classe; à Bordeaux, encore d'autres gendarmes qui dans les locaux pénitentiaires de la ville lui avaient généreusement accordé une abondante nourriture et cette espèce de gâteau succulent que les blancs nomment « du pain ». Yacoma sanglota en les quittant : toute sa vie il aurait voulu demeurer avec eux.

Durant des années, à N'Djolé, où il avait trouvé un abri précaire et nostalgique, il conta à ses frères indigènes le mystère et les merveilles de ses aventures au delà de la

grande rivière qui n'a qu'un bord, que nous autres nommons l'Océan ; et comme quoi, au pays des blancs, il y a des chefs majestueux, habillés « manière commandant », mais encore plus beaux, qui ont pour unique fonction de nourrir les nègres et de les faire voyager en chemin de fer, sans payer. Et quand des officiers vinrent à N'Djolé, recrutant des guerriers pour la France, il avait demandé : « Je verrai les gendarmes? » On le lui avait promis ; et depuis ce temps, de Charleroi à Torgau la Silésienne, il ouvrait pour les voir, indifférent à tout le reste, de tendres yeux de dévouement et de puérilité.

MAHMADY N'DIAYE

Lorsque le tirailleur sénégalais Mahmady N'Diaye, blessé dans l'un des derniers engagements du Nord, parvint à l'hôpital auxiliaire nº 13, confortablement installé dans les locaux du lycée Leconte-de-Lisle, les infirmiers durent lui faire monter l'escalier en civière. Ce n'est point pourtant qu'il appartînt à la catégorie des « grands blessés » gravement, peut-être mortellement atteints, ou menacés de perdre un membre ; et ses yeux bruns, ses grands yeux bruns de bête à la fois tendre et farouche, continuaient à

briller intacts au-dessus de son mufle noir que la douleur faisait frémir. Mais la plaie qu'il portait au flanc, par derrière, plus haut que la cuisse, plus bas que le tour de la taille — il est des choses qu'il est malaisé de faire comprendre avec décence — cette plaie irrégulière et profonde creusée par un éclat d'obus, était horrible à voir. Lui-même, quand le chirurgien, suivi de madame Butin, l'infirmière, leva le drap qui cachait son corps gigantesque, dit avec un sourire douloureux d'enfant malade :

— Y en a pas bon mon c...

C'est que le pauvre Mahamady N'Diaye ignorait les périphrases. Il parlait innocemment comme on lui avait appris. Cependant il était très pudique, ainsi que la plupart des noirs, qui, vivant presque nus, se gardent pourtant de certains gestes et de certaines postures avec bien plus de soin que les Européens, même vis-à-vis des hommes, à plus forte raison devant les femmes. Depuis mes

campagnes d'Afrique, c'est un soupçon que j'ai toujours nourri que la Bible fut injuste à l'égard de Cham, ou bien s'est involontairement méprise : ce ne peut être le sombre Cham, père de tous les nègres, qui découvrit et contempla la nudité de son père Noé. D'un tel crime, j'accuserais plutôt Sem ou Japhet.

Voilà pourquoi, quand Mahmady s'aperçut que, derrière le docteur Lorquet se tenait madame Butin, madame Butin toute blanche, blanche des pieds à la tête, souliers blancs, blouse blanche avec seulement la petite croix rouge au sein gauche, voiles blancs, et le visage même, le visage agréablement jeune et blanc, il se retourna d'un air tout à fait choqué. Il se retourna, malgré que ce mouvement lui fit mal, très mal, et couvrit de sang le drap de dessous. Et le docteur, sans comprendre, croyant aussi qu'il n'avait pas compris, fut obligé de changer de côté pour regarder

Il lava la plaie à l'eau oxygénée, y introduisit de gros tampons d'ouate aseptisée, prit lui-même sa température — Mahmady « faisait » à peine de fièvre : ces noirs mahométans qui ne boivent que de l'eau résistent aux blessures d'une façon incroyable — et passa à un autre blessé après avoir donné un supplément d'instructions à madame Butin. Ces instructions n'avaient rien que de normal dans le service, et madame Butin, qui avait l'habitude, inclina simplement la tête.

Ici encore le récit comporte les plus délicates réticences. C'était une marotte du docteur Lorquet : il ne se contentait pas de faire prendre régulièrement la température des blessés. Ceux-ci, à la suite du choc reçu, peuvent être menacés de néphrite ou d'albuminurie. Il exigeait donc que le laboratoire de pharmacie procédât à une indispensable analyse, en vue de laquelle chaque blessé devait remplir un petit vase gradué.

Madame Butin revint donc au chevet de

Mahmady avec le vase, et le lui tendit de l'air le plus naturel, s'écartant seulement un peu et regardant ailleurs. Mais Mahmady ne concevait en aucune manière ce qu'on lui demandait. On lui mettait dans les mains un verre qui s'épanouissait à partir de la base à la manière de ceux dans lesquels il avait vu des blancs boire du champagne. Mahmady ne voyait nul inconvénient à boire quelqu'une des puissantes médecines que savent composer les savants *toubibs* français, pourvu qu'elle ne contînt point d'alcool. Mais ce verre était vide ! Mahmady le contempla d'un air étonné.

Madame Butin elle-même éprouva quelques instants d'embarras. Toutefois elle avait coutume de tomber toujours avec précision sur la solution qu'il fallait. Il y avait un autre Sénégalais dans la salle, un vieux blessé, un qui « savait manière ».

— Aly Coumba, dit-elle, explique-lui !

Et Aly expliqua fort clairement, en bon

langage mandé, ce qu'on attendait du camarade.

... Madame Butin n'eut que le temps de reculer de trois pas. Une seconde de plus et elle n'eût pas évité le coup mortel que lui portait la lourde table de nuit faite de verre et d'acier, dressée au pied du lit de Mahmady N'Diaye et brandie maintenant contre l'infirmière comme une massue formidable. Il s'était mis debout, le tirailleur, debout sur ses deux jambes, dont l'une recommençait à ruisseler de sang, debout, lui qui tout à l'heure ne pouvait pas marcher, et qu'on avait été obligé de monter dans sa civière — tout nu, tout noir, terrible, une flamme furieuse aux yeux : la statue de la pudeur et de la dignité mâles offensées. Lui, Mahmady N'Diaye, un guerrier, un homme qui avait des ancêtres, voilà ce qu'on voulait le forcer de faire! Et pourquoi? Sans doute pour composer un charme dont on se servirait contre lui : les sorciers qui, dans son pays,

font de ces choses n'ont jamais que de mauvaises intentions !

Il fallut quatre hommes pour le recoucher dans son lit. On lui mit la camisole de force. Puis on lui donna une potion qui l'endormit.

Quand il se réveilla, les blessés autour de lui disaient :

— Eh bien, le fou, ça va mieux?

Il ne les écoutait qu'avec méfiance, têtu, obtus, bien décidé à recommencer si l'on voulait encore attenter à son honneur et peut-être à sa vie. Mais le camarade Aly Coumba lui révéla les choses, toutes les choses... que c'était pour son bien, que c'était pour le guérir, qu'on faisait ça à tout le monde, qu'il n'avait qu'à regarder. Mahmady ne voulait pas croire. Il posait des questions qu'on ne comprenait pas et Aly, qui comprenait, se remettait à palabrer. Tout à coup on entendit un mugissement : c'était Mahmady qui pleurait. Il pleurait à chaudes larmes, il pleurait à gros sanglots : un bébé

de deux mètres qui n'arrêtait pas de pleurer. Et madame Butin entra dans la salle, toujours toute blanche et toute paisible.

— Eh, bien, grand imbécile, dit-elle...

De nouveau, cet animal de Mahmady avait sauté de son lit, et je crois qu'elle eut peur. Elle avait tort. Mahmady était prosterné à ses pieds, Mahmady avait pris dans une main noire et gigantesque l'un de ses petits souliers et s'en frappait le front désespérément. Il criait :

— Moi beaucoup couillon ! Toi faire porter motif au rapport : Sénégalais beaucoup couillon ! Toi, madame la France, toi grand chef, commandant, colonel, beaucoup bon !

Il arracha de sa poitrine un lourd collier d'ambre et des choses mystérieuses, semblables à des scapulaires.

— Ça, beau collier, beaucoup çer, beaucoup l'arzent : pour toi. Ça gris-gris, grand grisgris, contre les balles. Et gris-gris pour mal

au ventre, et gris-gris pour avoir amour. Pour toi, pour toi, madame la France !

Madame Butin eut beaucoup de peine à le ramener à son lit. Elle le borda comme un enfant ; il y avait une larme au coin de ses yeux gris.

Depuis ce moment ils furent amis, grands amis. Du plus loin qu'il voyait venir l'infirmière, le Sénégalais faisait : « Oui, oui ! » d'avance, quand elle n'avait pas encore ouvert la bouche, et « Euh ! » quand elle avait parlé, du fond de la poitrine, ce qui est la marque de la plus grande approbation. Toutefois, il supportait toujours malaisément qu'elle le pansât, à cause de l'endroit où il portait sa blessure. Il serrait les lèvres, il mettait la main sur ses yeux. Et quand elle était partie, rageusement, il arrachait le pansement comme un enfant gâté, murmurant :

— Pansement ! Moi t'en fous ! Moi t'en fous !

Ça ne l'empêcha pas de guérir. Il fut dirigé sur une maison de convalescence, à Médan, et quitta l'hôpital le cœur bien gros, après avoir fait offre une seconde fois à madame Butin de son collier d'ambre et de ses gris-gris. Elle les refusa encore ; alors il fut encore plus triste.

De Médan à Paris il n'y a que soixante-dix kilomètres aller et retour, et ce n'est rien pour un noir. La première fois qu'il eut permission de sortir il partit pour Paris, à pied, comme si c'eût été la chose la plus naturelle du monde. Toutefois il entra d'abord à Villennes, chez un papetier, où il acheta quelque chose, un papier qu'il suspendit à son cou, soigneusement roulé dans le tube de fer-blanc qui ne le quittait jamais ; puis il s'arrêta dans une autre maison de convalescence, près de Saint-Germain, où il savait trouver Alfa-Yaya, le Peuhl de Timbo, qui écrit l'arabe comme un marabout. Il paya ses services d'une pièce blanche ; c'était plus

cher que pour le papier. Trois heures plus tard il était à la porte du lycée Leconte-de-Lisle.

Le concierge voulut l'empêcher d'entrer. Il avait reçu consigne, dit-il, de ne pas laisser entrer les soldats blessés étrangers à l'hôpital. La face noire de Mahmady devint encore plus noire et farouche. Avant que le concierge eût eu le temps de savoir ce qui lui arrivait, il était replanté sur sa chaise, le cou pris dans les terribles doigts du Sénégalais, et suffoquant. C'était la première fois que Mahmady osait toucher un Français, car les Français sont tous « manière chef ».

— Consigne! fit Mahmady. Qui ça, consigne? Y a pas consigne! Si toi rouspéter, moi dire toi vendre l'eau-de-vie pour soûler musulmans. Ça y en a consigne, pas vendre l'eau-de-vie!

Et comme le concierge s'était établi, en effet, débitant clandestin de breuvages illicites, il laissa passer Mahmady.

Alors Mahmady gravit d'un pas ferme les degrés qu'il avait jadis montés en civière ; il fit demander par le planton « madama l'infirmière », et madame Butin parut sur le seuil de la salle.

Elle le reconnut tout de suite et voulut lui serrer la main : « C'est toi, Mahmady ! » Mais le Sénégalais s'assit sur ses talons, ainsi que les usages l'imposent quand on doit présenter un don. Il enleva de son cou le tube de fer-blanc, en tira le papier, le déroula précieusement et l'offrit, les yeux à terre, toujours comme il se doit.

C'était le portrait colorié du général Joffre, ce qu'il y avait pour lui de plus beau et de plus glorieux en France. Alfa Yaya, le Peuhl de Timbo, qui fait marabout près de Saint-Germain, avait écrit sur ses ordres, en caractères arabes, au bas de l'effigie sacrée, ces mots que plus tard madame Butin se fit traduire :

Le salut sur toi, madame la France !

Que tu puisses avoir mille ans, et encore mille ans de vie !

Que tes enfants soient douze enfants mâles très beaux, très forts, riches en biens et en femmes !

Que la France ait cent mille ans de vie, dans la victoire, dans l'or, dans les perles, dans l'ambre !

Telles sont les paroles de Mahmady N'Diaye ! 2e compagnie du 2e sénégalais. Salut ! Salut ! Encore dix mille fois salut !

Puis il porta la main à son cœur, à sa bouche et à son front, et s'en alla.

LE BLESSÉ

A Gérard d'Houville.

... Si jamais on le perdait, ce serait un événement funeste et dont les conséquences seraient affreuses, car ni les bonnes gens ni la police ne pourraient que bien difficilement le rendre à sa famille : il n'ignore pas seulement le nom de ses parents et leur adresse, mais son prénom véritable. Pour lui, comme pour tous ceux qui l'entourent, il est Moumou, tout simplement. Il a bien un oncle qui n'aime pas ça, et qui dit, avec quelque apparence de

raison, qu'alors ce n'était pas la peine de lui faire dépenser, à lui, pauvre célibataire fatalement choisi comme parrain, dix louis en dragées, cadeaux à la garde, à la nourrice et à sa commère, pour qu'un curé baptisât son neveu Maurice ; on n'a pas écouté cet homme insupportable, et Moumou, à quatre ans, ne connaît rien encore de son véritable état civil : il sait qu'il est un petit garçon, pas une petite fille, et Moumou : rien autre chose.

Même habillé, on devine encore sous ses vêtements le ventre gras, potelé, proéminent, un peu négrillon de la toute fraîche enfance, le ventre d'un petit corps qui commence à peine à perdre le souvenir du lait maternel et digère encore, digère toute la journée des choses nombreuses et légères : un ventre qui reste la partie importante, la partie principale de la personne. Moumou, c'est un gros ventre et deux beaux yeux, des yeux qui ont la clarté limpide, immense, des premières fleurs sorties de terre au printemps. Ils se

font sans doute si grands parce que tout est à voir, que tout est neuf, que tout est à prendre et à retenir ; et quand ses yeux se sont nourris des choses, il allonge encore vers elles, pour les posséder mieux, encore mieux, de tendres petites mains incroyablement caressantes. Manger, voir et toucher, telle est pour l'instant toute la vie de Moumou, qui est délicieuse : celle d'une jeune bête sans malice à qui nul n'a jamais fait de mal, et qui parlerait un peu le langage des hommes.

Il est sans malice et pourtant il songe au jeu cruel, qui est la guerre. Songez que c'est au début de la guerre que ses oreilles ont commencé d'unir en un système cohérent les bruits extérieurs, et qu'il a balbutié ses premiers mots. La guerre l'environne, l'assiège, le pénètre; il vit dans la guerre, et s'il pouvait raisonner, il dirait que c'est l'état naturel de l'humanité. Sa mère a beau contempler ses quatre ans avec une ineffable joie, songeant : « Au moins, lui, il ne se battra pas !

Tout sera fini, depuis longtemps fini, quand il sera grand ! » Moumou, s'il pouvait deviner sa pensée, ne la comprendrait pas. Il est logique, il croit que ce qui est doit continuer d'être, et que la guerre durera comme le soleil, comme sa mère, comme tout ce qui l'entoure puisqu'il n'a jamais connu que la guerre, et non la paix. Ce qu'il résume en proclamant : « Quand je serai grand, je tuerai beaucoup de Boches ! » Il ne se figure pas qu'il pourrait être tué : pour les enfants tout n'est qu'un jeu, et dans tous les jeux ils gagnent. Moumou n'est même pas tout à fait fixé sur le point de savoir si les Boches qu'il tuera seront morts *définitivement* : ce pourrait être quelque chose comme les soldats de plomb qu'il abat avec une bille sur la table de la salle à manger, dans les batailles qu'il s'invente, ces soldats qu'il ressuscite tant qu'il veut, afin de pouvoir recommencer ; ainsi de ses conceptions enfantines très vagues, et pourtant très enracinées, un philosophe pourrait induire comment nos

primitifs ancêtres arrivèrent à la conception de la survie, de l'impossibilité de la mort perpétuelle, laquelle est incompatible avec le cours ordinaire des représensations mentales.

Mais, pour l'instant, voici que Moumou revient d'une « visite » où il est allé avec sa mère ; et sa mère lui avait dit : « Tu t'amuseras bien ! Tu verras des petites filles très gentilles qui joueront avec toi. » Elle l'avait dit comme elle le croyait. Au bout d'une heure ou d'une heure et demie, quand elle emmène Moumou, elle est réellement convaincue qu'il s'est bien amusé. Du reste, elle ne le regarde pas, elle pense à autre chose, et Moumou, accroché au bout de ses doigts gantés, lui paraît peser toujours le même poids. Pourtant, comme il se fait traîner, aujourd'hui, comme il se cramponne ! On dirait qu'il a peur de quelque chose, qu'il veut être sûr que sa mère est là, près de lui. Cela ne l'étonne pas beaucoup : Moumou est plein

du plus grand courage imaginaire, parce qu'il n'admet, dans les combats qu'il se construit, que des conditions favorables. Au contraire, il est disposé à croire que l'univers véritable peut contenir de terribles embûches contre lesquelles les grandes personnes, celles qu'il connaît, non pas les autres, le peuvent, seules, défendre : et dans la rue comme dans un bois, la nuit, il se colle contre elles, il s'abrite, il se gare. Donc, sa mère le regarde et s'aperçoit qu'il est tout rouge, qu'il a pleuré, qu'il est à la fois humilié et indigné. Il s'est passé quelque chose, il y a eu un drame, dont le pauvre Moumou est encore tout secoué. Mais lequel ?

— Tu ne t'es donc pas amusé, Moumou ; tu n'as donc pas bien joué?

Moumou, d'abord, ne veut pas répondre, puis il fond en larmes.

— Oh ! ça pique ! Ça me pique !...

— Ça te pique? demanda sa mère, inquiète. Mais, où ça, Moumou?

— Partout ! dit-il brièvement.

Sa mère éprouve une angoisse. Commencerait-il la varicelle, la scarlatine, quelque autre maladie éruptive? Moumou, pourtant, n'a pas de fièvre, il est furieux, mais non accablé. Toutefois, il faut rentrer bien vite. Elle appelle une voiture et, dès qu'elle est assise, prend Moumou sur ses genoux.

— Où ça te pique-t-il?

— Là, dit-il, et là, et là ! et là !

Il montre ses jambes, ses cuisses rondes, son derrière, sa poitrine même. Sa mère déshabille tout ce qu'elle peut déshabiller. Et c'est vrai : Moumou porte sur tout son corps des stigmates singuliers, comme des piqûres de moustiques, mais sans la turgescence de nul venin, plus profondes pourtant, et quelques-unes sanguinolentes.

— Mais qu'est-ce que c'est, mon pauvre petit, qu'est-ce qui t'a fait ça?

De nouveau, Moumou fond en larmes et serre les poings.

— Ce sont les petites filles, crie-t-il, les méchantes petites filles !

Puis il s'encourage à conter :

— Elles étaient cinq, six, je ne sais pas combien, et elles ont commencé par m'embrasser, et elles ont dit : « On va jouer ! » Et moi, j'ai dit : « Oui, on va jouer. A la bataille. C'est moi le général ! » Parce que, puisque j'étais le seul garçon, c'est moi qui devais être le général. Mais elles ont dit : « Tu es général, mais on ne peut pas jouer à la bataille, puisque nous sommes des petites filles. Les petites filles ne se battent pas : nous allons jouer aux infirmières. »

» Moi, j'ai bien voulu : je ne savais pas ce que c'est. Elles se sont mis des serviettes sur la tête, et elles avaient l'air de religieuses, et la plus grande, c'était madame l'infirmière-major, elles ont dit... Et après elles ont crié :

» — Ah ! madame l'infirmière-major, c'est un général blessé qu'on apporte. Bien blessé ! Oh ! le pauvre général !

» Elles m'avaient pris par les jambes et par les épaules, et m'ont porté sur un canapé.

» — Où est-il blessé? elle a demandé, celle qui faisait l'infirmière-major.

» — A la jambe et à la tête... Il a la jambe cassée... elle ne tient plus du tout, sa jambe... et un éclat d'obus dans la tête !

» — Il faut le panser ! elle a dit, l'infirmière-major. Mettez-lui des bandes à la jambe et la tête.

» Et alors, continue Moumou, en rougissant, car il est très pudique, comme la plupart des petits garçons, elles m'ont enlevé ma culotte, et puis mon jersey... Et elles m'ont mis des bandes, avec leurs mouchoirs, avec des serviettes, elles m'en ont mis partout ! Et l'infirmière-major a dit :

» — C'est une fracture double, avec gangrène gazeuse ; il va falloir lui couper la jambe. Et monsieur le major qui n'arrive pas ! Courez vite chercher monsieur le major !

En attendant, portez-le tout de suite à la salle d'opérations... Mais le malade a perdu beaucoup de sang, son crâne est à nu... Il va mourir, il va mourir! Faites-lui vite des piqûres de caféine!

» Et alors, conclut le malheureux Moumou avec de nouveaux sanglots, elles ont pris des épingles et elles m'ont piqué partout! Et comme je ne voulais pas, l'infirmière-major a dit : « Il est très sensible. Anest... Anesthésiez-le d'abord avec de la cocaïne! » Et elles ont recommencé à me piquer, en disant que c'était de la cocaïne. C'était des épingles. J'ai bien vu que c'était des épingles. J'ai senti!

— Il fallait te défendre, Moumou, conseilla sa mère, apitoyée. Il fallait m'appeler!

— Je t'ai appelée, maman, mais tu étais trop loin, tu n'entendais pas. Et je ne pouvais pas me défendre, elles étaient trop!

Il ajouta, plein de rancune :

— Quand je serai grand, je ne ferai pas la

guerre aux Boches : je ferai la guerre aux filles !

Il venait de découvrir, avec sa première douleur, la haine qui habite entre les sexes.

EN CHEMIN DE FER

... C'était un compartiment de troisième classe, du plus ancien type connu. Je suppose qu'il remonte à l'époque où, si jeune et si fringant qu'il avait du succès auprès des dames, — quand on pense que M. Thiers a eu du succès auprès des dames, de réels succès, inscrits dans les mémoires du temps ! cela vous donne envie de faire vœu de chasteté perpétuelle, — M. Thiers prédisait gravement que les chemins de fer ne détrôneraient jamais les diligences. Et voilà sans doute pourquoi nos pères s'étaient si peu

souciés de faire ces compartiments confortables : M. Thiers les avait découragés.

Ce sont de petites boîtes en bois, rien qu'en bois : du bois pour le parquet, sans tapis ; du bois pour les banquettes, sans même le rembourrage en faux cuir inventé par nos modernes constructeurs ; du bois pour la cloison qui monte jusqu'à la toiture de tôle, divisant le wagon en une série de minuscules cabines qui ressemblent à autant de voitures cellulaires. Et les marchepieds, pour accéder à ces prisons, où des voyageurs résignés consentent à s'enfermer à prix d'argent, sont particulièrement étroits, particulièrement abrupts, particulièrement incommodes... Mais on est encore bien content, en temps de guerre, dans nos provinces de l'Ouest, de trouver même ces prisons, une fois par jour, pour rouler à vingt kilomètres à l'heure, en palier, vitesse commerciale.

Au moment où le train allait s'ébranler, une vieille femme s'arrêta devant la case

dont pour le moment j'étais le seul habitant. Elle était tout essoufflée ; elle n'était plus ingambe ; par surcroît, elle était embarrassée d'un de ces grands paniers noirs où les campagnardes ont coutume d'entasser les provisions quand elles font leur marché, et d'une série de paquets, provenant évidemment de divers magasins, — cela pouvait s'induire des différences d'aspect du papier qui les enveloppait, — qu'elle portait de l'autre main et sous le bras. La vieille femme entendit la locomotive siffler et cria :

— Jésus, mon Dieu !

Mais je commençai par empoigner son panier, qui pesait lourd, et le poser sur une banquette, puis sautai sur le quai, la saisis vivement par la taille, la hissai sur le marchepied, elle et ses paquets, et, l'ayant poussée dans le compartiment, trouvai tout juste le temps d'y entrer après elle. Le convoi était en marche.

Alors elle répéta : « Jésus, mon Dieu ! »

mais sur un autre ton, comme avec gratitude envers le Seigneur, et me déclara que j'étais un bon monsieur. Je ne me rappelle que ce mot-là ; il y en avait plusieurs autres. Elle était délicieusement polie, de cette politesse champêtre qui, en France, semble sentir les blés, les coquelicots et les bluets.

C'est ainsi qu'en un seul instant nous devînmes très bons amis, très vieux amis. Nous parlâmes des récoltes, qui viennent bien, grâce à Dieu, malgré la peine qu'on a, par cause du manque de bras ; nous parlâmes de la guerre, elle me demanda, comme tout le monde, « combien de temps ça durerait », et je lui répondis, comme tout le monde, que je n'en savais rien. Elle eut un soupir et conclut, avec ce simple et magnifique courage qui est celui de tout notre peuple :

— Ça durera ce que ça durera... Il faut ce qu'il faut, n'est-ce pas, monsieur?

— On a perdu beaucoup de monde, du côté de chez vous? demandai-je.

Elle hocha la tête :

— Bien sûr, fit-elle, bien sûr ! De ceux qui sont partis, il y en a déjà qui ne pourront plus revenir...

Mais elle répéta, têtue, une barre au front :

— Il faut ce qu'il faut !

Je demandai, pour détourner la conversation de ces sujets cruels :

— Vous rapportez bien des paquets de la ville. Est-ce qu'il y aurait une noce tout de même, par chez vous?

Elle fut une petite minute avant de répondre.

— Pas une noce, fit-elle à la fin... Ça sera peut-être une noce, après la guerre. Mais pour l'instant, monsieur, ce que je rapporte, c'est une layette.

Je n'osais plus interroger. Ce fut elle qui reprit, sans doute pour soulager son cœur, et encore pour excuser les choses d'être ce qu'elles étaient.

— Ça aussi, monsieur, c'est la guerre...

Sans la guerre ça ne serait pas arrivé : sans la guerre et sans monsieur le curé.

— Comment? fis-je, vous ne voulez certainement pas dire...

— Oh! dit-elle, me comprenant, non! Monsieur le curé est un saint homme. Mais, malgré ça, c'est un peu sa faute, comme vous allez voir. Je l'avais bien prévenu, monsieur le curé, mais il n'a pas voulu comprendre : justement parce que c'est un saint homme, un trop saint homme.

» De ceux de chez nous, il en était parti trente-deux pour la guerre, dès le mois d'août : des hommes mariés, mais surtout des jeunes gens. Ils ont eu juste le temps de mettre la moisson en meules, et puis ils sont partis. Ils n'ont pas bu, — on ne boit pas beaucoup dans notre pays, — ils ne se sont pas soûlés, ils n'ont pas crié, mais ils ont dit : « Puisqu'ils veulent la guerre, les Boches, ils l'auront. Le gouvernement a fait ce qu'il a pu pour que ça ne soit pas la guerre, ça

n'est pas de sa faute. Maintenant, nous, on fera ce qu'on pourra. » Les femmes ont pleuré, bien entendu, mais les hommes ont été de braves hommes, allez, il n'y a rien à dire.

» Mais, vers le commencement de septembre, les mauvaises nouvelles sont tombées. Monsieur le maire a prévenu la Migeon qu'elle avait perdu son mari ; Berthe Couterotte, Angèle Michu qu'elles avaient perdu leur fils. Trois, comme ça, dans le premier mois, sur trente-deux ! Et il y avait des blessés aussi. C'était dur, tout le monde avait le cœur bien serré. On se disait : « Qu'est-ce qui va arriver, qu'est-ce qui va arriver à nos hommes, qu'est-ce que va devenir la France ? Est-ce que ces sales Boches vont encore nous prendre des provinces et des milliards, est-ce qu'il n'y aura plus personne pour travailler la terre ? » Car son malheur et celui de la France, je vous assure, on ne séparait pas.

» C'est alors que monsieur le curé a décidé

qu'on réciterait tous les jours l'office de la Vierge, à trois heures, afin d'obtenir la victoire pour nos armes et des bénédictions particulières pour nos hommes. Toutes les femmes et toutes les filles sont allées aux offices, de bonne volonté, et aussi quelques vieux. Mais les garçons disaient toujours : « Il faut engranger, on n'a pas le temps. » Ou bien : « C'est le moment pour les labours d'automne. » Monsieur le curé nous répétait tous les jours : « Amenez-les ! Dites-leur de venir, poussez-les par les épaules ! Il faut que les hommes prient pour les hommes. » A la fin, il en est venu quelques-uns, et, le croiriez-vous, monsieur, pendant les deux mois qui ont suivi la paroisse n'a plus perdu personne à la guerre, on n'a eu que de bonnes nouvelles, et on a pu se mettre à penser : « Maintenant, dure ce que ça dure, au bout du bout les autres seront battus. »

» Monsieur le curé était bien content. Ça lui faisait une victoire sur l'instituteur, qui

n'avait pas cherché à rien empêcher, mais avait dit, comme un esprit fort : « Si ça ne fait pas de bien, ça ne fera pas de mal. » Il se taisait, l'instituteur ; je crois qu'il était bien étonné. Alors monsieur le curé, voyant le succès qu'avaient eu les prières, décida de faire davantage, décida qu'il y aurait aussi un office le soir, un office chanté, avec accompagnement sur l'harmonium.

» Et cette fois tout le monde est venu, il n'y a pas eu besoin d'insister. Il y avait eu le miracle de cette protection particulière descendue sur la paroisse ; il y avait que c'était le printemps, où les biens de la terre poussent tout seuls, où les garçons ont moins à faire aux champs ; il y avait ces jolis cantiques, je pense, dont ils reprenaient l'habitude. Et tout jeunes ! Imaginez : de beaux enfants de seize à dix-neuf ans, les autres sont partis : ils avaient de bonnes voix claires, ils s'habillaient de leur mieux, pour faire honneur à la dignité du lieu. Les filles aussi, en

tout bien tout honneur. Elles à gauche, dans l'église, eux à droite, et ils ne se regardaient pas, ou si peu !

» Seulement, vous comprenez, seulement dehors quand ils sortaient, c'était encore le printemps, et s'ils ne s'étaient point regardés dans l'église ils se regardaient à la sortie, et de près, malgré qu'il fît noir, de trop près. Et ils s'en allaient ensemble. On ne peut pas empêcher ces choses-là...

» Voilà pourquoi je suis allée à la ville chercher une layette pour un beau petit garçon dont ma petite-fille est la mère : ma petite-fille que j'avais promis à sa mère défunte de garder comme la prunelle de mes yeux ! Ça m'a fait bien du chagrin, mais si elle était toute seule dans son cas, ma petite-fille, j'en aurais eu encore davantage. Ce n'est pas de la charité chrétienne de se réjouir qu'il y en ait d'autres, mais enfin, quand cette affaire-là arrive en même temps ailleurs, on ne pense plus à se la reprocher.

Je songe quelquefois : « Si tous ces enfants-là peuvent dire : « Je suis né l'année de la victoire », tout est bien, et on ne leur en demandera pas davantage. »

» Mais il y a pourtant des jours où je pense : « Monsieur le curé a eu trop de zèle. Il aurait dû prévoir ça, monsieur le curé ! »

» Et des fois, à voir sa figure, je m'imagine qu'il pense comme moi.

COMMENT ÇA SE PASSE

A Henri de Régnier.

Il n'y a rien dans ce qu'on va lire que l'expression d'une chose vue, d'une chose nue. Aucune fiction, aucune péripétie : la réalité insensible et cruelle. On n'y voit même pas les hommes, ou bien on ne les aperçoit qu'à peine, et non plus des hommes, alors, des cadavres.

Le major P..., qui venait d'inspecter les formations sanitaires d'un cantonnement, s'apprêtait à remonter dans son automobile.

Il marchait le nez dans son calepin, tirant l'une après l'autre ses bottes engluées dans la boue du chemin. Il ne s'attendait à rien du tout, qu'à la banalité et à l'ennui d'un retour au quartier général, par des routes connues, sous une aigre bise du nord qui déjà lui pinçait les narines. Venant d'un dépôt d'éclopés, à l'arrière des lignes, il allait retrouver un autre point de l'arrière, et voilà tout. Son esprit n'était occupé que des détails de l'inspection qu'il venait d'accomplir, et encore d'une façon toute superficielle : rien à signaler, tout marchait comme à l'ordinaire, ni trop bien ni trop mal : la guerre durait... Il ne voulait même pas songer combien elle durerait encore, jugeant le problème insoluble et, par suite, le souci inutilement énervant. Il fallait faire de son mieux, au jour le jour, et penser le moins possible aux choses qui ne vous regardent pas. C'est à quoi il essayait de dresser son âme, admirant les simples, les milliers de combattants qu'il rencontrait

chaque jour : ceux-là semblaient avoir acquis d'instinct cette philosophie d'acceptation que sa volonté peinait encore pour atteindre.

Subitement, le bruit d'une canonnade très proche, déchaînée d'un coup, lui fit lever la tête. Un combat d'artillerie, si loin des tranchées de contact, si loin de l'ennemi?... A ce moment sa main touchait la portière de son auto. Le chauffeur, le nez en l'air, et intéressé, lui dit :

— Monsieur le major, c'est sur un avion boche qu'on tire !

Alors, regardant au ciel, très pur ce jour-là à cause du vent du nord, dans la même direction que le soldat, il vit l'espion ailé : un biplan qui volait à une hauteur de quinze ou dix-huit cents mètres sans paraître s'inquiéter beaucoup des petits flocons de fumée blanche qui éclataient sans cesse autour de son corps d'insecte, de libellule démesurée, avec un faible bruit : tous les obusiers du cantonnement et des environs tiraient,

tiraient sans discontinuer sur ce but aérien. Le major haussa les épaules : il avait vu ça cent fois, et savait que le succès est rare, presque impossible : c'est comme si on voulait abattre un pigeon avec un fusil de guerre chargé à balles. Ces spectacles-là, c'était bon pour les bleus. Lui, il en était blasé, et demeurait sceptique sur le résultat : de la poudre aux moineaux, beaucoup trop de poudre. Que les avions de l'adversaire espionnent nos lignes, si nos avions peuvent espionner les siennes il faut en prendre son parti ; l'essentiel est d'être à deux de jeu.

— Allons ! dit-il au chauffeur, en route ! Nous avons quarante kilomètres à faire.

S'enroulant dans son manteau, il s'assit sur les coussins et le chauffeur descendit pour débrayer. Mais la manivelle s'immobilisa entre ses mains :

— Monsieur le major, dit-il les yeux brillants, en v'là un qui vient, un à nous, pour lui donner la chasse !

Le cantonnement se terrait dans une vallée assez large. D'un côté, les collines qui la dominaient étaient boisées, de l'autre elles restaient nues. Là il y avait eu des champs, jadis, à une époque qui semblait aujourd'hui infiniment reculée, perdue dans la nuit des temps : avant la guerre ! Et l'avion français était sorti de cette cachette sombre, de l'immobile forêt, comme un épervier. C'était bien à un épervier qu'il ressemblait, à un oiseau de proie, rapide et direct, intrépide et mince. Si mince ! Beaucoup plus petit que l'ennemi qui ne l'avait pas vu venir et tenta de s'échapper, comme un canard sauvage ou un héron qui fuit devant un faucon décapuchonné par le chasseur.

— C'est un nouveau modèle ! cria le chauffeur, très excité. Je l'ai déjà vu à X..., on m'a montré ! C'est monté par un seul homme, qui manœuvre sa mitrailleuse avec un truc spécial, sans avoir besoin de lâcher la direction. Ah ! c'est épatant ! C'est épatant ! Et comme

il va vite, comme il va vite ! Il rendrait trente à l'heure au boche !

Le magnifique et frêle alérion, l'homme qui en était le cerveau, la mitrailleuse, ne faisaient qu'un et se précipitaient. Une immense férocité emplit le ciel. L'oiseau chassé sut qu'il était trop tard pour fuir, qu'il n'en avait plus le temps. Il voulut se défendre. Lui aussi avait des armes, on entendit cliqueter sa mitrailleuse. Mais l'alérion dédaigna de répondre. Seulement il commença de monter, par grands cercles puissants, à monter en tournoyant, comme fait son frère l'épervier quand il veut dominer une alouette et se laisser tomber sur elle. Ce n'était pas cela ; mais, en prenant l'avantage de la hauteur, il évitait le feu qu'on lui opposait.

— C'est comme s'il pétait, l'autre ! hurla le chauffeur. Il ne pourra pas mettre une balle au Français, maintenant, pas une ! Ah ! si j'étais pas si vieux !

Tous les mécaniciens d'automobile, tous

ceux qui savent se débrouiller avec un moteur, quand ils ont passé quelques jours au front rêvent de devenir aviateurs. Cette chose qu'ils conduisent, et ne peut que ramper à terre, les dégoûte.

Et, quand il eut pris sa hauteur, à une seconde déterminée d'avance, avec une précision cruelle et froide, l'alérion inclina tout son corps, dirigea son bec, le museau de sa mitrailleuse vers le fuyard éperdu, et commença de tirer. L'autre aussi continuait de faire feu, pour rien, sur rien, ainsi qu'un oiseau peut crier, par peur.

Et tout à coup l'alérion se tut et se reprit à planer, à planer terriblement, délibéré, muet, farouche et certain, comme l'épervier qui attend et qui veille. Il avait accompli son œuvre, il n'avait plus qu'à attendre et à veiller ; il le savait.

La grande libellule allemande pencha désespérément, et du côté droit, brusquement, son aile double cassa. On n'entendit rien, c'était

trop haut ; elle cassa, dans un silence horrible. Sans doute le pilote essaya de redresser l'appareil, car l'avion pencha sur l'autre plan, brutalement ; et alors ce fut, de ce côté, l'aile double qui se brisa. On vit ses vastes pennes se rejoindre par en haut, comme un éventail qui se ferme. Et puis la chose tomba, tomba comme une pierre. Non, comme un pauvre oiseau, qu'on décroche d'un coup de fusil.

Le major ne songeait plus à rentrer au quartier général. Il dit au chauffeur :

— Avez-vous vu où il est tombé? Pouvez-vous repérer?...

— Dans le bois, dans le bois ! clama le chauffeur en tournant sa manivelle. Ah ! pour sûr, je le retrouverai !

Il partit comme un fou, en troisième vitesse, et, sur les parois du chemin creux, les gouttelettes de fange allaient s'aplatir comme des balles. Parvenu au carrefour d'une route forestière, il s'arrêta.

— C'est par là ! Il faut descendre, fit-il

en montrant un point dans les grands arbres roux.

Et des soldats aussi, sortis ils ne savaient d'où, couraient devant eux, leur montrant la voie.

Dans la voûte serrée des hautes branches, l'aéroplane tué avait creusé un trou, comme un bolide. Et l'un des deux hommes qui le montaient, le mécanicien, probablement, disparaissait sous le moteur enfoncé profondément en terre. On déplaça la masse pesante, qui roula sur le sol.

— Cachez ça ! cria un des soldats, en se mettant la main sur les yeux, oh ! cachez ça !

Comme par une formidable hache, le mécanicien avait eu les deux cuisses tranchées par le poids du moteur, et sa poitrine n'était plus qu'une plaie béante, affreuse, avec un cœur à nu, qui battait encore ! Quelqu'un jeta un manteau...

— Et l'autre? dit un soldat. Ils étaient deux.

On retrouva le corps de l'autre, à quelques pas. Les branches l'avaient agrippé au passage et arraché de son siège. C'était l'observateur, un officier. On vit ses côtes s'élever et s'abaisser comme un soufflet de forge. Puis il expira. Des soldats tirèrent leurs couteaux. Ils voulaient se partager les boutons de son uniforme.

— Ces hommes sont morts en braves, dit le major gravement. Respectez leur dépouille !

Et parce qu'il avait des galons on obéit...

— Comme il fait froid ! fit l'un des soldats.

Et tout le monde se mit à claquer des dents devant les cadavres.

— Tiens, demanda son voisin, pour s'arracher à l'obsession de la mort, et notre avion, qu'est-il devenu?

— Il n'est même pas descendu, répondit un camarade. Faut croire qu'il lui restait de la besogne.

Mais le lendemain, s'étant décidé à passer la nuit dans le cantonnement, le major vit revenir l'aviateur. Ce vainqueur de la veille laissa dans un champ son terrible épervier ; il entra dans l'ambulance pour se chauffer les doigts. C'était un enfant. Dix-neuf ou vingt ans à peine, des joues tendres comme une peau de pêche et des yeux ingénus.

— Eh bien ! fit le major, vous en avez mis un en bas, hier?

— Oh ! dit-il négligemment, c'est mon douzième...

Il chauffait ses mains engourdies au-dessus du poêle.

LA BAGUE

... C'est un beau grand vieux que je rencontre presque tous les matins, au coin de la même rue, dans mon quartier. Et, chaque fois, j'ai envie de le saluer : on dirait tout le second Empire militaire qui passe. On voit bien qu'il n'est pas riche : il tient dans sa main gauche — de la droite il s'appuie fortement sur une canne, car ses jambes sont roides, il a des rhumatismes — un filet à provisions, où se distingue un pain, quelques œufs, un paquet de papier translucide qui doit contenir du beurre. Sans doute, il fait lui-même

sa petite cuisine. Mais il est vêtu comme un prince, ou plutôt comme un colonel en retraite d'il y a quarante ans : pantalon gris à la houzarde, gilet à châle, faux col droit qui, sous une large cravate noire, ne laisse apercevoir qu'un liséré blanc, longue redingote qui flotte autour de sa taille mince, et, sur la tête, un chapeau haut de forme à bords plats qu'il porte légèrement renversé en arrière. Sa moustache et l'impériale qui fait une virgule sur son menton toujours rasé de frais sont toutes blanches. C'est ainsi qu'on le voit venir, avec son pain, son beurre, ses œufs. Mais lui ne regarde personne, les yeux à quinze pas, si fier et si digne qu'un milliardaire, devant lui, se sentirait un pauvre bougre.

Voilà pourquoi j'avais toujours envie de le saluer, je vous dis, mais je n'osais pas. Il est de ces gens dont il semble qu'on ne pourra jamais les approcher, à moins qu'un officier d'ordonnance ne vienne à vous, disant : « Le colonel veut vous parler. »

Enfin le hasard, l'autre jour, nous a réunis. Je l'ai trouvé au chevet d'un blessé, dans une ambulance où je vais quelquefois. Et, tout de suite, je compris : ce soldat, à qui l'âge et les infirmités interdisent la guerre, cet homme pauvre qui n'a rien à donner avait décidé d'offrir à des soldats tout ce qu'il possède : son temps et son dévouement. Quand il est là, c'est toute l'ancienne armée qui fait honneur à la nouvelle : l'ambulance en est orgueilleuse. Elle croit, peut-être a-t-elle raison, qu'il n'en est pas une autre qui reçoive les visites d'un homme tel que lui. Il recherche de préférence les cavaliers blessés, car il a servi dans la cavalerie, et ça se voit, mais tous ceux des convalescents qui peuvent marcher s'assemblent autour de lui, traînant la patte ou le bras en écharpe, et les infirmières viennent les rejoindre dès qu'elles le peuvent : il est si galant, il a tellement l'air de ne parler que pour chacune d'elles en particulier ! Il interroge beaucoup, s'efforce de

comprendre ce qu'est la guerre aujourd'hui, et tout ce qu'il en apprend lui paraît étrange, déconcertant — ou, parfois, le remplit d'admiration. Cette stupeur comme cette admiration sont flatteuses pour ceux qui l'écoutent. Il conte aussi, il conte souvent, parce que ses souvenirs lui reviennent en foule. Enfin, il se charge de porter les lettres, il les écrit sous la dictée : c'est le meilleur des secrétaires et le plus fidèle des vaguemestres. Parfois, prenant la plume pour une confidence chuchotée, il se tourne vers les infirmières : « Écartez-vous un instant, dit-il, nous écrivons une lettre d'amour. »

C'est ainsi qu'il a fini par développer sa théorie : un vrai soldat doit être amoureux. Ça ne peut lui faire que du bien, d'être amoureux, ça ne peut que lui donner du cœur.

— En voulez-vous une preuve? nous dit-il un jour. C'est par hasard que je suis entré dans l'armée. A vingt ans, je n'y pensais guère, justement parce que, dans les der-

nières années de l'Empire, après les victoires de Magenta et de Solférino, tout le monde croyait à une paix éternelle. Être soldat, ce n'était plus, pensait-on, que mener la vie de café dans une garnison. Voilà pourquoi, sitôt sorti du lycée, je partis pour l'Amérique. Dresser des chevaux dans les pampas, poursuivre un parti d'Indiens ou de Mexicains me paraissait la seule chance possible de courir quelques risques et de tirer des coups de revolver. Mais, dès que me parvint, en 70, dans les plaines du Colorado, la nouvelle de la déclaration de guerre entre la France et l'Allemagne, je jetai là mes éperons de cow-boy et revins en Europe. Un mois plus tard, j'étais à Metz, engagé au 3e chasseurs à cheval.

» Un cow-boy fait tout de suite un bon cavalier, et j'étais resté cow-boy dans l'âme. Tellement cow-boy que je ne pouvais m'empêcher de parler anglais à mon cheval pour le calmer, pour le pousser, pour changer ses

allures. C'était bête, et je m'en voulais : à quoi bon parler anglais à un cheval de Tarbes? C'est pourtant cela qui me valut tout de suite l'attention d'abord, l'amitié plus tard, du capitaine d'U... Ne dites pas son nom, fit-il en se tournant vers moi ; le général d'U..., qui commande aujourd'hui dans les Flandres, doit être son fils ou son neveu...

» — Comment, me dit-il dans cette langue sur le champ de manœuvres, vous savez l'anglais?

» Je lui répondis qu'en trois ans de vagabondages équestres dans les plaines de l'ouest américain j'avais bien été forcé de l'apprendre, et, à compter de ce jour, il ne m'adressa plus la parole qu'en anglais. Il la parlait du reste, je dois le dire, comme une vache espagnole. Mais j'ai pensé depuis qu'il l'employait par souvenir, par reconnaissance du cœur et des sens, et que la dame dont il va être question devait être Anglaise. Il

ne m'a fait aucune confidence, du reste. Ce n'est qu'une supposition.

» ... Vinrent les journées de Saint-Privat. Les 14 et 16 août, le 3e chasseurs ne donna pas. Nous restions pied à terre, auprès de nos chevaux. Un bataillon de chasseurs à pied, à côté de nous, ne bougeait pas davantage. Un de ses sous-lieutenants, un petit blondin tout rose de peau, tracassait son sabre en criant : « On ne partira donc pas ! On ne partira donc jamais ! » Enfin, le 18 au soir, après une journée passée à recevoir des obus, sur la droite d'une batterie placée contre l'église de Saint-Privat, l'ordre vint à nos deux escadrons de charger. Charger sur quoi ? Sur une ligne de Prussiens développés en tirailleurs très espacés, qui montaient, rampant et se défilant de leur mieux, les pentes que nous dominions. C'était charger sur rien, sur la mort, sur des ombres mouvantes qu'on ne pouvait ni saisir ni sabrer. Mais quoi ! Il s'agissait de retarder

de quelques minutes l'avance de l'ennemi. Ce sont les sacrifices sublimes de la guerre.

» On partit, au galop de charge. Je le vois encore, le petit sous-lieutenant blond, qui, pour nous saluer, avait mis son képi au bout de son sabre et criait : « Vivent les chasseurs de France ! » Il se fit tuer quelques instants plus tard, près de l'église, le pauvre garçon.

» N'attendez pas mes impressions. Je n'eus pas le temps d'en avoir. Mon cheval n'avait pas couru trois cents mètres qu'il roulait, faisant panache, le poitrail ouvert par un obus. Bien que, souple alors comme un chaton de six mois, je ne me fusse même pas cassé un ongle, la culbute m'assomma. Je ne vis plus rien, je n'entendis plus rien, durant une bonne heure, j'imagine. Quand je repris conscience, il n'y avait plus, sur les pentes que nos escadrons avaient descendues, puis remontées, que des morts, des cadavres

d'hommes et de chevaux, parmi les petits flocons de poussière que les balles soulevaient toujours, égratignant la terre, car l'ennemi continuait à tirer pour rendre le terrain intenable. Je pensais seulement : « Ce n'est pas encore le moment de s'en aller. Si je me lève, je suis fichu. Il faut attendre que le feu ait cessé. » A cet instant même, je distinguai la silhouette d'un officier penché sur l'encolure de son cheval, qu'il avait mis au tout petit pas, insoucieux du danger. Il regardait à droite et à gauche, exactement comme un cow-boy qui cherche la piste d'un bœuf. Ça me donna du courage, je me relevai et j'allai à lui.

» — Mon capitaine ! fis-je.

» Il releva la tête de l'air d'un homme qui sort d'un rêve.

» — Tiens, c'est toi, dit-il. Tu n'es donc pas mort, mon enfant?

» Mais sa voix était douce comme s'il eût cru parler à une femme.

» — Mon capitaine, qu'est-ce que vous faites ici?

» — C'est une bague, répondit-il d'une voix lointaine. Je cherche une bague que j'ai perdue en chargeant... Si on m'avait coupé les deux bras, je me la serais pendue au cou. Et je ne la vois pas.

» Il continuait à faire le cow-boy sur une piste.

» — Mon capitaine, lui dis-je, je vois bien que vous vous foutez de vous faire tuer. Mais les Prussiens reviennent : vous ne serez même pas tué, nous serons pris. C'est bête !

» Il n'eut pas l'air d'entendre.

» — Mon capitaine, repris-je, la nuit tombe. Vous ne trouverez rien !

» — Tu as raison, fit-il, en poussant un profond soupir. Tiens, monte derrière mon cheval et tiens-toi à mon ceinturon... Mais c'est dommage, vois-tu ! J'aimerais mieux avoir perdu une jambe.

» ... Est-ce que vous ne trouvez pas cela très bien, conclut le vieux retraité, cet homme qui s'attarde quand tous ceux des siens qui ne sont pas morts sont à l'abri, quand les balles grêlent, quand la marée de l'ennemi monte, qui s'attarde à la recherche d'une bague dans les foulées d'un terrain de charge?

Les infirmières avaient du vague et de l'humide aux yeux. On y lisait : « Ah ! être aimée comme ça, être aimée comme ça ! »

— Voilà pourquoi, je vous le répète, dit encore le retraité, personne n'aime comme un soldat au feu.

Et, regardant les blessés :

— Cela seul vaut la peine d'y aller, n'est-ce pas?

Ils firent tous « oui » de la tête.

CHARLOT ET BARRET

Venant d'un lieu qu'il ne faut pas nommer, Charlot (Désiré) et Barret (Antoine), soldats dans une compagnie qu'il est interdit de désigner, avaient été commandés de corvée pour aller chercher des bidons de pétrole au dépôt, situé dans une localité dont il est également de la plus haute importance stratégique de ne pas donner le nom. Cette mission ne les avait point pénétrés d'un frivole sentiment d'importance : c'étaient des âmes simples que douze mois de séjour dans la même tranchée, à quelques mètres de l'ennemi, sous

un feu perpétuel, avaient trempées dans un bain de vigueur et de fatalisme. La devise de la compagnie se résumait en six initiales majuscules, ou même en trois seulement, deux fois répétées, que des artistes improvisés ont pris soin de graver en de nombreux endroits sur la craie des boyaux : N.P.F. N.P.F. Ce qui signifie pour les initiés : « Ne pas s'en faire, ne pas s'en f... » Naïf et magnifique symbole d'acceptation et de courage militaires !

La mission qui leur avait été confiée exigeant une voiture, Charlot et Barret se trouvaient pour l'instant légitimes propriétaires d'une charrette réquisitionnée et d'un petit cheval paysan. C'était Charlot qui conduisait la voiture et Barret était monté dedans, comme un seigneur. Mais ils se remplaçaient l'un l'autre dans leurs fonctions ou leur oisiveté, par intervalles.

Ils arrivèrent dans un pays qui pour nous, gens de l'arrière, eût ressemblé à tous les

pays, sauf que les villages en étaient déserts et que leurs murailles croulaient. Cependant Barret dit à Charlot, émerveillé, n'en croyant pas ses yeux :

— Non, mais quel patelin ! Piges-tu le patelin ? C'est épatant !

Charlot peut-être était doué d'un sens d'observation moins vif, ou bien la conduite du cheval absorbait ses facultés. Il répondit qu'il ne voyait rien d'extraordinaire nulle part.

— Tu ne vois rien d'extraordinaire, protesta Barret, tu ne vois rien d'extraordinaire ! Mais tout est extraordinaire, tout ! D'abord tu es en voiture. Nous sommes en voiture comme des bourgeois. Il n'y a plus de boyaux : des tranchées faites par les territoriaux, par-ci par-là, mais ce n'est rien. On marche sur le dessus de la terre, on ne marche pas dedans, on n'est pas dans des trous. Et regarde ! Voilà un champ labouré ! On a labouré ce champ-là, mon vieux ! Et les arbres ont leurs feuilles, toutes leurs feuilles.

— Tiens, c'est vrai, fit Charlot, étonné.

Dans la terrible et sanglante arène où ils luttaient depuis un an, ce n'était pas comme sur d'autres points du front, où la vie agricole a continué. Bastion avancé dans nos positions, battu de tous côtés par l'artillerie de l'adversaire, la population civile de ce territoire a été évacuée. Depuis un an, ceux qui sont là ne savent plus ce que c'est qu'une charrue ou une herse ; la nature y apparaît à la fois sauvage et dévastée d'une façon étrange. Du blé fou a repoussé des chaumes pour être écrasé par les charrois ; les betteraves, que nulle main n'arracha, sortent de terre des bulbes monstrueux, pierreux, à la fois gonflés et racornis, jettent vers le ciel des feuilles géantes ; tandis que les arbres, au contraire, rasés à quelques pieds de terre par les obus, ne semblent plus que d'innombrables poteaux. Ajoutez-y partout des trous d'explosion, pour la plupart remplis d'eau et transformés en mares, les sinuosités des

boyaux et des tranchées, l'habitude de chercher l'homme où il est, sous terre, et de ne plus le voir que par exception à la lumière du jour : c'est dans ce paysage contre nature que la compagnie a vécu — ou s'est fait tuer — et comme les enfants, chez qui les impressions nouvelles abolissent si vite la mémoire des anciennes, Charlot et Barret n'en concevaient plus d'autres.

Ils nourrirent leurs regards puérils de tant de miracles ; et ceci longtemps les rendit silencieux. Enfin, Barret prononça :

— Tu sais, mon vieux, si ça continue... si ça continue on pourra trouver... des civils.

Charlot haussa les épaules. Depuis trois cent soixante-cinq jours il n'avait plus aperçu un seul civil. Personne dans la compagnie n'avait vu un civil. Et sa conviction, à laquelle il n'avait jamais réfléchi, mais qu'il découvrait enracinée, était qu'il n'y en a plus. Des civils ! Pourquoi pas des éléphants ou des crocodiles ?

Barret s'était tu. Mais il s'écria tout à coup :

— J'en vois un ! A six cents mètres sud-ouest, un civil !

L'adaptation aux périls quotidiens leur avait fait à tous deux la vue perçante. Mais Charlot nia. Avec de bonnes raisons.

— C'est un uniforme, dit-il. Naturellement, c'est un uniforme. Je vois un képi.

Ils manœuvrèrent pour couper la route à l'inconnu, jetant leur charrette à travers champs. L'homme avait un képi, avec une cocarde. Et un pantalon de treillis. Et une blouse bleue, mais avec un ceinturon. Et une boîte noire pendue à la taille. C'était un facteur. Il faisait sa tournée de Jumilly à Maréville, localités qui, par exception singulière, n'ont pas été détruites, en passant par le dépôt.

— Un facteur, c'est-il un civil, oui ou non? demanda Barret.

— C'est un civil, accorda Barret, après avoir réfléchi.

Alors une émotion profonde, risible et pourtant presque déchirante emplit le cœur des deux soldats. Ils sautèrent de leur charrette, coururent à l'homme qui s'était arrêté sur la route, indécis.

— Vous êtes facteur? demanda Charlot.

— Et un civil? demanda Barret.

— Oui, bien sûr, reconnut l'homme, ahuri.

Croyant que ces deux-là voulaient se payer sa figure, ou l'injurier parce qu'il n'était point un combattant, il montrait pour excuse sa main gauche réduite à deux doigts par un accident depuis son enfance.

— Et alors, alors, dit Charlot, il y en a encore, des civils; vous allez à des patelins où il y en a d'autres?

— Oui, dit le facteur. A Jumilly, à Maréville, il y en a, il y en a presque comme avant. C'en est plein.

— Des hommes, des femmes, des enfants? questionna Barret.

— Oui, de tout : des hommes, des femmes, des enfants.

Une buée flotta devant les yeux des deux soldats. Ils avaient envie, bien envie de pleurer, sans savoir pourquoi. Cela leur paraissait invraisemblable, impossible. Et si attendrissant !

— Et qu'est-ce qu'ils font ? demanda Charlot.

— Comment, qu'est-ce qu'ils font ?... Ils font comme avant. Ils vont aux champs. Et il y a le boulanger, le boucher, le quincaillier. Et monsieur Richard, qui tient un café, sur la place, à Jumilly.

— Il y a un café ! fit Charlot. Avec... avec tout.

— Tout ce qui se boit, comme de juste. Excepté l'absinthe. C'est défendu, l'absinthe.

— Mais des chaises, des tables, un comptoir ?

— Un comptoir ! affirma le facteur. Et la dame de monsieur Richard au comptoir.

— Ça ! cria Barret, soupçonneux.

— Je vous assure ! fit le facteur, froissé.

Mais il se calma tout de suite : ils étaient si gentils ! Ils le contemplaient, le palpaient l'embrassaient comme un messie porteur de grandes nouvelles, de nouvelles inouïes et salutaires. A son tour, il interrogea :

— Mais vous, d'où vous venez, qu'est-ce qu'il y a?

— Il n'y a rien ! déclara Charlot avec candeur.

— Comment?

— Non, rien, jura Barret, tout à fait convaincu.

Les bombes, les crapouillots, les fusillades nocturnes, les morts, les blessés, la vermine et la boue, ils n'y pensaient pas, puisque c'était le travail, les conditions du travail. Barret résuma seulement :

— Toujours la même chose !

Le facteur n'en put rien tirer. Il crut qu'on leur avait dit de ne rien dire.

— Allons, bonsoir, conclut-il. Faut que je finisse ma tournée.

— Bonsoir ! firent les deux soldats, tristement.

— Dis donc, pensa tout à coup Charlot veux-tu une bague en aluminium? Tu la donneras de ma part à ta patronne.

— Et un couteau, un couteau à papier en cuivre de fusée? insista Barret. Un facteur, ça doit avoir besoin d'un couteau à papier.

Ils avaient songé, en partant, qu'un officier du dépôt leur achèterait ces choses. Mais ils avaient besoin de donner : ils étaient si contents !

Avant d'arriver au dépôt, ils durent s'arrêter devant le poste, pour le « mot ». Le chef de poste demanda :

— Vous n'avez rien vu de particulier, sur la route?

— Si, dit Barret, triomphalement, nous avons vu un civil !

— Un civil? fit le chef de poste, méfiant.

— Le facteur ! expliqua Barret.

— Ah ! bon ! dit le chef de poste.

Et il ne comprit pas leur joie.

LE SOURD

...Quand la marmite avait éclaté, Chavannes s'était couché tout de son long comme les camarades, le nez dans la boue : une seconde qui lui parut l'éternité, aux portes de l'enfer. Tous les poils de sa chair se hérissaient, et l'idée de vivre, l'idée qu'il voulait vivre demeurait pourtant si forte qu'il lui sembla que sa personnalité n'existait plus que dans un seul point de son crâne, s'y était réfugiée, et que par conséquent tout le reste avait disparu, ne pouvait pas être atteint. Et puis un choc sous l'épaule gauche,

à peine plus douloureux qu'un coup de poing et confondu dans une commotion formidable qui le roula comme un brin de paille dans une lourde volute de fumée noire et asphyxiante. Chavannes perdit connaissance.

Des brancardiers allemands le relevèrent le lendemain dans l'après-midi : il n'avait passé que dix-huit heures sur le champ de bataille ; par les récits que lui firent plus tard ses camarades de misère, il considéra qu'il devait s'estimer bien heureux : certains n'avaient été recueillis qu'après trois jours de souffrances indicibles. Ayant perdu beaucoup de sang, il était si faible que tout ce qu'il avait pu faire était de se dresser sur son séant ; et il s'aperçut alors que son bras gauche lui refusait tout service : l'omoplate était cassée. Mais ce qui l'étonna davantage ce fut le silence, l'incroyable silence de la campagne autour de lui. Toute la nature était muette, vide de bruit comme une cave est noire : absolument. Cependant il remarqua que

des blessés, à côté de lui, ouvraient la bouche pour se plaindre ; des corbeaux, acharnés à une horrible besogne, qu'il ne voulut pas regarder, ouvrirent le bec en se querellant. Cependant il n'entendait rien. Enfin les brancardiers apparurent. Les moins blessés, sur le champ de bataille, se mirent debout et appelèrent. Il distinguait bien qu'ils appelaient, mais ses oreilles n'en pouvaient rien percevoir. Ou plutôt, chose étrange, *il se figurait qu'il ne pouvait rien percevoir*. C'était comme quand on est au milieu d'une conversation, préoccupé d'autre chose, et qu'on entend sans comprendre. Les sons ne parvenaient plus à son intelligence. A part cet étrange phénomène il était très lucide, malgré l'hémorragie : « Je suis sourd, se dit-il, je suis complètement sourd. C'est la commotion de la marmite. »

Les brancardiers lui parlèrent, en allemand d'abord, puis l'un d'eux en français. Il mit sa main encore valide d'un côté de

sa tête, qu'il secoua doucement. De l'ambulance où il reçut les premiers soins il fut transporté à Mézières, puis à Torgau, en Saxe. C'est là que son omoplate se recolla et que son bras gauche acheva de se guérir. Mais les majors allemands ne voulurent pas d'abord admettre sa surdité. Aucun des tympans n'était crevé; les « osselets » n'étaient pas brisés. On lui introduisit alors, par le nez, de petites sondes très flexibles dans les canaux auditifs : Chavannes pleurait d'agacement; mais, quand on lui adressait la parole, il n'entendait pas davantage. Alors les majors décidèrent qu'il simulait.

La plupart du temps il demeurait assis dans un coin, les yeux atones, comme font les sourds qui perdent l'habitude de regarder parce que les choses, pour eux, ont perdu leur langage sonore. La discipline allemande, dans cet hôpital, exigeait que tous les blessés en état de se lever joignissent les talons en criant « fixe ! » quand un médecin militaire

ou un gradé entrait dans la salle. S'il avait le dos tourné, il ne se dérangeait pas ; il en fut puni par des privations de nourriture ; ces châtiments ne changèrent rien à son attitude. Dans la cour, sur l'ordre de l'un des majors, un infirmier déchargea un revolver derrière son dos. Il ne se retourna même pas, n'eut pas un tressaillement. Mais le major Spitz, toujours sceptique, donna ce conseil :

— Tout cela ne signifie rien. Si ce garçon a de la volonté, il est prêt d'avance contre toutes vos expériences. Observez-le donc quand ses camarades causent entre eux, tout simplement. Vous verrez bien s'il écoute : un homme qui écoute, même quand il fait le sourd, n'a pas la figure d'un homme qui n'entend rien.

Mais l'infirmité de Chavannes était un article de foi parmi tous ses compagnons. Ils en avaient eu trop de preuves, ils l'avaient vu trop souvent incapable de saisir le mot le plus simple, même crié à son oreille. Juste-

ment on commençait à parler de l'échange, entre la France et l'Allemagne, des grands blessés, des invalides, désormais incapables de porter les armes. C'était la conversation de tout l'hôpital. Il y avait les cas certains, les amputés d'un bras ou d'une jambe. Il y avait ceux pour lesquels on pouvait discuter, certaines blessures du crâne, et des malades mêmes, de simples malades, mais dont il était bien certain qu'il s'écoulerait de longs mois encore avant qu'ils fussent guéris. Et tous les hommes disaient : « Il y a Chavannes, Chavannes qui est sourd comme une pioche. Un sourd comme ça, c'est pas plus « bon pour le service qu'un aveugle. » Un jour l'annonce de l'échange des grands blessés fut affichée. La nouvelle devint officiellement certaine. Chavannes lut l'affiche comme tout le monde, mais ne parut pas plus ému qu'auparavant quand son nom tombait dans les conversations : l'espionnage institué par le major Spitz demeura inutile.

Toutefois, celui-ci ne se tint pas encore pour battu. Un matin le « fixe » disciplinaire se fit entendre encore une fois et le major Spitz annonça en français :

— Voici les noms des blessés admis à l'échange...

Et ce fut dans toute cette salle un grand bruit d'angoisse et d'espoir ; mais Chavannes ne bougea pas.

— ... Berthier, Franchet, Guilliot, Landry, Michard, Chavannes !

Chavannes était resté immobile dans son coin.

— Chavannes ! répéta le major Spitz en levant la liste au-dessus de sa tête.

Chavannes s'était mis debout parce que tous ceux qui pouvaient s'étaient mis debout, mais n'eut pas un geste.

Alors Spitz termina la lecture de la liste :

— Il faut le laisser dessus, dit-il à un collègue : décidément il est sourd.

Un camarade écrivit sur une feuille de son

calepin : « Chavannes, tu es rapatrié comme grand blessé. T'as de la veine, mon vieux ! »

« Ah ! bon, répondit Chavannes. » Et sa figure, jusque-là sans expression, s'éclaira.

Depuis de longs mois déjà on avait pris l'habitude d'écrire de la sorte pour lui toutes les questions, tous les ordres. Dans le train qui le ramena de Torgau à la frontière suisse il tendit encore bien souvent son carnet à un voisin toutes les fois qu'un infirmier ou l'un des soldats allemands placés en faction aux portières criait un commandement. A la frontière du pays de Bade ces uniformes disparurent enfin. Les malheureux virent, sur le quai de la douane, les infirmières suisses, qui leur versaient du bouillon, du chocolat, du vin... Elles avaient les larmes aux cils, et eux aussi. Personne dans la foule qui ne voulût leur serrer les mains, leur donner de l'argent, des journaux, des livres. Tout le monde disait : « Les pauvres gens ! Les pauvres

gens ! » Un médecin suisse monta dans le train pour les accompagner, pour les soigner. Et il demandait à chacun : « Qu'avez-vous? Souffrez-vous encore? » Arrivé à Chavannes :

— Il ne vous répondra pas, dit l'un des blessés. Il est sourd : le vent d'une marmite, vous savez...

A ce moment, un autre, regardant par la portière, dit :

— Voilà une ville, qu'est-ce que c'est?

— Je crois que c'est Schaffhouse, répliqua Chavannes tranquillement.

Et le médecin suisse se retourna. Tous ceux du wagon criaient :

— Comment, tu entends, maintenant ! Ah ! ben, mon cochon ! Ah ! ben, mon salaud ! Chavannes qui entend, à c't'heure ! Il en a fait une comédie !

La figure de Chavannes était devenue lumineuse comme le soleil, et pourtant des larmes lui coulaient sur la figure.

— C'est vrai, ce que disent vos camarades?

7.

demanda le médecin suisse. Vous avez simulé la surdité pendant six mois?

Chavannes cherchait des mots pour s'expliquer. Son aventure lui semblait presque incompréhensible à lui-même :

— Non, monsieur le major — il l'appelait « monsieur le major », bien que ce docteur fût en civil, avec un brassard, par la force de l'habitude. — J'ai été sourd pour de vrai pendant bien longtemps. C'est-à-dire... c'est très curieux, vous ne me croirez peut-être pas : j'entendais, j'entendais tout, mais c'était comme si je n'entendais pas. Ça ne passait plus, à partir d'un certain endroit, ça n'allait plus jusqu'où il fallait pour comprendre. Ou bien comme si quelqu'un, auquel il était impossible de désobéir, m'eût crié : « Ce n'est pas vrai que vous entendez, *vous n'entendez pas.* » Et j'obéissais. Je ne pouvais faire autrement que d'obéir.

— Oui, dit le médecin suisse, songeur : de la surdité hystérique.

— Je ne sais pas si c'était hystérique, répondit Chavannes, sincèrement froissé, mais c'était comme ça... Et ça a duré jusqu'au moment où le major Spitz a lu mon nom comme rapatrié. Alors ça m'a fait une secousse aussi forte que celle de la marmite, et *j'ai entendu que j'entendais*. C'était la première fois depuis que j'avais été blessé, je vous le jure. Mais j'ai pensé tout de suite : « Malheureux, si tu montres que tu n'es plus sourd, on va te garder ! Fais le sourd, maintenant, blague ! » J'ai blagué. Ah ! c'était dur ! J'étais si content d'entendre. Mais aussi j'avais pris le pli, je savais comment m'y prendre, puisque je me rappelais *tous les bruits depuis six mois*, et comment pourtant ils ne me faisaient rien : je me suis imité.

— Mais, fit le médecin suisse en réfléchissant, si vous aviez continué en France?

— Vous dites?

— Oui, si vous aviez continué quinze jours de plus à feindre, vous étiez réformé.

— Bon Dieu ! cria Chavannes, ce n'est pas possible, ça ! Faire celui qui n'entend pas en France, se refuser le plaisir de montrer qu'on entend, quand on vous parle ! J'aime mieux retourner où sont les camarades...

LA PÊCHE MIRACULEUSE

A Jean Ostrorog.

— Ce qu'il y a d'embêtant sur cette sacrée plage de Seddul-Bahr, dit l'Enfant...

L'Enfant a six pieds quatre pouces, sans souliers, sous la toise, comme celui dont a parlé Kipling ; et, comme à celui-ci, la guerre a déjà montré à ses dix-neuf ans plus de choses que n'en ont vu les plus sages, les plus désabusés, les plus glorieux vieillards. Je l'aime de ressembler à un si vrai et illustre modèle — les hommes, au bout du compte,

ne ressemblent jamais qu'aux archétypes créés par les écrivains qui savent créer — mais aussi pour bien d'autres choses encore : parce que je l'ai connu quand il n'était guère plus haut que la bicyclette sur laquelle il sautait en voltige pour m'accompagner ; parce qu'il ressemble à son père, que j'aime bien, d'une façon si comique et touchante en même temps que ça m'a donné envie de rire et de pleurer ; parce que j'ai bien cru que c'était fini, que je ne le reverrais jamais, — une méningite cérébro-spinale, une typhoïde, une gastro-entérite, tout cela ramassé en quelques jours aux Dardanelles — et qu'il n'en reviendrait pas ; et parce que, déjà, le jour où je lui ai demandé avec inquiétude : « Qu'est-ce que tu manges?... » convaincu qu'à un enfant qui a vu la mort de si près il ne convient de servir que des choses extraordinairement légères et délicates, il m'a répondu, de cette voix étrange qui a l'air de muer comme au sortir de l'ado-

lescence, ainsi qu'il arrive aux malades guéris : « De tout ! » Et qu'il a mangé de tout, en effet, en redemandant de tout : de quoi je lui garde une infinie reconnaissance.

Ayant encore poussé, pendant ses maladies sans que ses épaules aient eu le temps d'élargir, dans son uniforme de spahi, pantalons à la hussarde rentrés dans les bottes et bouffant sur les reins, taille resserrée par une large ceinture rouge, il va s'effilant des deux bouts, et me fait songer à une planche à repasser ; je le regarde avec attendrissement.

Maintenant, comme il a, en vérité, mangé de tout magnifiquement, il se repose sur mon canapé, qui n'est pas assez long pour son gigantesque corps, ce qui paraît le gêner ; mais j'aime mieux ça, à cause des éperons.

— ... Eh bien, l'Enfant, qu'est-ce qu'il y a d'embêtant sur la plage de Seddul-Bahr?

— Tout ! répond-il avec énergie. Ça n'est pas qu'on n'ait fait des choses très bien :

les bornes-fontaines, par exemple. Dire qu'il y avait des bornes-fontaines dans tout le camp, comme dans les grandes villes les plus à la hauteur : c'est ça qui épatera plus tard la postérité, quand on visitera le patelin, où il n'y aura plus personne ! Mais il y a la poussière, d'abord. On ne se figure pas ce que c'est que la poussière dans ce pays-là. Elle ne reste jamais tranquille : c'est comme si quelqu'un la remuait, la remuait tout le temps avec un grand plumeau. Une poussière jaune, qui colle aux dents, qui bouche le nez, qui vous entre partout. On la mange, on la boit, et par conséquent...

— L'Enfant, interrompis-je, fais comme s'il y avait des dames.

L'Enfant n'insista pas, mais il poursuivit :

— Il y a beaucoup d'autres désagréments, comme la chaleur et les mauvaises odeurs — les Turcs se sont fait, un moment, des parapets pour leurs tranchées avec leurs morts !

— mais le principal c'est que les lignes de ces Turcs ne sont qu'à cinq kilomètres de la plage. Ça fait qu'on n'est pas chez soi, tu comprends : l'artillerie contemporaine tire à plus de cinq kilomètres. Il n'y a pas d'endroit où l'on puisse se dire : « Ici, je puis m'asseoir à mon aise pour écrire à mes connaissances. » Que tu sois à l'avant ou à l'arrière, c'est le même prix : on ramasse toujours autant de marmites. Et même l'avant est préférable, à certains égards, pour le sentiment qu'on a de pouvoir rendre les coups.

Cependant son visage ingénu s'éclaira.

— Tout de même, fit-il, la plage a son mérite. Quand on aura passé, si on passe, on la regrettera, parce que, en été et même en automne, avec cette chaleur, avec cette poussière, une plage c'est une plage, même sans casino. Il y a la mer, et on peut prendre son bain.

— On se baignait?

— Et pourquoi on ne se serait pas baigné?

Qui aurait pu empêcher de se baigner? Il n'y a pas tant de distractions, et pour la santé il n'y a rien de meilleur. Le caleçon n'est pas exigé, les demoiselles étant très rares; les civils aussi. Mais on peut faire des promenades en bateau, pour aller à la chasse des mines flottantes. C'est bien vu, et même ordonné par le commandement. Quand on voit une de ces machines-là en dérive, on part à trois ou quatre avec des lebels ou des mousquetons de cavalerie, ça dépend de l'arme à laquelle on a l'honneur d'appartenir, et on tire dessus. Il y a deux écoles: les officiers insistent pour qu'on tire sur les parties de la mine par où, en pratiquant d'ingénieuses perforations, vous pouvez faire couler l'affaire sans qu'elle éclate. Mais on préfère généralement atteindre le détonateur pour voir le jet d'eau.

— Mais c'est idiot, ça; c'est dangereux!

— Il y a tant de choses qui sont dangereuses, répondit l'Enfant en haussant les

épaules... et puis ça n'est pas *très* dangereux si l'on se tient à distance raisonnable, et on est sûr de cette façon-là de ce qu'on a fait : une mine qui a éclaté n'éclatera plus ; c'est une grande consolation. Malheureusement, il n'y a pas de mines tous les jours, et ce travail n'occupe qu'un petit nombre de privilégiés ; tandis que tout le monde peut se baigner, même ceux qui ne savent pas nager. Ils se tiennent plus près du bord, voilà tout.

— Tu m'as dit que l'artillerie des Turcs tirait sur la plage, qu'il n'y a pas un endroit où l'on puisse être tranquille. Est-ce qu'elle ne tire pas dans la mer?

— Bien sûr, affirma l'Enfant. Elle s'en priverait ! Mais ce n'est pas une raison pour ne pas prendre un bain ; d'ailleurs, *puisque c'est la même chose* ! On a du moins le plaisir de s'être rafraîchi.

» Je me rappelle un jour, un jour du mois d'août ! Jamais il n'avait fait si chaud ; et cette sale poussière qui vous bouchait les

pores de la peau, qui redescendait en boue dans les yeux, sur les joues, dans la bouche, l'idée qu'on avait un fumier dans les cheveux et sur le corps ! Tout le monde s'est mis à l'eau, tous ceux qui pouvaient, tous ceux qui n'étaient pas ailleurs, dans les tranchées ou en service commandé : les camarades Anglais, les Français, les Gourkas, les Sénégalais, des centaines et des centaines d'hommes. Et c'était bon, vois-tu, c'était bon ! On respirait, on faisait la planche en regardant le soleil à travers ses cils, on pensait à toutes sortes de plaisirs à cause de ce plaisir-là... Il y avait des Anglais sportifs qui nageaient comme pour une course, et des Sénégalais extraordinaires, des pêcheurs du Niger, qui ne nagent pas en grenouille, comme nous faisons, ni en tirant leur coupe, ni par le *side-stroke*, qui est le dernier cri : ils ont l'air de patauger comme des chiens ou des canards, mais ils vont rudement vite, plus vite que les Anglais ; et encore j'ai vu là

deux ou trois Maoris de Nouvelle-Zélande — il y a de tout — qui leur faisaient la pige : ces gens-là ont une manière à eux de se visser dans l'eau, comme des hélices.

» On était trop, il est certain qu'on était trop. On ne devrait aller à la baignade que par escouades isolées, pour ne pas attirer l'attention de l'ennemi ; mais ce jour-là le désir de se tremper était trop fort, il avait pris tout le monde en même temps ; les chefs n'auraient pas pu tenir leurs hommes. Et on a été repéré ! C'était fatal qu'on fût repéré. Des hauteurs d'Atchi-Baba ou bien de je ne sais où, nous avons reçu cinq obus de 105 bien envoyés, en quinconce... Ce fut comme les mines flottantes que nous faisions éclater, mais en plus grand, en beaucoup plus grand. Par bonheur on était dispersés ; la mer est grande, il y a de la place, on en profite ; et chacun de son côté pensant peut-être que son voisin était si sale qu'il abîmait l'eau, il le tenait à distance ; enfin il n'y eut que

six hommes démolis, dont deux seulement blessés qui ont dû s'en tirer avec une jambe ou un bras de moins. Les meilleurs nageurs les ramenèrent, puis firent deux ou trois plongées pour rattraper les morts. Les autres étaient revenus sur la plage, encore plus vite qu'ils n'étaient partis. Le capitaine Miège, qui était accouru, cria :

» — Ramassez vos effets, nom de D... ! et aux cantonnements. Plus vite que ça. Vous vous habillerez plus tard.

» Une centaine déjà avaient obéi, quand tout le reste se rejeta dans la mer, et se remit à nager, mais à nager ! Juste dans la direction où les obus avaient éclaté : et la canonnade de tout à l'heure n'était qu'une blague, une imitation de canonnade en comparaison de ce qui recommença ! Le capitaine nous précipita sur le dos — c'était tout ce qu'il voyait — une bordée d'injures et comme des officiers anglais avaient eu le temps d'arriver, comm eils ne juraient pas

seulement en anglais, mais en hindoustani, ce fut Babel, pendant une minute, la confusion des langues, Babel dans l'enfer de Gallipoli.

» — Mais qu'est-ce qu'ils f... tent! Pouvez-vous m'expliquer ce qu'ils peuvent bien f...? disait le capitaine Miège, qui avait envie de s'arracher les cheveux.

» — Mon capitaine, dit à la fin un homme qui était resté sur le bord parce qu'il ne savait pas nager, c'est rapport aux poissons...

» — Rapport aux poissons?... fit le capitaine ahuri.

» L'explosion n'avait pas seulement tué des hommes, mais du poisson. Beaucoup plus de poisson, c'est heureux à dire. Des tas de sardines, des mulets, des bêtes dont je ne sais pas les noms, mais ça n'a aucune importance pour la cuisine, et même un thon, gros comme un enfant de dix ans. Une bonne

pêche à la dynamite, et la dynamite fournie par l'ennemi.

» — Mon capitaine, dit l'homme, on ne peut pourtant pas laisser perdre tout ça !

» Les poissons flottaient, le ventre en l'air, des blancs, des rouges, des verts, des oranges. On ne s'inquiétait plus que des poissons. Et même, je me souviens qu'un des blessés a crié, pendant qu'on l'emmenait :

» — Arrêtez, je veux emporter une friture à l'ambulance.

» Et qu'on lui a donné sa friture.

— ... Tout de même, conclut l'Enfant, on ne s'en faisait pas tous les jours !

MARTEAU COUP-DE-MARTEAU

... Avant la guerre, les conseils de révision, avec le préfet, les députés, les conseillers généraux, les maires qui en faisaient partie, avaient beau se montrer indulgents, très indulgents ; depuis la guerre, les conseils de santé ont beau avoir été sévères, très sévères, il n'y a pas eu moyen d'arriver complètement à la justice absolue, à la vraie justice : parce que la justice, d'abord, n'est pas de ce monde — et c'est même pourquoi l'on veut nous faire espérer qu'il y en aura un autre — mais aussi parce qu'il est impossible aux

médecins militaires les plus consciencieux de savoir ce que la guerre peut faire aux avaries de la mécanique humaine. Des fois elle les aggrave, des fois elle les raccommode, sans qu'il y ait besoin de remèdes, d'opérations, de bains de boue ni d'eaux qui puent. J'ai connu des cardiaques, comme on appelle, qui disaient en arrivant à la tranchée : « Ils m'ont pris. Dame, puisque je suis condamné depuis des années à mourir subitement, faut croire que ça leur a été égal que ça soye d'une façon ou de l'autre. » Et ces types-là, non seulement ils ont passé à travers tout, comme s'ils étaient vernis, mais à la fin, mon vieux, ils montaient les côtes et piquaient leurs vingt minutes de pas gymnastique sans avoir l'air de chercher leur respiration. J'en ai vu d'autres qui réclamaient : « Je ne suis pas ici pour longtemps ! Un vent coulis dans le dos, chez moi, et je me mettais au lit avec un rhumatisme, une compresse de thermogène et des pointes de feu entre les épaules. Tu penses ce

que je vais prendre ici ! Dans quinze jours, je serai à l'arrière avec les éclopés : éclopé de naissance et de tempérament, voilà ce que je suis. » Et, depuis huit mois, ils sont avec nous frais comme des pommes, sales commes des peignes, tout leur individu dans la flotte, leurs jambes dans la gadoue jusqu'au nombril — et pas même un rhume de cerveau !

Ça doit être un effet de la vie au grand air, d'un exercice plus salutaire que modéré, et aussi d'une nourriture plus saine qu'abondante, arrosée de plus d'eau pure, ou impure, que de petits verres et d'apéros. Mais il y a les maladies qui se voient pas, comme dit la chanson. Et je ne parle pas de celles de la chanson : mais les maladies des nerfs, de la volonté, les coups de marteau, les tout petits coups de marteau qui n'empêchent pas un homme, en temps de paix, d'avoir une occupation, d'élever sa famille, de causer à peu près comme un autre ; ces fêlures de rien que voient seuls la femme et les enfants du mon-

sieur, quelquefois son patron, et qui s'excusent à cause de l'amitié, ou parce que ça n'est pas trop nuisible à la besogne. Ils ne passent même pas le conseil, ceux qui ont des choses comme ça, ils vont tout droit rejoindre les camarades. Alors, ce qu'ils trouvent n'est pas fait pour guérir les vapeurs : « Reposez-vous, pas de soucis, pas de préoccupations, du calme, toujours du calme. » Voilà ce qu'on leur a dit quand, par hasard, ils ont consulté ; et les marmites, le taca-taca des mitrailleuses, les attaques de nuit, ce n'est pas précisément la cure recommandée. Eh bien, pourtant, il y en a que ça retape, j'en ai vu des cas ; et voilà ce que c'est que d'être obligé de vivre au jour la minute. Mais il y en a d'autres aussi...

Celui auquel je pense, il en était. Et il s'appelait Marteau, comme par un fait exprès, Marteau selon son état civil, son livret et sa plaque d'identité. De sorte que, de l'appeler Marteau Coup-de-Marteau, ça n'a pas traîné.

Je l'avais un peu connu à Paris, dans le

temps, parce qu'il était de la même administration, à l'Hôtel de Ville, avec moi. Un maniaque, c'était un maniaque. Rien de particulier au premier abord, et même bon employé, mais froussard d'une façon qui n'était pas naturelle. Il fallait du temps pour s'en apercevoir, il était réservé, mais quand on le connaissait bien, on se rendait compte qu'il n'avait pas les nerfs comme un autre. Il était catastrophal. Je veux dire qu'il vivait dans la conviction qu'il allait arriver du mal à l'univers, mais surtout à lui. Par exemple, quand il commença de me faire ses petites confidences, et il fallut longtemps, très longtemps, il m'avoua la peine qu'il avait eue à trouver un logement. D'abord il fallait que la rue fût bien tranquille la nuit, car le moindre bruit l'empêchait de dormir. Mais, rue Vieille-du-Temple, ou même rue François-Miron, ou Grenier-sur-l'Eau, ou Barbette, qui sont des endroits paisibles, il y a des gens de mauvaise mine : ce n'est pas sûr. Dans la Cité ou l'Ile-

Saint-Louis, rien à craindre de ce côté-là, mais il faut traverser des ponts qui sont déserts. Et si l'on va plus loin, il y a les voitures quand on marche à pied, et les accidents, les incendies quand on prend le Métro. Ça fait qu'il était allé percher rue de la Coutellerie, où il était assez mal ; mais il n'avait pas besoin de passer la chaussée de la rue de Rivoli, qui est trop fréquentée, et, en prenant par l'avenue Victoria, il n'avait plus à franchir que le terre-plein de l'Hôtel-de-Ville, où l'on est en sécurité, pour arriver à son bureau.

Tu penses s'il s'est trouvé à son aise à trente mètres des Boches. Dans cette partie-là du front, on ne bouge pas ; il y a douze mois qu'on ne bouge pas, les lignes sont trop fortes, d'un côté comme de l'autre, mais on s'envoie des grenades, des saucissons et des seaux à charbon, ce qui entretient une activité permanente et pernicieuse. Le jeu consiste à mettre à l'affût les meilleurs tireurs, qui font éclater les seaux à charbon en l'air, avant qu'ils

aient eu le temps de retomber dans la tranchée, moyennant la récompense généreuse d'un litre de pinard par coup réussi, et les applaudissements de l'assemblée. Mais Marteau Coup-de-Marteau mettait la main à ses oreilles. Il disait : « Ce sera tous les jours comme ça? Vraiment, tous les jours comme ça? » Il n'écoutait plus, il ne mangeait plus, il n'y avait rien à en tirer. Une loque.

Il n'écoutait plus, il ne mangeait plus, et surtout il ne dormait pas. A cause de l'artillerie qu'on entend toute la nuit. On a installé des châlits en fil de fer, dans la tranchée. Il y a du bon et du mauvais dans ces châlits : du bon parce que c'est assez élastique, du mauvais parce qu'il vient de l'air par en dessous qui vous gèle les fesses. L'administration devrait vous donner deux couvertures : une, ce n'est pas suffisant. Mais quant à l'artillerie, ça ne gêne personne, tout le monde en a pris l'habitude. Tout le monde, excepté Marteau Coup-de-Marteau, qui criait tout le temps :

« J'ai de l'insomnie, j'ai de l'insomnie ! Voilà deux mois que je ne dors pas ! Je vais mourir si ça continue. Ça ne peut pas durer comme ça ! »

Il l'avait déjà dit pour autre chose, il le disait pour tout ; mais il le disait principalement pour ça.

Moi, j'insinuais pour le consoler :

— On s'y fait. Je t'assure qu'on s'y fait. C'est comme le roulement des tramways...

Il répondait :

— Toute ma vie, je n'ai pu dormir quand il y a des tramways. Comment veux-tu que je dorme avec ça?

Je me fichais de l'artillerie, mais j'aurais bien voulu avoir deux couvertures. C'est ce que je lui expliquai en ajoutant :

— Dors. Tu nous em... ! Récite la table de multiplication. Il paraît que c'est épatant.

— Ça ne me fait rien, dit-il, ça ne m'a jamais rien fait, la table de multiplication. Mais à la maison, quand j'avais de l'insomnie,

je m'endormais quelquefois en énumérant les noms des conseillers municipaux : il y en a soixante-dix-neuf !

— Eh bien, c'est ça ! Récite les noms des conseillers municipaux... Et fiche-nous la paix !

Et puis je me retournai sur le châlit. Il était mon voisin et j'ai le sommeil dur ; pourtant, je crois que je l'entendis marmonner toute la nuit. S'il y en avait beaucoup, des numéros comme ça !...

Le lendemain matin, il était tout pâle et très excité.

— C'est idiot, ce que tu as fait, me dit-il, idiot ! A la maison, je les savais, mais maintenant il m'en manque douze. Douze sur soixante-dix-neuf ! Je perds la mémoire, je perds la mémoire ! Qu'est-ce qu'il va encore m'arriver? C'est ta faute !

Ça, c'était injuste. Est-ce que c'était moi qui lui avais conseillé de compter les noms des conseillers municipaux? Une occupation

d'andouille, de compter les conseillers municipaux ! Si encore ç'avait été les académiciens ! Mais toute la journée, il répéta :

— Achille, Alpy, d'Andigné, Aucoc, officier de la Légion d'honneur ; Badini-Jourdain, Bécret... je ne me rappelle plus celui qui vient après, par ordre alphabétique...

— Bellan, dit un bonhomme, il est de mon arrondissement. C'est rue de Sèvres qu'il reste.

— Bellan ! fit-il en respirant de toutes ses forces, oui, Bellan... Et puis Berthaut, Billard, Brunet...

Il s'arrêta encore :

— Tout à l'heure, je le savais, celui qui vient après, maintenant, je l'ai perdu ! J'en perds, j'en perds au lieu d'en retrouver. Je n'en ai plus que soixante-quatre !

A midi, il n'en avait plus que cinquante-deux, à la fin de la journée, dix-huit. Et au bout de la semaine il était devenu fou, tout à fait fou. Fou-bête et fou-furieux. Il oubliait

non seulement les noms des conseillers municipaux, mais ceux de ses camarades, et les mots les plus ordinaires : gamelle, fusil, la soupe. Des jurons, seulement. Il jurait, il jurait ! Des saletés que j'aurais cru qu'il ne savait pas.

Et, à la fin, il cria pour la millième fois :

— Ça ne peut pas durer ! Ça ne peut pas durer ! C'est parce qu'on est dans ce trou, dans ce sale trou ! Tombons dessus ! A la baïonnette !

Lui, Marteau Coup-de-Marteau, à la baïonnette, comme ça, sans ordres de son chef de bureau ! Et il l'aurait fait comme il le disait, il voulait sortir, tout seul ! C'est moi qui l'ai arrêté, qui l'ai attaché. Il mordait !

On l'a évacué. Je ne sais pas ce qu'il est devenu...

LA GUÉRISON

C'est un enfant que j'ai connu. Le mal dont il souffrait fut beaucoup plus fréquent, et comme endémique, dans les générations précédentes, mais il est encore des exemples : un mélange d'orgueil souffrant et de timidité atroce, une haineuse terreur des hommes, bien plus encore des femmes, la conviction humiliante que celles-ci ne vous aimeront jamais, qu'on ne peut en être aimé, que leur amour est pour d'autres, par la seule raison que ces autres ne sont pas comme vous. C'est une maladie de l'adolescence, mais qui, chez

certains, persiste jusqu'à la vieillesse, toujours aussi déprimante et douloureuse. Elle implique un déséquilibre des facultés, parfois de la débilité mentale, mais parfois aussi une vie intérieure intense, une extraordinaire richesse de sensations, une subtilité féminine et qui pourtant ne peut s'exercer sur rien, sinon dans le champ immense, mais vénéneux, de la rêverie solitaire. Une subtilité féminine : il faut, en effet, comparer cet état de rétraction morbide à celui de certaines femmes laides qui ne se font pas d'illusions. Il est fait de rancune et de désespérance, il peut conduire à un nihilisme furieux, à des chimères de revanche contre la société, ou bien au suicide. Détruire l'édifice humain qui est mal fait, et où l'on ne trouve pas sa place, ou se détruire soi-même : on ne parvient pas à concevoir d'autres remèdes à un mal qui, pour le malade, est aussi certain qu'une blessure dans sa chair. D'autres peuvent se réfugier dans le mysticisme reli-

gieux, ou dans les poisons qui surexcitent encore une sensibilité déjà exaspérée : il s'agit alors, dans les deux cas, d'aller chercher de l'énergie en dehors de soi-même, c'est-à-dire en abdiquant.

Voulez-vous que nous appelions celui-là l'Enfant? Il convient de ne pas le nommer. C'est dans cette crise affreuse que le surprit la guerre. Il était réformé et ne fit aucune démarche pour s'engager, sans pourtant, à ses propres yeux, par une contradiction en apparence singulière, douter de son courage. D'une part, en effet, il demeurait persuadé que la vie ne vaut pas la peine d'être vécue ; il était donc prêt à la quitter, ou s'y croyait prêt. D'autre part, il jugeait incompatible avec le mépris qu'il pensait que les hommes avaient de lui de se sacrifier pour eux. Par surcroît, il y avait chez lui paresse d'agir, de faire des démarches, d'approcher de nouveaux visages : car il ne pouvait voir des figures inconnues sans imaginer une raillerie.

L'Enfant n'était pas allé au devoir ; ce fut le devoir qui vint à lui. Un nouvel examen médical en fit une recrue qui subit six mois de dressage. Durant cette période d'instruction, il souffrit encore horriblement, ne pouvant s'adapter ni à la discipline morale ni à la discipline matérielle : le sentiment dont il était pénétré, qu'il n'était pas comme les autres, était contagieux. On le lui fit voir et il crut l'ironique méfiance qu'il inspirait plus forte qu'elle n'était en réalité : ne pensant qu'à lui-même, il était porté à croire que tous pensaient toujours à lui, tandis que ses camarades et ses chefs ne songeaient qu'à leurs propres affaires, à leur métier, à un avenir sanglant. C'est ce qu'il ne comprit pas. Mais parfois, puérilement, il rêvait : « Ils ne savent pas *ce que je suis.* Ils verront comme je saurai mourir ; et, pour mourir, quelles grandes choses je ferai ! »

Au bout de six mois, on l'envoya aux tranchées. Il fut déçu. Ce secteur était de ceux

que l'état-major appelle les secteurs passifs, où l'on ne prévoit point d'offensive possible, ni, par contre, que l'ennemi puisse attaquer. On y menait une assez triste existence, quoique ennoblie, sans risques héroïques, par la présence toute proche de l'adversaire. Il s'agissait de durer et d'endurer. Il supporta le froid des nuits, il coucha sur la paille et souvent sur la terre nue, il fouilla la terre, apprit à évider les projectiles, et connut aussi la règle du jeu, qui, en cette place, décide que celui qui veut tirer un coup de fusil est un imbécile, puisqu'il attire inutilement une réplique importune. Et cependant ce fut là qu'il sentit, par degré, se relâcher les fibres de son âme.

La vie était ramenée à ses besoins primordiaux, à ses conditions élémentaires. L'Enfant conçut que ceux qui vivaient à ses côtés, qui maintenant étaient liés à lui par une nécessité suprême, le considéraient avec cordialité quand ils avaient besoin de lui et

qu'il accomplissait à leur gré et au gré des chefs ce qu'il avait à faire, et comme un semblable dans les moments d'oisiveté : étant des simples, ils n'avaient que des idées et des désirs très simples ; il constata sans même s'en étonner qu'il les partageait. Il fut pour eux un camarade comme les autres. La camaraderie militaire n'est pas l'amitié. C'est quelque chose de différent et, à certains égards, de plus fort et de plus doux : un lien vulgaire mais puissant, un sentiment d'une sincérité incontestable et nécessaire. Il les en aima si passionnément en retour qu'il dut le cacher. Son enthousiasme était romantique, et ces simples n'étaient susceptibles à aucun degré d'exaltation romantique. Ils savaient seulement, de nature, que l'homme est fait pour vivre en société, et le soldat en groupes indissolubles. Mais cette découverte, qui pour eux n'en était pas une, emplissait l'Enfant d'une sérénité paisible qu'il n'avait jamais connue.

Et, tout à coup, l'Enfant fut jeté dans la fournaise. On déplaça son bataillon, destiné à renforcer les troupes opposées à la grande offensive allemande. Ce furent des jours et des nuits de cauchemar sous un ouragan de fer qui dura soixante heures. L'Enfant avait oublié ses chimères de gestes héroïques, individuellement héroïques. La guerre n'était point ce qu'il avait cru, mais une chose atroce et formidable où il s'agit de « tenir », ce qui signifie d'abord ne pas fuir, ensuite, autant que possible, ne pas mourir, tout en étant toutefois résigné à mourir s'il le faut, *dans l'intérêt de la vie des camarades*; dans l'intérêt de l'unité militaire, de la compagnie, du bataillon, de l'armée.

L'Enfant connut la peur, la peur affreuse, la peur totale de la bête devant la mort, celle qui arrête le sang dans les veines, glace les membres, semble dissoudre les viscères. Il connut aussi une sorte de courage qui dominait cette épouvante, tout en étant une autre

sorte de peur : celle de ne pas faire comme ses voisins et ses chefs, de rester tout seul s'il n'avançait pas quand on avançait. Il participa d'une volonté générale et farouche qui l'abnéguait, brava cette mort redoutée de sa chair, parce que déjà il était comme mort, son âme projetée hors de lui dans la masse héroïque et impersonnelle. Voilà comment l'Enfant fut héroïque : en n'y pensant plus. Et puis il tomba.

Ce fut pour se réveiller dans une ambulance de première ligne avec une fracture double du tibia et du péroné, et le bras gauche « qui ne tenait plus », qu'il fallut plus tard désarticuler à l'épaule. La plupart des grands blessés arrivaient, comme lui, dans une sorte de stupeur qui tenait plus encore à l'ébranlement nerveux causé par la rafale d'acier qu'au choc des projectiles ; mais quand ils ne mouraient pas tout de suite, dès qu'ils revenaient à eux, même amputés, infirmes pour toujours, gardaient un sourire d'enfant :

c'était fini, ils avaient acquitté leur dette au destin, et ils vivaient ! La vie ! La vie ! Cette joie sans bornes de la possession de la vie toute nue, l'Enfant l'éprouva comme ils l'éprouvaient. Il partagea la gaieté du jeune major qui, manquant de tout, avait fait des récipients à sublimé avec des boîtes de sardines vides, et s'en applaudissait comme d'un coup de génie. Il accepta la perte de son bras dans le même esprit de résignation, presque heureux, il accepta de boiter. A l'hôpital de l'arrière, où se termina sa convalescence, dès sa première sortie, pour fêter sa médaille militaire, il se grisa comme un ouvrier le lundi. Et il ne pouvait plus supporter la solitude ; se contentant d'un échange d'idées élémentaires, il ne savait même pas si on l'écoutait : ainsi les jugements des hommes ne l'inquiétaient plus.

Seules, les femmes l'épouvantaient encore. Durant des mois, n'en ayant rencontré aucune — dans son inexpérience, les infir-

mières avaient été pour lui des infirmières rien de plus, et, telles des religieuses, inaccessibles — l'Enfant avait conservé envers elles tous ses vieux soupçons, sa défiance et sa rancune : dès sa puberté, un abîme s'était creusé entre elles et lui. L'abîme demeurerait creusé, il en était convaincu.

Réformé, il prit le train pour Paris. Dans son compartiment, il y avait des femmes. L'Enfant ne les regarda point, mais toutes le regardaient ; elles l'aidaient à descendre, elles l'aidaient à remonter, se plaçaient à côté de lui pour lui couper sa viande ; mais, surtout, lui parlaient comme jamais on ne lui avait parlé ! Il était presque entré dans leur confrérie, pour sa faiblesse, il était l'ami de toutes, étant le Blessé. Cependant, il leur répondait sans embarras ; tout son être se détendait. Devenu un autre, il ne se souvenait même plus d'avoir été différent.

Sa guérison se termina d'une façon si vulgaire qu'un homme habitué aux femmes n'eût même pas fait attention à cette aventure, n'en eût point gardé la mémoire : à lui, elle parut un miracle. Ce fut un jour de pluie, où les voitures étaient rares. Il les hélait en vain, appuyé sur sa canne et traînant la jambe. Enfin, quelqu'une s'arrêta. Une jeune femme, qui n'avait pas vu le geste du soldat, fit mine de s'y jeter. Il se détourna, irrité, repris de son ancienne malveillance. Mais il était le Blessé ! La jeune femme l'appela :

— Monsieur, monsieur, où allez-vous?

Il indiqua le nom d'un quartier, vaguement. Elle voulut que celui-ci fut le but de sa course : « Je vous assure ! Je vous assure ! »

Ils s'assirent tous deux sur les coussins. Elle entama la conversation. Ce n'était peut-être que pour faire la conversation... Elle lui fit raconter ses blessures, sa bataille. Comme toutes les femmes, il lui semblait qu'il s'était battu tout seul. Elle répétait : « C'est ter-

rible ! » Elle disait : « Comme vous êtes brave ! » Et puis le contemplait avec des yeux qu'il n'avait jamais vus tels si près des siens : étrangement doux et soumis.

Il se sentit inondé d'un immense bonheur, de l'espoir d'un bonheur inouï et pourtant facile, à portée de sa main. Des larmes lui montèrent aux yeux. Elle demanda, presque effrayée :

— Qu'avez-vous, mon petit, mais qu'avez-vous?

— Rien, dit-il. Je croyais savoir ; je ne sais plus...

Et le reste est leur secret à tous deux.

L'INCURABLE

On vient de lire ce qui précède. Ces quelques lignes n'étaient que la traduction d'une confidence. La guerre, et la plus cruelle infirmité, avaient fait découvrir à l'enfant malade et désespéré dont je viens de parler la camaraderie des simples. Par elle, il avait connu la bonté des femmes, et comment leur maternelle pitié les incline à l'amour. Ce cas ne fut pas rare à l'époque tragique où nous sommes, et il est consolant. Mais le cas contraire? Celui de l'enfant heureux, de celui qui riait à l'existence, de celui qui lui tendait des bras heureux, con-

fiants, hardis, et qui s'est vu, par son infirmité, précipité dans cette même haine de soi, dans ce désespoir qui fait dire : « Désormais, l'existence est sans but » ? Le voici. Qu'on lise cette confession ; je ne crois pas qu'on en puisse entendre de plus atroce et de plus déchirante :

« J'ai perdu le bras gauche, comme votre héros. Ce n'est rien. Et puis j'ai perdu — c'est drôle ! — les lèvres et le nez. On a bien tenté d'y remédier, tout au moins pour le nez. Au total, je possède, avec un bras de moins, ce qu'on nomme dans les romans populaires « un masque d'horreur ». N'essayez pas de me mentir : je ne me mens pas à moi-même. Je me connais, je me vois, je me rends justice ! Cela date du 25 septembre de l'année dernière, et j'ai pu apprécier la vérité profonde de ce que vous avez dit « du retour à la vie ». Moi aussi je l'ai goûtée, cette joie sans bornes, cette joie telle que je ne croyais point qu'on en pût éprouver, cette ivresse passionnée de la possession de la vie pour la vie, de la vie toute nue. C'est une sorte

de folie, cela dure un mois. Ensuite, vous avez toujours raison, vient la période « d'héroïsme ». Nous ne nous considérons pas comme des héros, là-bas ; on a bien autre chose à faire, à penser...

» Et c'est un sentiment très neuf, très enivrant aussi, de se retrouver à Paris, — sergent, avec la médaille militaire et deux palmes. Il y a tant de sensations délicieuses et enfantines ! Les prévenances universelles, la promenade dans l'uniforme neuf, lente, satisfaite, la canne sur laquelle on s'appuie, le regard goguenard à l'embusqué qui salue, gêné. Et c'est si doux, si bon d'être traité en héros, d'être admiré, remercié.

» Au fond, je ne l'avais guère souhaité, ce coup de 77 qui m'éclata devant la figure. Je vous dis tout, — je suis un pauvre enfant désespéré qui dit tout ! — si j'avais su, avant, *et que j'eusse pu m'embusquer, je l'aurais fait, comme d'autres ! Car, c'est bien simple, monsieur : j'ai vingt-trois ans, je devais avoir de la fortune et de la joie, la vie devait être heureuse*

pour moi — tellement plus heureuse que je ne le pouvais savoir alors ! Je trouvais l'existence si belle et si facile ! Les femmes m'aimaient, et je les aimais toutes, quand elles étaient jolies. Aujourd'hui, je les aime encore, et tellement mieux !

» Il me semble qu'elles sont la raison même de la vie, son but final, le bonheur unique. Je les regarde en désespéré. Tout l'univers me semble enclos dans une silhouette délicate, dans un sourire, dans le rire, le rire insouciant et voluptueux d'une belle femme ! Et voici : vous rappelez-vous la fin de votre nouvelle, cette exaltation du blessé qui découvre une maîtresse là où il avait cru ne rencontrer qu'une femme curieuse et pitoyable ? Pour moi, la voilà donc, cette fin ! Après avoir dit ses blessures, ses batailles, le blessé, le défiguré s'est laissé troubler, tenter, tromper par ces regards soumis, par ces tendres regards ! Et il y a eu cette chose navrante : il est allé jusqu'aux paroles d'amour — elle a répondu par la compassion, et, très

bonne comme elles le sont toutes pour nous, elle a essayé de lui donner le change. Et peut-être n'a-t-il rien vu, peut-être n'a-t-il compris que lorsqu'il approcha pour un baiser sa figure — sa gueule ! et elle n'a pas pu ! C'était trop pour elle ! Alors il s'est vu dans ses yeux, à ce moment-là, il s'est vu, il a vu sa destinée, et il y a eu quelque chose de cassé en lui. Plus jamais, plus jamais, il n'y aurait d'amour pour lui : toujours la pitié, la tendre pitié féminine, qui n'empêche pas la répulsion devant la faiblesse et la laideur.

» Si vous faisiez une nouvelle de ceci, voulez-vous que je vous en suggère la conclusion ? Il faudrait que votre triste héros rencontrât celle qu'il ne peut s'empêcher de désirer avec un embusqué, un embusqué jeune, vigoureux, et qu'elle aimerait. Car c'est la loi fatale : une femme aime un homme parce qu'il est beau, d'abord. Et toutes, toutes en sont là, et elles ont raison, naturellement raison, le reste n'est que littérature, parce que l'amour est hideux quand

il n'accouple pas deux créatures jeunes et belles. Et jamais la pitié n'a engendré l'amour, puisque l'amour n'est qu'un divin égoïsme à deux !

» La voilà, monsieur, votre nouvelle. Mais après avoir montré l'état d'âme de ce malheureux, qu'en ferez-vous? Il n'y a pas de résignation possible : quand on est jeune et ardent, on ne peut pas se résigner. Alors? Le suicide. Il n'est pas un lâche. Cependant?... Pouvez-vous concevoir, avec toute votre imagination d'artiste, par quels sentiments de révolte, de dégoût, de regrets il devra passer ?

» J'ai, dans des crises affreuses, maudit le devoir, le devoir que j'ai accompli, auquel je me suis sacrifié — quand l'air était plus particulièrement doux, quand le soleil était plus gai, quand je voyais un couple jeune et heureux. J'ai eu des moments de fureur sans nom, j'ai blasphémé. Mais je ne veux pas me faire plus mauvais que je ne suis. Non, je ne regrette rien, je veux ne rien regretter. Je serre les dents quelquefois pour ne rien regretter. Mais ne me

dites pas qu'il y a pour nous une consolation, de l'amour encore. Tout est fini : laissez-nous l'orgueil d'avoir donné plus que notre vie — car je vous jure sur l'honneur que j'eusse mieux aimé la mort !

» Et pourtant, il y aura peut-être une consolation : la vieillesse. De quelle sourde ardeur j'attends le moment où je ne souffrirai plus, où le bonheur des autres ne me déchirera plus ! Il y a encore une autre consolation : jamais je n'ai aimé, jamais je n'aurais cru pouvoir aimer une mère comme j'aime maintenant la mienne... »

Telle est cette affreuse confession. Elle vous plonge tout à coup au plus profond de l'abîme de la douleur. Elle fait haïr, davantage encore, les fous criminels qui nous ont précipités dans cette guerre. Consoler? Mentir pour consoler? Non. Il n'y a qu'une manière d'être digne de certaines confidences et des grandes infortunes, c'est de s'incliner devant elles. Pourtant,

que cet enfant au cœur si amer et si lourd songe qu'il est peut-être des femmes qui n'aimeront plus jamais la beauté des hommes : celles qui ont perdu l'être jeune et beau en qui elles avaient mis tout leur espoir et tout leur amour. Là aussi, il y a eu un effondrement ; là aussi il y a eu le malheur, en apparence sans remède et sans consolation : et le malheur peut aimer le malheur, sincèrement, profondément, parce qu'il le comprend, parce qu'il a sondé le fond de la misère humaine.

L'ÉVASION

A Achille Ségard.

Ils portaient sur leurs capotes deux grandes croix rouges, l'une par devant, l'autre par derrière, qui les distinguaient des autres prisonniers ; des croix faites d'une grossière étoffe dont l'éclat rude tranchait sur le bleu de leur uniforme. Où qu'ils pussent aller, cette marque devait les signaler à la particulière attention de leurs gardiens : ces deux-là avaient été repris après une tentative d'évasion : il les fallait surveiller plus étroitement.

Voilà ce que signifiaient ces bandes d'écarlate. De nombreuses expériences ont fini par l'apprendre aux Allemands : ce sont toujours les mêmes qui tentent de fuir. Tous les prisonniers ont horreur de la captivité, mais tout le monde ne peut pas faire un évadé. Il y faut un indispensable assemblage de qualités physiques et morales, et ces qualités ne sont le privilège que de quelques-uns : une espèce d'autonomie intellectuelle qui rend l'individu capable de prendre seul une décision, de s'y tenir et de l'exécuter, — la plupart des hommes ne savent agir qu'en groupe — une intrépide résolution prévoyant les obstacles et en triomphant d'avance, en esprit ; une ingéniosité qui sache dominer ceux de ces obstacles qu'on n'attendait pas, — ce qui retient les autres, ce qui retient presque tous, malgré toutes les misères, c'est la peur de l'inconnu — un corps susceptible de résister aux plus longues marches, aux plus cruelles fatigues, à la faim, aux nuits sans sommeil ;

le courage d'affronter, sans armes, la mort des bêtes de chasse, des bêtes traquées; autant que possible aussi la connaissance de l'allemand. Pour tous ces motifs, les « évasionnistes », s'il est permis de créer ce mot, ne sont qu'un sur mille, ou même dix mille ; et en leur infligeant des stigmates apparents, on restreint, dans une mesure désespérante, les chances de ces amants désespérés de la liberté.

Ces deux marqués de rouge erraient d'un air paisible et désœuvré près de la porte du camp. Ils ne regardaient pas les sentinelles, mais s'en savaient regardés : un geste un peu douteux et ils recevraient une balle dans la tête, presque à bout portant. Insouciants, ils continuèrent leur promenade, qui semblait n'avoir pas de but, et s'éloignèrent de la porte, tournant le dos. Les yeux des sentinelles s'égarèrent ailleurs.

Un instant coula, puis les cuivres d'une musique militaire se firent entendre au

dehors. Il y avait aussi des fifres, dont le chant aigre et juste mordait le cœur ; et des tambours dont le rythme vous retentissait dans l'estomac. L'un des prisonniers dit à l'autre, à voix basse :

— C'est le moment !

Ils s'arrêtèrent. Les ondes sonores se approchaient. Les factionnaires tendaient l'oreille. Ils étaient comme charmés : *Frühling ! Frühling !* sonnaient les cuivres et les fifres. C'est une vieille chanson dont les mères de la vieille Germanie bercent leurs enfants, et qui sert plus tard, par une ironie farouche, à mener ces enfants aux routes de la mort. Mais les factionnaires ne rêvaient pas de gloire et de combats. Ils revoyaient mille choses perdues dans l'ombre du passé, langoureuses et douces : des jeux dans la rue du village, des glissades sur la neige, le café au lait du matin, si sucré, ah ! si sucré ! et l'école même, où l'on s'en allait par petits groupes, en regardant les petites filles, et en chantant

cette même chanson : « Printemps ! Printemps !... » Qu'ils étaient loin, ces printemps-là !...

Les sentinelles ne savaient plus qu'il y a au monde des prisonniers. Redevenus enfants, tels des enfants ils contemplaient, en lui présentant les armes, le régiment qui passait, au pas de l'oie — et les deux prisonniers franchirent la porte !

On ne les avait pas vus ! On ne les avait pas vus ! Tout de suite, ils prirent le long de la palissade. Cette palissade était leur abri, maintenant ; c'était elle qui les cachait. Leur cœur battait très fort. Pourtant, l'un des deux dit à l'autre, avec un sourire crispé d'angoisse et de victoire :

— Je t'avais bien dit !

Et, intérieurement, malgré lui-même, il chantonnait : *Frühling ! Frühling !* Celui-là savait l'allemand.

Le second demanda :

— Tu sais où est la cabane ?

— Oui, la seconde à main droite, sur la route.

Ils pénétrèrent dans la cabane. Elle était apparemment vide, sauf quelques tuyaux de poêle, abandonnés et en mauvais état. Mais ils se réjouirent à les regarder. Le premier constata :

— Les copains ne nous ont pas manqué de parole : ils y sont, nos tuyaux !

En deux secondes, ayant dépouillé leurs capotes et leurs pantalons d'uniforme, ils apparurent vêtus comme des ouvriers, des ouvriers du pays, des ouvriers allemands. Sans parler, ils se rappelaient combien il avait fallu de temps, de ruse, pour voler ces vêtements, un à un, patiemment, aux civils qui venaient parfois exécuter quelques petits travaux dans le camp : un gilet par-ci, un pantalon par-là, une salopette une autre fois : du beau travail, et de quoi attraper chaque fois quinze jours d'exposition au poteau, sans compter la punition par la faim... Mais tout

de même, ça y était ! Se baissant vers les vieux tuyaux de poêle, ils en firent tomber la suie, se noircirent le visage et les mains, puis les mirent sur l'épaule : ils avaient fini leur journée, ils revenaient du travail, ils étaient d'honnêtes fumistes allemands. Des fumistes ! Ce mot les fit rire.

L'un d'eux avait une boussole. La cachant dans le creux de sa main, il la consulta. La petite aiguille noire, la précieuse petite aiguille noire tourna et se fixa sur le nord, en tremblotant. Ils se dirigèrent vers le nord-ouest : c'était là qu'était la frontière hollandaise. Mais que c'était loin ! Que c'était loin ! L'idée de l'immensité de la terre les écrasa. On n'arriverait jamais ! Cependant, nul ne parla de s'en retourner. Un homme qui veut être libre est comme un fou : ses impulsions sont irrésistibles.

Le plus mince, qui était aussi le plus jeune, fit :

— Et si on rencontre des gens?

— On en rencontrera, répondit l'autre ; il y a encore du monde en Allemagne.

Ils en rencontrèrent : des vieillards, des femmes, des enfants, qui les croisaient, indifférents. Peu à peu, ils reprenaient courage. Décidément, ils étaient bien déguisés. On ne les interrogeait pas. Ils n'excitaient les soupçons de personne.

Tout à coup un grand diable, roux de cheveux et qui boitait d'une cuisse, les dévisagea longuement. Ils affermirent leurs jambes qui se dérobaient, et continuèrent leur route en sifflant. Puis ils cessèrent de siffler, se souvenant que l'on dit que les hommes qui sifflent ont peur.

Le grand rouquin ricana et prononça quelques paroles en allemand. Le premier évadé répondit quelque chose, le rouquin rit beaucoup plus fort et s'en alla.

— Qu'est-ce qu'il a dit ? demanda le prisonnier qui ne savait pas l'allemand.

Il claquait encore des dents. Son camarade expliqua :

— Il a dit : « Bonjour, les astronomes ! » A cause de nos tuyaux de poêle. Et j'ai répondu : « Ça n'est pas des télescopes, c'est des 420 ! »

— C'est un bon truc, les tuyaux de poêle.

— Oui, c'est un bon truc. On s'en tirera.

— On s'en tirera !

Leur cœur s'emplit d'une allégresse illimitée. Ils s'accordèrent une halte dans un endroit solitaire pour dévorer le pain qu'ils avaient emporté. Il n'y a que les prisonniers français en Allemagne qui aient du pain comme ça, du pain blanc. Cela pouvait les faire reconnaître. Et quand ils eurent mangé, ils se crurent plus certains encore du succès. Dans deux heures la nuit allait tomber. Et ils marcheraient toute la nuit, toute la nuit ! Alors ils seraient si loin du camp que nul ne songerait plus à les prendre pour ce qu'ils étaient : des soldats français, en fuite.

Mais le plus jeune accrocha l'épaule de son ami :

— Une troupe, dit-il. Des soldats ! Ils marchent en rang. Ils viennent au-devant de nous !

Le camarade regarda.

— Ils n'ont pas d'armes, répliqua-t-il, excepté ceux qui les mènent. Ce sont des prisonniers. C'est une corvée de camarades du camp qui revient.

Et l'autre cria, d'une voix déchirée :

— *Ils vont nous reconnaître !*

Oui, c'était là le danger, le grand, l'inévitable, le poignant danger. Ils sentirent subitement le froid de l'air ; leur chemise, trempée de sueur, leur colla sur le dos, glacée. S'il y avait un traître, parmi les camarades ! Non pas un traître pour de l'argent, un mouchard, mais un jaloux, un qui, n'ayant pas le cœur de s'enfuir, ne voulait pas que les autres eussent plus de chance et plus d'énergie ? Ce n'était pas probable, non, ce n'était pas probable !

Ses frères de misère l'eussent tué. Et il n'y a pas de tels lâches, parmi nous. Mais la surprise, la simple et malencontreuse surprise, le geste instinctif et funeste d'un maladroit? C'était là qu'était le péril. Il leur parut écrasant, ils défaillaient. Quelque chose leur monta dans la gorge, comme s'ils allaient vomir.

Les soldats allemands ne daignèrent même pas les voir. Mais le second prisonnier de la première file eut une espèce de tic qui descendit de son front à ses pieds. Ce fut comme une secousse électrique qui traversa toute la colonne. Ils savaient, ils savaient tous que ces deux-là étaient des copains, des copains qui ne voulaient pas accepter leur sort, qui couraient vers la frontière. Des lèvres muettes prononçaient leurs deux noms ! — Et ce fut tout ! On ne sait quoi plana, descendit, qui était un commandement aux âmes. Tous les yeux se baissèrent pour ne pas regarder, pour ne pas trahir. La troupe des prisonniers, la

troupe des malheureux qu'ils abandonnaient passa... Elle avait passé, on ne la voyait plus.

Les deux fugitifs s'écroulèrent dans un fossé. Leurs jambes refusaient de les porter. Le plus vieux dit à l'autre :

— Comme tu es pâle ! Comme tu es pâle !

Et celui-ci lui retourna :

— Toi aussi, tu es pâle. Mais pas tant que les camarades. As-tu vu leurs figures ? Comme s'ils allaient s'évanouir. Ah ! les braves gens ! Les braves gens !

Deux jours et une nuit plus tard, ils arrivaient à la frontière : une gare brillamment éclairée, du côté de la Hollande, et un pont. Ils franchirent ce pont sans difficulté. Une taverne était encore ouverte, près de la gare. Pour la première fois depuis un an ils mangèrent à leur faim, burent à leur soif. Leur insatiable appétit, leur joie parlèrent pour eux. L'hôte leur demanda avec bonté :

— Vous venez de *là-bas* ? Vous vous êtes enfuis.

Ils firent « oui », de la tête.

— Vous n'avez pas eu de mal ? continua le Hollandais, curieusement. Il ne vous est rien arrivé ?

— Non, dit le premier fugitif, rien... Ah ! si, pourtant, une fois...

Il pensait aux camarades.

LE SERGENT CHAMPLOUX

... Constatant que, d'après le roulement établi, le sergent Champloux devait être compris dans la prochaine liste des permissionnaires, son camarade Julien se déclara satisfait :

— Ça va bien : il en est ; donc, c'est moi qui pars.

Il était le premier inscrit de la liste suivante, et savait que Champloux refuserait sa permission. Tout le monde le savait comme lui. Après avoir profité une fois de son tour, comme les camarades, il était revenu en

disant que, décidément, il aimait mieux ne plus quitter le secteur. D'abord, on avait cru à un accès de cafard à rebours, le cafard de la vie civile. On en voit quelquefois des crises, bien qu'il soit infiniment plus rare que l'autre, et l'on demeura convaincu que cette crise passerait. Mais Champloux persista dans son opinion.

Elle n'était partagée par personne. De tous les secteurs du front, celui de N... est l'un des moins favorisés. Quand ils reviennent des tranchées, particulièrement et odieusement boueuses, les hommes ne trouvent pour cantonnement que des villages détruits, — détruits *à la main*, comme ils disent, — avec un soin savant et méticuleux, par l'ennemi au cours de l'envahissante ruée qu'arrêta net la victoire de la Marne. On y loge dans des granges dont le toit effondré a été remplacé tant bien que mal par des bâches en toile goudronnée. Il n'y fait pas chaud et les fortes têtes se plaignent que la

paille y est rare. Toutefois, elle semble plus abondante encore que l'eau ; et, même après dix-sept mois de campagne, il y a des gens qui aiment se débarbouiller. Ces délicats sont malheureux.

La seule maison qui soit restée debout est une demeure bourgeoise, construite vers la fin de l'avant-dernier siècle. Un Bon Jardinier de pierre presse laborieusement sur sa bêche au milieu du jardin ; une Pomone voluptueuse et sensible lui fait vis-à-vis. Les Boches avaient déclaré insolemment qu'ils épargnaient cette propriété, parce qu'ils en auraient besoin à leur retour — pour un de leurs généraux. Mais, aujourd'hui, c'est un colonel français qui l'habite. Il a installé les bureaux de son état-major dans le salon ; il éprouve peut-être un secret et légitime plaisir à savoir qu'il contribue, par sa présence, à sauver d'un désastre suprême ces vieilles boiseries de chêne aux guirlandes sculptées ; il a laissé à la place d'honneur le

portrait de l'aïeule, la jolie aïeule qui porte une mouche sur la joue gauche, au-dessous de ses cheveux poudrés à frimas. Elle a l'air de le regarder et de lui dire : « Je te remercie d'être ici, je te reconnais, tu es de mon monde, de ma race, et mon ami ! Quelle horreur s'ils avaient eu le temps, les autres, de m'emporter *là-bas* ! » Cette seule figure, pour avoir pu rester à sa place, est comme le symbole de l'invasion domptée. On ne s'est pas fait tuer en vain, puisqu'elle est toujours là. Telles sont, sans doute, les consolantes réflexions du colonel. Mais ses hommes, au milieu des ruines, dans cette grande plaine monotone et plate, d'où l'on voit venir de si loin, sur sa bicyclette, l'entreprenant marchand de journaux, le seul civil autorisé dans les cantonnements, et la seule distraction ! Mais Champloux ! Et pourquoi, au contraire des camarades, ne rêve-t-il pas de changer d'air, ce sergent Champloux, de quitter quelques jours cette boue et ces décombres?

Il a pourtant un foyer, il a une femme et des enfants, comme les amis.

Ce n'est pas une attitude, une affectation de sa part. Voilà deux fois déjà qu'il a laissé passer son tour, et il n'est pas d'attitude, de pose qui ne seraient vaincues par le mal du pays et le besoin d'imitation. Mais il ne veut point aller en permission, c'est un fait et les copains qui en profitent ne lui en sont point reconnaissants. Ils disent seulement qu'il est louf, ou bien cocu...

Je l'ai cru, comme tout le monde, mais moi, je ne lui ai rien dit. Sans doute, à la fin, il s'est aperçu de cette délicatesse, et y a été sensible. Un jour que nous étions de service ensemble pour surveiller la distribution de la paille, — car elle était enfin arrivée, la paille, et, sans une exacte discipline, les hommes se la fussent disputée comme de l'or ou du vin, — il m'a dit :

— Je ne le suis pas plus que les autres... ou du moins, je ne le suis pas davantage. Et

puis, qu'est-ce que c'est que ça? Qu'est-ce que c'est que ça?

Il haussait les épaules. Quand on a pris l'habitude de regarder la mort en face, il y a des choses dont on se préoccupe moins que dans le civil. On ne les considère plus de la même façon. Je connais ce sentiment-là. Il poursuivit :

— Je reçois des lettres de ma femme, très souvent. Ce sont de bonnes lettres, très tendres, de plus en plus tendres. Elle voudrait bien me revoir, elle me le dit, et je suis sûr qu'elle ne ment pas. Ça se sent ! Et ce n'est pas ici, n'est-ce pas, que je pourrais lui faire des infidélités? Pourtant, je n'ai pas le courage. Non, je n'ai pas le courage de retourner la voir !

» Au commencement, j'y suis allé, en permission... Mais ce n'est pas comme ça qu'il faut que j'explique, tu ne pourrais pas comprendre. Il faut que je remonte au début de la guerre, quand j'ai été mobilisé.

» Je suis un homme de la terre, vois-tu, un campagnard. Ça ne m'empêche pas d'avoir été au lycée, d'avoir passé mon bachot. Et j'ai fait des vers, je me suis cru poète, je l'étais peut-être ; mais mon père est mort, je suis revenu dans mon coin du Nivernais, j'y ai retrouvé nos champs, nos bœufs, un élevage de chevaux, des bois et des prés, tout le bien dont je vivais, qui était ma fortune et qui allait rester sans maître. J'ai repris le bien, et il m'a repris. Il y avait derrière moi cinq générations qui ont mené cette vie-là, je n'ai pas éprouvé le besoin d'en sortir. Et il n'y en a pas où l'on jouisse davantage du plaisir d'être un chef, un vrai chef, qui n'a rien au-dessus de sa tête que le ciel — ce ciel qui dispose du soleil et de la pluie. Je vendais mon bois, mes chevaux, mes bœufs, je lisais les mercuriales pour les grains. Aux comices agricoles j'étais quelqu'un — et je faisais la politique de ma culture, pas une autre. Qu'on nous donne le chemin de fer

d'intérêt local que nous attendons, bon Dieu! Et le meilleur député sera celui qui pourra nous le donner. Qu'on ne laisse pas entrer les blés d'Amérique, qu'on nous permette de faire tranquillement nos petites affaires, et je me fiche pas mal du reste! Au moins, avec moi, on savait de quoi on causait, et ça me donnait de l'importance, du poids. La guerre est tombée au milieu de tout ça!

» J'ai une femme et deux enfants, mais je n'ai pas hésité à faire mon devoir. Personne n'a hésité, il n'y a pas de quoi me vanter. Je l'ai fait comme on doit le faire, sans raisonner, parce qu'on ne raisonne pas plus l'amour de la patrie qu'un autre amour, et aussi parce que la patrie c'était mon bien, mes bêtes, ma terre — et que je ne voulais pas que d'autres que des Français fissent des lois touchant mes biens, mes bêtes et ma terre. Car ce serait ça, la défaite!

» Pourtant, j'avais le cœur gros de laisser la propriété. Ma femme se pendait à mon

cou, elle ne pensait qu'à moi. Moi je pensais à elle, et au bien. Car c'est ça, un mari, un homme ! Il doit penser à tout. Les femmes ne songent qu'au ménage et à l'amour. Je dis à la mienne : « Ce sera court, très court : trois, quatre, cinq mois au plus. Voilà comme il faudra emblaver ce champ-là, après la récolte. Voilà les bêtes qu'il faudra vendre, voilà celles qu'il faut garder. Il ne faut pas vendre le grain au-dessous de tel prix, et pas à telles gens : à celles-là ! » Ma femme pleurait, elle disait : « Je ne saurai jamais, je ne saurai jamais... Ah ! quel malheur ! » Et je lui répondais : Mais si, tu sauras, petite bête ! Tu n'as qu'à bien te rappeler, et à faire comme j'ordonne. »

» Ça n'a pas trop mal marché. Dans ses lettres elle me parlait bien longuement des enfants, de l'amitié qu'elle avait pour moi, de la longueur du temps. Mais elle causait aussi du reste, et ça n'a pas trop mal marché,

je le répète. Elle n'avait rien fait que selon mes ordres.

» Mais plus tard, quand j'ai vu que la guerre allait durer, je n'étais plus là, je ne savais plus quoi commander, je me rongeais. Elle m'écrivait aussi qu'elle ne pourrait jamais s'en tirer, et j'essayais de lui donner des conseils. Et puis, petit à petit, elle ne m'a plus parlé que des enfants et du désir qu'elle avait de moi. De moi et des enfants, entends-tu, non plus un mot du bien. Ou des choses vagues. Ou des « J'espère que tu ne seras pas mécontent. »

» Je supposais : « Elle ne veut pas m'inquiéter, elle a raison. Et puis, je viendrai en permission à la fin de l'hiver, et j'arrangerai ce qui pourra encore être arrangé. Pas grand'chose, mais il faut faire la part du feu. »

» Je l'ai prise, ma permission. C'était au commencement d'avril, je me rappelle. Je ne peux pas tout dire. On ne doit pas parler

de l'amour qu'on a dans son ménage, des choses de l'amour, quand l'amour est légitime. Mais comme j'ai été reçu, comme j'ai été reçu ! Comme elle était ardente, et comme nous nous sommes aimés ! Mais, quand j'essayais de lui parler du bien, elle répondait : « Demain, mon chéri, demain ! »

» Et, le lendemain, elle m'a montré les livres, elle m'a promené dans les emblavures, aux étables, dans les prairies d'élevage. Elle avait pris de nouveaux valets, elle avait tout fait à son idée, elle était fière d'avoir réussi en faisant à son idée, et elle voulait réussir encore mieux. C'était elle, la maîtresse du bien. Je ne voyais en elle que ce chef qui avait pris ma place, et non pas ma femme. C'était moi qui étais devenu la femme, et elle le mari. Elle me répétait : « Mon amour ! mon amour ! » du ton que j'avais eu, du temps que j'étais le maître. Et elle ajoutait : « Tu vois, je ne m'en suis pas trop mal tirée. Tu peux être rassuré ! »

» J'étais trop rassuré. Je le suis trop. Qu'est-ce que je puis dire, qu'est-ce que je puis ordonner, en quatre jours? J'aime mieux ne plus revenir jusqu'à la fin de la guerre. Alors, alors... Et même qui sait, alors? Les femmes ont pris l'habitude de l'autorité, ce ne sera plus comme avant. Le monde sera bien changé...

UN OUBLI

Lorsque l'abbé Gouru, auparavant curé de la Neuville-Saint-Clair, en Vendée, pour le présent caporal au ...e d'infanterie, apprit qu'il était nommé sergent, mais en même temps affecté à un autre secteur, il n'accepta pas ces deux nouvelles avec une égale satisfaction. Certes, le gros galon d'or, tout neuf, qu'il portait à cette heure sur la manche, lui faisait plaisir. Mais il n'est pas, outre mesure, ambitieux d'autorité, son âme est aussi simple que ses goûts sont modestes. La violette, plutôt que le lys orgueilleux, pourrait être son

emblème. Il n'aspirait pas plus aux ivresses du commandement militaire qu'il n'avait jamais souhaité, sous la robe sacerdotale, les grandeurs de l'épiscopat. Mais il se sentait malgré tout content de passer sous-officier « parce que comme ça, avouait-il avec franchise, on est tout de même moins embêté ». La forme même dans laquelle il exprima cette pensée prouve que la vie des camps, tout en laissant immaculées ses mœurs, intacte sa foi, n'est pas sans avoir eu quelque influence sur son langage, bien qu'en toute innocence. Seulement, ce qui lui parut beaucoup moins agréable, c'était de passer dans un autre régiment, de voir de nouveaux visages, de subir une nouvelle acclimatation. Dans son ancien secteur, les camarades, tout de suite, avaient été bien gentils. Ailleurs, il ne savait pas ce qu'il allait trouver.

Par un parallélisme assez naturel, les sous-officiers de la 2e section de la compagnie qui garde les tranchées du bois Corneau éprou-

vèrent des sentiments assez analogues : pour remplacer le pauvre Michard, qui venait d'être tué si malheureusement, on leur envoyait un curé. Ça, c'était plutôt malheureux ! On était arrivé à se créer une petite vie relativement confortable. Le cuistot était assez bon, le capitaine et le lieutenant intelligents, et par conséquent à la fois faciles sur le service, ménagers de la vie des hommes à l'ordinaire, et inspirant confiance quand le moment était venu de risquer sa peau. Enfin une bonne section et un bon secteur, où tout le monde vivait d'accord. Michard y avait laissé de sincères regrets : ceux-ci s'accrurent quand on apprit le nom et l'ancienne qualité de celui qui allait s'asseoir sur la caisse d'emballage, siège de son prédécesseur dans la petite popote des sous-officiers, et coucher sur le cadre de bois, tendu de fil de fer, resté vide dans l'abri souterrain que Michard avait partagé avec le sergent Sagnier. Celui-ci se souvenait d'avoir été peintre décorateur

dans une manufacture de tapisserie. Le fourrier Chopin avait exercé dans le civil la profession de voyageur de commerce.

— On était si bien ensemble ! dirent-ils.

Ils ajoutèrent quelques récriminations sur ce cochon de métier. Puis ils attendirent avec résignation. Vingt-trois mois de campagne leur avaient enseigné qu'il faut prendre le temps comme il vient, puisque, quoi qu'on fasse, le temps vient sans qu'on y puisse opposer quoi que ce soit. On grogne, voilà tout. Grogner, pour le soldat, c'est la même chose que la prière pour le chrétien : une invocation jaculatoire à des puissances supérieures qui écoutent ou n'écoutent pas ; mais cela soulage. Et aussi, à exprimer son opinion, on se sent un homme libre : on se réfugie dans le for intérieur de l'âme.

Le ci-devant curé de la Neuville-Saint-Clair arriva un jour, vers quatorze heures. Nulle austérité ne se lisait sur son visage :

le sergent Gouru était un petit homme, entre trente et quarante, un peu replet, au pas vif, et d'aspect débonnaire bien que sa grosse tête et son nez, qui n'était pas grand, mais pourtant busqué, fissent penser à son illustre compatriote Clémenceau. Toutefois, il était si propre et rasé de si près que sa figure avait gardé quelque chose qui rappelait son caractère sacré. Ainsi du moins en jugèrent le sergent Sagnier et le fourrier Chopin, qui le dévisagèrent fort longuement et sans complaisance.

— Il est deux heures, déclara tranquillement le sergent Gouru, fidèle aux anciens us astronomiques, après les premières présentations. On a peut-être le temps d'ajouter ceci au menu de ce soir.

Il venait de tirer de son bagage une volaille avantageuse et deux bouteilles de bonne mine.

— Qu'est-ce que c'est que ça? demandèrent Sagnier et Chopin, subitement attentifs.

— Ça, fit-il, c'est l'oie fourrée de madame

Goducheau, et deux bouteilles de muscadet que m'envoie madame Ferrières : deux bien respectables personnes !

— Tiens, tiens ! dit Sagnier.

— Et... interrogea Chopin, il vous en arrive souvent des cadeaux comme ça?

— Quelquefois, répondit le sergent Gouru avec une réserve paisible.

Les sous-officiers commencèrent à juger que le curé de la Neuville-Saint-Clair avait du bon. Bientôt ils découvrirent qu'il possédait d'autres mérites. Il était doucement gai. Il était absolument serviable et bon, et il ne semblait point que ce fût par vertu, mais par tempérament. Au total, on n'aurait jamais cru que c'était un curé. Il accomplissait les devoirs que sa profession religieuse lui imposait, mais avec tant de discrétion qu'on ne s'en apercevait point, et d'ailleurs les réduisait avec sagesse à l'indispensable. Au fond, la discipline militaire lui semblait peut-être plus facile, plus humaine que celle

qu'il avait accoutumé de subir depuis son adolescence. Il n'en disait rien ; à peine, il est permis de le supposer, s'en rendait-il compte ; mais un sourd travail s'opérait en lui. Dans le fond immuable de son âme il était toujours prêtre, il le resterait toujours ; ni sa foi ni ses mœurs n'étaient atteintes. Mais accomplissant à toute heure du jour les gestes d'une autre profession, gestes d'autant plus nécessaires, d'autant plus puissants sur les habitudes qu'ils étaient dictés par le danger et par l'exemple, il devenait surtout un soldat comme tous les soldats, un sous-officier comme tous les sous-officiers, un peu meilleur encore, si possible, étant tout pénétré de l'obligation du devoir, quel qu'il soit. Et toujours de bonne humeur, par sur croît, parce qu'il était né comme ça. Chopin et Sagnier s'étaient mis à l'aimer de tout leur cœur, et il les aimait de tout son cœur.

Somme toute, la vie était bonne. On partageait les cadeaux de l'arrière. On par-

tageait surtout, par conséquent, les dons généreux que madame Goducheau, madame Ferrières, d'autres encore, ne se fatiguaient point de faire parvenir à leur ancien curé. On faisait des manilles et des piquets, on était copains, vraiment copains, on causait de tout gentiment, politique et religion exceptées, — il y a chez les Français, quand ils le veulent, une admirable délicatesse à éviter tout ce qui peut froisser les sentiments d'un camarade. — Mais Chopin et Sagnier parlaient de leur ancien métier, de leurs femmes, de leurs enfants ; le sergent Gouru contait sans gêne des histoires de sa Vendée, même grasses, et donnait tant qu'on voulait des informations, du reste bienveillantes, sur mesdames Ferrières et Goducheau, ces excellentes personnes. Dans le réduit profond, sous le toit de rondins qui abritait leur popote, ces trois hommes goûtaient tout le charme de la véritable amitié. Si étroitement serrés, ils ne pouvaient avoir de secrets l'un pour

l'autre. Ils dormaient, mangeaient, s'habillaient, pensaient ensemble.

Un jour que Chopin, la table desservie, se préparait à écrire une lettre à sa famille, il releva tout à coup la tête.

— Quel jour sommes-nous, aujourd'hui? fit-il.

— Lundi, mon vieux, répondit Sagnier, lundi 12 mai.

Le sergent Gouru éprouva un choc subit qui le fit blêmir légèrement.

— Lundi, cria-t-il, lundi ! Vous ne voulez pas dire qu'hier c'était dimanche?

— Naturellement.

— Bon Dieu de Bon Dieu !

— Qu'est-ce que ça peut te faire?

Le curé de la Neuville-Saint-Clair laissa retomber sur sa capote deux bras un peu courts, mais désespérés :

— Bon Dieu ! dit-il, j'ai oublié de dire ma messe !

Ses deux amis furent parfaits. Ils n'eurent même pas envie de rire.

— Que veux-tu, mon vieux, dit Chopin, tu es comme nous : tu as pris la couche !

DEUX CONTES SERBES

LA DÉFAITE DE TOPAL PACHA

A madame Fernand Grenard
à qui je dois ce conte.

... Ceci est le *Conte du Joupan*, tel que me le conta en 1908, à Séraïévo de Bosnie, que les Turcs nomment Bosna-Seraï, la brodeuse Iana Kyrilovitch, qui venait broder en journée chez mon ami le consul. Il est héroïque et il est gaillard ; il est rude et pourtant tout simple, célébrant des amours primitives. Nos paysans en avaient ainsi, qu'ils contaient le soir à la veillée ; mais ils commencent de

les oublier, ou bien y introduisent une grivoiserie qui ne ternit pas encore la malice évidente de ce chant sauvage. Car c'est un chant, bien plus encore qu'un conte. Les littératures populaires connaissent rarement la prose : celle-ci ne se conserverait pas dans la mémoire des récitants. Et c'est justement la mélodie spirituelle de ces vers légendaires, c'est l'harmonie même de ces vers qui vont manquer à cette pâle adaptation.

Iana Kyrilovitch brodait, brodait depuis l'aube jusqu'à la tombée du soleil dans la cour du *konak* consulaire, sous les vieilles arcades de bois. Elle était brune, jeune, singulièrement belle, de cette beauté presque masculine des filles et des femmes bosniaques, qu'accuse le *joupan*, le pantalon turc traditionnel qu'elles portent encore, et qui ressemble étrangement à la jupe-culotte que nos couturiers ne parvinrent point, il y a quelques années, à faire adopter aux élégantes occidentales. Et elle brodait, brodait,

brodait : d'admirables ceintures de cuir, dont son aiguille rehaussait la pourpre d'or, d'outremer et d'émeraude ; de somptueuses vestes courtes, des bourses de soie grise illustrées de fleurs surnaturelles — elle brodait, brodait, brodait ! Et je lui disais en passant :

— O Iana, comme tu sais faire de belles choses !

— Pas si belles, me répondit-elle une fois, en riant, que le *joupan* de la belle Fata !

Et voilà comment j'entendis l'histoire, comment me fut récitée la chanson de la belle Fata. Mon ami le consul traduisait à mesure, et parfois interrompait pour donner une explication.

— Oh ! écoutez, écoutez l'histoire !... C'est la belle Fata qui brode un *joupan* merveilleux. Comme elle y met de belles images ! Sur un genou, voici l'aigle, sur l'autre genou le faucon. Et plus bas, sur les jambes, où l'étoffe se resserre, le loup et le loup-garou, des pachas et des vizirs, une pipe, une taba-

tière, une chaude toque en peau de loup, et des ailes, des ailes d'aigle ! Elle rit, elle rit, et brode à son caprice !

» Il faut bien des gardiens pour veiller sur les poches. Les voilà ! Comme elles seront bien gardées : au-dessus et au-dessous, deux serviteurs du pacha ; et de chaque côté, deux portiers : tu ne t'enfuiras pas, tabatière ! Vous n'entrerez pas, voleurs !

» Le grand vizir siège sur le ventre, au-dessus de la couture, il siège là, sur le ventre, avec ses janissaires. Et plus bas, sur le devant plus bas, oui-dà, là où il faut, c'est Topal pacha l'invincible, c'est Topal défenseur des citadelles qu'on ne prend pas — Topal et toute son armée !

» Voilà qu'il est fini, l'ouvrage, l'ouvrage qui luit d'or et d'argent, qui luit partout. Et la belle Fata commence à rêver :

« Où est-il le beau cavalier, le beau cavalier brave et fier, digne de ce beau vêtement, digne plus que moi de ce beau vêtement !

Ah! s'il voulait jurer de dormir avec moi, dormir avec moi toute une nuit, sans me toucher, sans baiser ma bouche, nos deux têtes sur le même oreiller, il serait à lui, bien à lui! »

... Ici, mon ami le consul fit signe à Iana de s'arrêter :

— C'est une coutume de ce pays, dit-il, la coutume de la nuit des fiançailles. Une épreuve, peut-être, ou bien un rite magique, je ne sais. On la retrouve dans toute l'Europe, et jusque dans certains cantons de Suisse, où la promise doit coucher avec son promis vêtue seulement d'une longue chemise cousue aux pieds, et montrer, le lendemain, que pas un fil de la couture n'a bougé.

Il fit un signe à Iana, qui poursuivit :

— ... Or, puisque c'est l'heure de la destinée, il passe près d'elle en cet instant, Ositz Ibrahim, le fier cavalier! Il passe à cheval, son faucon sur le poing, son grand fusil damasquiné d'argent sur l'arçon de sa selle.

Il passe, les yeux libres et la bouche impérieuse. Pourtant il s'arrête, il regarde. La belle Fata ou le beau vêtement? Il ne sait, ou bien ne le voudrait dire :

» — Par mon âme, fait-il, pour qui cette belle chose, Fata? La veux-tu vendre ou bien la donner?

» Alors Fata lève les yeux. Cet Ositz Ibrahim est un fier cavalier!

» — Bon Ositz Ibrahim, répond-elle, je ne la donne pas, je ne la vends pas. Elle est à moi, ou elle est à toi, c'est un gage. Je le mettrai la nuit prochaine, le beau *joupan*. Mais celui qui promettra de passer cette nuit avec moi, sans me toucher, sans baiser ma bouche, nos deux têtes sur le même oreiller, nos deux corps sous la même couverture de soie, ce sera pour lui, s'il tient sa promesse!

» Ositz interroge :

» — Tu es belle, Fata, tu es la plus belle dans toute la Bosnie. Si je ne la tiens pas?

» — Tu me donneras ton cheval, tu me

donneras ton faucon, tu me donneras tes armes, Ositz, tes armes d'argent. Et tu n'auras rien, Ositz, ni mon corps, ni la chose !

» Dans cette nuit-là, ils s'étendent sur un lit moelleux, leurs deux corps sous une couverture de soie, leurs deux têtes sur le même oreiller. Et la belle Fata a revêtu le *joupan.*

» La nuit est venue, la nuit tout en soie noire. Mais la petite lampe brille devant l'icone, en face de la porte, et la lune est une autre lampe. Les joues de la belle Fata sont plus blanches qu'au soleil, et ses yeux bien plus brillants. Comme Ositz voudrait la prendre, la prendre entre ses bras. Mais il pense :

« Non ! J'ai juré ! Et puis une fille est une fille, voilà tout. Et je ne veux pas perdre mon cheval, ni mon faucon, ni mes armes. Est-il une femme, une femme au monde, qui vaille si cher ? »

» Donc il soupire un peu et puis s'endort. Il s'endort comme un tranquille agneau

Ositz, le fier cavalier, le plus beau des jeunes hommes! La nuit est venue, mais la petite lampe brille devant l'icone, en face de la porte, et la lune est une autre lampe. La belle Fata ne dort pas. Comme le front d'Ositz est brillant sous la lune, que sa poitrine est forte, et larges ses épaules!

» — Ositz, Ositz, dit-elle, se pourrait-il qu'à mes côtés tu penses à ton cheval, à te faucon, à ton fusil d'argent? Moi, je ne pense à rien, Ositz, je ne pense qu'à toi! Prends-moi, Ositz, prends-moi, ou que le mal te prenne! Demain tu peux emporter le gage, et tout ce qui est à moi. Prends-moi. Ositz, prends-moi — ou que le mal te prenne!

» — Ah! fait Ositz, si c'est ainsi!... Mais tu es trop bien vêtue, Fata, tu es trop bien défendue. Comment lutter, moi tout seul, contre Topal pacha l'Invincible, Topal pacha défenseur des citadelles, Topa et toute son armée?

» — N'est-ce que cela? crie Fata qui rit.

Prends ta lance, ô cavalier ! Prends ta lance et frappe Topal, frappe Topal et le grand vizir : tu mettras l'armée en fuite !

» Et voici ! l'armée est en fuite. Il n'y a plus d'armée, il n'y a plus rien du tout. Il n'y a plus que Fata, Fata nue et frémissante, sous les baisers du cavalier. Il l'embrasse, il la tient dans ses bras, il l'embrasse tant qu'il la mord, il l'embrasse sur sa gorge blanche, et casse trois anneaux de son collier d'or !

» Et quand, le matin, il se lève :

» — Prends aussi le collier, dit-elle, prends le collier, emporte-le avec le *joupan*, le beau *joupan* brodé. Va-t'en avec ton cheval, ton faucon, tes armes, le collier et le *joupan*. Tu m'as vaincue : tout est à toi.

Iana avait fini. Je demandai :

— Et c'est tout ?...

J'aime les histoires comme les aiment les enfants. Je ne voudrais jamais que ce fût

fini. Et puis, il me semblait que celle-là *n'était pas* finie.

— C'est tout ce qu'il y a dans la chanson, dit Iana... Mais je suppose que la belle Fata s'est mise tout de suite à broder un autre *joupan* pour Ositz : afin qu'il revienne. Ou bien un bonnet, pour un petit enfant.

LA SUPPLIANTE

A Charles Salomon.

Serge Stépanitch est officier dans l'armée serbe. C'est un homme ardent, adroit et droit, souple et de haute stature, avec des épaules larges et une taille singulièrement mince qui éveillent d'une façon imprévue le souvenir de ces chasseurs de taureaux sauvages dont un grand artiste inconnu, il y a plus de trois mille ans, grava l'effigie sur les flancs d'or du vase de Vaphio. Voici ce qu'il contait un soir au cercle militaire de Nisch, vers le mois d'avril

ou de mai 1915, alors que ses compatriotes, qui ne connaissaient pas encore les désastres de la défaite et de l'invasion, venaient par deux fois de repousser les Autrichiens et, pénétrant jusqu'en Bosnie et en Herzégovine, touchaient aux portes de Séraïévo. Un Français, assis à sa table, l'écoutait en silence. Dans la nuit même, à deux heures du matin, il reproduisait de mémoire ce récit, que je ne fais que transcrire d'après lui.

— C'était à N..., dit Serge Stépanitch, une bourgade dont nous nous étions emparés dans l'après-midi. En Bosnie : mais le village, comme cela se voit dans cette région, n'était guère habité que par des Turcs ; ceux de ces Turcs qui avaient pu fuir avaient disparu, par crainte de l'ennemi de leur race ; les autres se tenaient tapis dans leur demeure. Jusqu'au soir, il y eut des contre-attaques. Il fallut se barricader, creuser des tranchées, établir dans un petit bois, vers l'est, l'esquisse

d'une redoute. Ces combats répétés et l'organisation du terrain absorbèrent mon temps jusqu'à la tombée du jour. Enfin, la situation consolidée, je pus entrer dans une des maisons abandonnées où mon ordonnance m'avait préparé un repas sommaire et dressé un lit de camp. Comme je venais de terminer mon dîner et que je commençais à me déshabiller, j'entendis, dans la petite cour qui précédait la maison, les cris d'une femme épouvantée.

» ... Je ne pourrais pas vous dire l'heure exactement, mais je me rappelle très bien l'instant, je le vois encore : j'étais en bras de chemise, et je regardais cette chemise, achetée deux mois auparavant dans un bazar de Belgrade, et laide incroyablement, — un rude tissu de coton aux carreaux alternativement blancs et bleus, comme une toile à matelas — je la regardais en songeant : « Mon garçon, ce ne sont pas des dessous pour une nuit d'amour ! » Et cela me faisait

sourire, car du diable si je songeais à l'amour en ce moment.

» Mais la porte de ma chambre s'ouvrit tout à coup, poussée par une fille éperdue qui embrassait mes deux genoux. C'était une Turque, une belle fille turque, et toute jeune, autant que je le pouvais deviner à la rondeur frêle de sa taille, à la ligne très pure de son cou et de ses épaules. Car, pour son visage, il était caché par ses cheveux dénoués qui s'éparpillaient sur mes bottes avec ses larmes. Et elle disait :

» — Prends-moi, seigneur officier, prends-moi ! Use de mon corps, laisse-moi partager ton lit cette nuit. Je me donne, je te dis que je me donne. Et dis, toi, seigneur, que c'est ta volonté !

» Et j'étais là, devant cette fille prosternée dans le plus grand étonnement que j'aie eu dans ma vie. Je ne la connaissais pas, j'étais sûr de ne pas l'avoir aperçue de toute la journée, même de loin. C'était la première

fois que je la voyais et qu'elle me voyait. Et voici qu'elle m'implorait avec des mots brûlants, des mots clairs, précis, comme jamais fiancée n'implora son fiancé, jamais amante ne supplia son maître. Elle continua :

— » Oui, prends-moi, seigneur officier. Car si je ne suis pas à toi cette nuit, je serai à tous, à tous tes soldats. C'est la guerre, je sais que c'est la guerre. Et je préfère n'être qu'à un seul, le déshonneur sera moins ignominieux. Si tu dis que tu m'as choisie, tes soldats m'épargneront... Donc fais de moi selon ton désir, c'est ma prière. Ah ! oui, oui : c'est mon unique prière !

» Elle avait relevé le visage en prononçant ces mots et je vis que je ne m'étais pas trompé : elle était très belle.

— » Ta tête est égarée ; lui dis-je. Mes soldats sont incapables... T'ont-ils menacée, poursuivie? As-tu un motif d'avoir ces craintes?

» Elle répéta, les yeux pleins de larmes :

» — C'est la guerre ! Je sais ce que c'est que la guerre !

» Avec une soumission ferme et désespérée, elle était allée, d'elle-même, s'asseoir sur le bord de mon lit. Et moi, qui tout à l'heure riais du ridicule de mon costume, je n'avais qu'un geste à faire ! Et qui sait ? Dans sa décision il y avait déjà peut-être, sinon de l'amour — c'était impossible — du moins quelque désir. Tout le jour, sans doute, sous le fracas de la fusillade, à la lueur des incendies, elle avait songé à cette chose qui allait arriver, qui eût dû être si douce, si belle, et qui serait atroce. Alors, garder quelque ombre de cette douceur, garder l'illusion de cette beauté, en n'appartenant qu'à un seul, au chef, à celui qui aurait le plus d'apparent respect dans la violence, le plus de dérisoire tendresse dans sa brutalité ? Peut-être était-ce à cela qu'elle avait rêvé.

» — Écoute, lui dis-je, tu vas sortir...

» Elle fit un mouvement de dénégation terrifiée.

» — ... Tu vas sortir et tu iras chercher deux femmes, deux vieilles femmes. Reviens avec elles. Si tu passais la nuit seule avec moi, qui donc ensuite pourrait te croire innocente? Elles seront tes témoins et tes gardiennes.

» Je puis vous l'avouer : c'était aussi que je n'étais pas assez sûr de moi... De moi et d'*elle*, peut-être. Elle avait raison, après tout, c'était la guerre. Et, dans les dangers de la guerre, tombent toutes ces barrières qu'on appelle pudeur et chasteté. La bête sort de l'homme, et de la femme.

» Elle eut d'abord quelque peine à me comprendre, elle ne me croyait pas ! Puis elle se précipita.

» Bientôt elle revint avec deux vieilles tout habillées de noir, toutes semblables à celles qui veillent les morts. Et il est bien possible qu'elles eussent veillé, cette nuit-là : il y en avait tant, des morts, dans ce village. Des

soldats et des paysans : les balles n'épargnent personne.

» Elles aussi m'embrassèrent les genoux. Je les écartai le plus vite que je pus, et assez brusquement. Chose étrange, il avait suffi de leur présence, que j'avais moi-même ordonnée, pour qu'il me vînt à l'esprit quelque chose qui ressemblait à un regret, et aussi une espèce de fausse honte : un homme qui vient de faire ce que j'avais fait, il n'aime pas qu'on le sache. C'est ainsi ! Et ces deux femelles, dont le sourire était une grimace, savaient !

» Elles insistèrent pour que je prisse le lit unique qui, d'ailleurs, était le mien et que mon ordonnance avait disposé. J'acceptai. J'acceptai avec une sorte de rancune, et de plus pour montrer que j'étais le chef, qu'on me devait les honneurs de la meilleure place ; et puis parce que mon repos valait plus cher que le leur : le sommeil, à la guerre, c'est la clarté du cerveau, le lendemain. Quant aux

trois femmes, il y avait à côté de la chambre une petite pièce entièrement dépourvue de meubles : elles s'y sont arrangées comme elles ont pu. A partir de la seconde où j'avais pris mon héroïque et vertueuse résolution, la belle fille m'était devenue complètement indifférente, et je ne songeai même pas à lui donner les moindres preuves de la plus banale galanterie.

» Je commençais à m'endormir quand, de nouveau, on frappa à ma porte. La fatigue, et surtout ces derniers événements, dont l'absurdité, dans ma solitude actuelle, commençait à m'apparaître, m'avaient mis de mauvaise humeur. Je demandai, avec vivacité, qu'on me laissât tranquille.

» — C'est nous, Votre Noblesse, répondit une voix. Ce sont tes soldats...

— Eh bien ! Est-ce qu'il y a quelque chose qui ne va pas?

— » Tout va bien, très bien... mais nous avons vu une femme entrer chez toi, une belle femme.

» Je jurai de toute la force de ma voix. A côté, j'entendais les femmes se dire, terrifiées : « C'est ce qu'elle craignait ; ils la poursuivent jusque chez l'officier ! »

» — Pardonne-nous, continua le soldat. Tu es plus que nous, tu es notre officier, c'est toi qui sais ce qu'il faut faire dans la bataille, et sans toi nous ne serions rien : mais nous sommes obligés de te parler. Ce serait mal de posséder cette fille en la dominant par la peur... Voilà ce que nous voulions te dire Dieu t'a protégé jusqu'ici : il ne te protégerait plus si tu commettais le péché...

» Voilà comme sont nos soldats, conclut Serge Stépanitch, les yeux brillants. Meilleurs que moi : car le lendemain, quand la fille et les deux vieilles vinrent m'apporter du lait, des œufs, un poulet, je ne sais quoi encore, je les envoyai promener ; toute cette histoire m'agaçait prodigieusement.

CEUX D'EN FACE

HANS-ÉMILE-ADOLPHE

— Hans, mon pauvre Hans, tu étais décidément plus heureux quand tu t'appelais Émile !

Hans Wippermann, soldat au 5e poméranien, venait de se faire à lui-même cette réflexion. Il eût été fort embarrassé de l'adresser à d'autres, se trouvant tout seul sur une grande route toute encombrée des débris qu'y avait laissés la retraite de son corps d'armée après la bataille de l'Ourcq. Hans, aux premiers jours de septembre, s'était cru, comme tous ses camarades, absolument

certain d'entrer dans Paris : mais il avait encore une raison de plus qu'eux tous de s'en réjouir. Cinq ans il avait servi, en qualité de garçon de café, à Robinson, près de Sceaux, et au *Vrai Robinson*, là-même où l'on voit l'enseigne d'un si beau Crusoé, son perroquet sur l'épaule, pendue à l'un des vieux châtaigniers qui bordent le chemin. Rappelé dès le premier jour de « l'état de menace de guerre » et parti comme réserviste avec le 5e poméranien, ayant, comme toute l'Allemagne, escompté une campagne rapide et glorieuse, il se faisait une joie toute particulière et bien vive d'arriver un beau matin chez le patron du *Vrai Robinson* avec son casque à pointe, ses belles bottes, tout son fourniment en cuir fauve, mais en maître, cette fois, en maître qui inspirerait une terreur respectueuse. Qu'est-ce qu'il allait prendre, le singe ! et qu'est-ce que lui, Hans, allait prendre au compte du singe. « Émile ! » allait crier le propriétaire du

Vrai Robinson, stupéfait. « Non, pas Émile, Hans Wippermann, soldat au 5e poméranien. Et prenez une attitude respectueuse, mon bonhomme ! » Le patron prendrait une attitude respectueuse, et le servirait, le servirait à l'œil, la serviette sous le bras. Hans avait déjà fait son menu...

Mais voilà qu'au lieu de tomber en tournoyant sur Versailles et Robinson, on avait commencé de reculer ! Hans connaissait trop bien les environs de Paris pour ne pas s'en être rendu compte avant le *feldwebel*, peut-être avant l'oberstleutnant lui-même. Évidemment, il y avait eu quelque part « un pépin », comme il se le disait familièrement dans son for intérieur, en homme qui n'ignorait aucune des nuances les plus subtiles de l'argot en usage sur les bords de la Seine. Et, comme il était éreinté, que sa compagnie crevait de faim, que les chefs, à mesure que la situation devenait plus pénible, se montraient plus roides, Hans avait profité de la

connaissance approfondie du français pour accomplir sa petite retraite à lui tout seul. Elle était ainsi plus sûre, sinon plus confortable. Hans avait l'estomac vide, car ses compatriotes avaient dévoré sur leur passage, à l'aller et au retour, tout ce qui se pouvait dévorer ! Voilà pourquoi, philosophiquement, il commençait à juger qu'il eût mieux fait de continuer à s'appeler Émile, même en payant le prix, même en se laissant interner dans un camp de concentration. « Qu'est-ce que ça peut bien me f... d'être Boche ou Français, songeait-il : en premier lieu, je suis garçon de café. C'est pas Guillaume qui me fera des rentes. »

Mais comme pour l'instant, l'essentiel était de manger, ainsi que de se débotter, de reposer ses membres las et de dormir, il quitta ses méditations d'ordre général pour décider qu'il allait prendre un chemin de traverse. Hors de l'itinéraire des armées bousculées il devait trouver plus aisément ce qu'il cherchait.

Son espoir se réalisa : ce fut bientôt à ses yeux une aimable villa, à quinze cents mètres d'un gros village, bien assise sur un coteau boisé, au-dessus d'une rivière paisible qui bordait le jardin, un grand jardin anglais, harmonieux et solitaire, presque un parc. Et elle était abandonnée ; pour comble de chance, elle était abandonnée ! C'était comme dans les contes de fées. La porte de la grille s'ouvrait au loquet; au rez-de-chaussée, une fenêtre bâillait... Hans l'enjamba et se trouva dans une salle de billard. Les deux billes blanches et la rouge se trouvaient encore sur le tapis, les queues dormaient au râtelier : la maison n'avait pas même été pillée. De plus en plus, c'était comme dans les contes de fées. A l'office, Hans constata l'existence d'une miche de pain entamée, un peu dure, et de boîtes de conserves ; dans la cave, une provision de bouteilles respectable et d'un gros tas de pommes de terre. Son premier soin fut de faire lui-même sa

petite cuisine, modestement et comme un sage.

Quand il eut, ainsi que les héros d'Homère, calmé la faim et la soif, Hans explora les aîtres. Il n'eut pas de peine à distinguer la chambre du maître de la maison : c'était à n'en pas douter la plus belle, au premier étage, avec un cabinet de toilette. En soupirant d'aise, Hans retira ses bottes. Et puis son dolman, et puis sa culotte : enfin il fut bientôt nu comme un petit saint Jean. Ceci lui inspira l'idée de prendre un bain ; il prit donc un bain : l'appareil de chauffe était en excellent état, de quoi il se félicita.

Au moment de se coucher, il lui fallut choisir entre une chemise de nuit et un pyjama de soie : les tiroirs de cette grande commode, entre les deux fenêtres, étaient pleins de richesses vestimentaires. Il choisit le pyjama, comme plus riche et plus avantageux, et dormit dans une paix profonde.

Hans fut réveillé le lendemain par le chant

des oiseaux. Le paysage était doux et poétique, mais surtout, et c'est ce qui lui fit le plus de plaisir, silencieux. Hans reprit un bain, — on n'en saurait trop prendre, — passa une chemise de grosse toile et son caleçon ; mais, au moment de mettre ses bottes, soupira : qu'elles étaient dures, qu'elles étaient crevassées, qu'elles étaient sales ! Combien ces pantoufles, là, sous le lit, étaient plus souples et hospitalières ! Il enfila les pantoufles...

Le reste vint tout seul : vingt minutes après, Hans avait revêtu l'une des chemises du maître de la maison, des chaussettes de soie, un pantalon qui gardait un pli distingué, un gilet d'été d'une fantaisie charmante, et un veston d'appartement en molleton gros bleu. Il en tira même un porte-cigares, encore à moitié garni de havanes, et deux ou trois lettres, à l'adresse de M. Adolphe Lepic.

— Le nom du proprio ! se dit Hans. Et y a pas à dire, c'était un chic proprio !

Ces lettres lui créaient un commencement d'état civil. Sa résolution fut vite prise : remplir une valise d'effets brillants et avantageux, aller au village, louer une carriole, en se donnant pour un malheureux émigré des départements envahis, et filer sur Paris, où il espérait bien se débrouiller. Mais d'abord il résolut de déjeuner solidement : il n'était pas pressé, et la maison était bonne.

Ce retard fut la cause d'une péripétie qui lui parut funeste : tout un peloton, tout un peloton de chasseurs à pied, sans faire de bruit, venait d'arriver devant la grille, la franchissait, puis prenait des dispositions militaires pour le cas d'une surprise, de coups de feu tirés des fenêtres : Hans Wippermann était pris ! Il était pris comme dans une souricière ! Son premier mouvement fut un désespoir mêlé de dégoût : il s'était senti si près du salut ! Mais un ressaut de sa volonté l'éleva bientôt à la hauteur des circonstances. Il ouvrit lui-même la porte

de la maison, il se précipita jusqu'à la grille :

— Vive la France ! Vive la France !

Ses bras levés au ciel, sa mine ravie disaient sa sincérité. Le lieutenant qui commandait le peloton n'eut pas un soupçon :

— Vous êtes le propriétaire?

— Oui, mon lieutenant : monsieur Adolphe Lepic. Le propriétaire : monsieur Adolphe Lepic ! Vive la France ! Vive la France !

— Vous avez dû en voir de dures? fit le lieutenant.

— Non, mon lieutenant, je n'ai pas vu un Prussien, mais mes domestiques sont partis, ils ont eu peur, ils m'ont laissé seul... Qu'importe ! vous voilà : Vive la France ! Toute la maison est à vous... Voulez-vous prendre un bain?

— Monsieur, fit le lieutenant tout ému, permettez-moi de vous le dire : c'est la première fois, depuis que ma compagnie a repris la marche en avant, que je reçois un si géné-

reux accueil ! Oh !... j'ai vu de bons Français : mais vous êtes le meilleur !

— Que voulez-vous, répondit Hans, sincèrement, c'est que j'ai vécu en Allemagne. Je les connais les Allemands : tous des salauds ! Les officiers, surtout. Ah ! mon lieutenant, ces officiers !

Ils s'embrassèrent.

On ne doutait pas de lui : il était accepté décidément et sans peine, par les vainqueurs, comme M. Adolphe Lepic, rentier et propriétaire français, Français de bonne souche, Français incontestable ! Le sentiment du salut, d'un salut qu'il osait à peine espérer quelques minutes auparavant, gonfla son cœur d'une ivresse légère, lui inspira de faciles générosités.

— Toute la maison est à vous ! dit-il au lieutenant de chasseurs. Installez-vous comme vous voudrez, installez vos hommes où vous voudrez ! Voilà les clefs de la cave : il y a

encore quelques bonnes bouteilles. Voici la porte de l'office : il y reste encore, il *me* reste encore quelques boîtes de petits pois conservés, d'une bonne marque. Allez, allez ! Prenez vos aises... Vive la France !

Le lieutenant voulut lui signer des bons de réquisition : Hans déclara libéralement que c'était inutile, qu'il ne consentirait jamais à rien accepter de ses sauveurs, des sauveurs de la France ! Il était fou de joie, et aussi d'orgueil : un officier lui parlait comme à un égal, à lui, Hans Wippermann, soldat au 5e poméranien, que les officiers du 5e poméranien avaient mené à coups de cravache. Un officier insistait pour qu'il gardât sa chambre, sa belle chambre du premier étage...

— Et même, monsieur, votre bureau, à côté du salon : vous devez avoir besoin de votre bureau.

Hans trôna donc dans le bureau de M. Adolphe Lepic, assis devant le secrétaire

de M. Adolphe Lepic, entouré des papiers, des lettres, des baux de fermage, de toutes les pièces authentiques qui le faisaient entrer dans la peau de M. Adolphe Lepic, et de la sympathie universelle. Il entendit les hommes du peloton déclarer qu'il était un chic proprio : juste ce qu'il avait lui-même pensé de M. Adolphe Lepic, la nuit précédente. Cela lui fit plaisir et lui communiqua des pensées en accord avec sa situation nouvelle : devenu propriétaire français, il n'était pas loin de se sentir véritablement Français, de reconnaître en lui-même qu'une nouvelle nationalité lui avait poussé à l'instant que lui tombait des nues sa nouvelle fortune.

— J'ai été Hans, songeait-il. En vérité, il y a très longtemps, il y eut en Allemagne un pauvre diable qui s'appelait Hans Wippermann. Après ça, j'ai été Émile, garçon de café : ça valait déjà mieux ! La France est un bon pays. Je suis redevenu Hans pour faire des marches de cinquante kilomètres,

recevoir des balles de lebel, des obus de 75, et la schlague par-dessus le marché. Ces souvenirs sont désagréables. Aujourd'hui que je m'appelle Adolphe Lepic, mon existence est délicieuse. Je ne demande qu'à rester Adolphe Lepic jusqu'à la fin de mes jours.

Il se faisait ses réflexions en prenant le frais dans la grande allée de platanes, au bout du jardin, sur une terrasse qui dominait un paysage français, harmonieux et doux. Le lieutenant vint l'y rejoindre.

— Hein, lui dit Hans sincèrement, la main tendue vers un des beaux platanes, aux troncs tigrés de bronze et de lait : ils n'en ont pas de pareils, en Bochie !

Le lieutenant répondit en le félicitant sur les charmes de sa propriété.

Huit jours, huit jours égaux et savoureux se passèrent de la sorte. Les détachements succédaient aux détachements et trouvaient toujours le même accueil. Hans était main-

tenant nourri sur « l'ordinaire », les provisions étant épuisées : le moyen de ne pas reconnaître l'hospitalité si large d'un homme si cordial, et si coulant sur les inévitables petites dégradations de sa propriété : les arbres coupés pour alimenter le feu de la cuisine et installer des chevaux de frise, les vitres cassées par un soldat maladroit ! On ne cessait de le remercier. Ces compliments firent naître une idée nouvelle dans la tête inventive de Hans.

— Ne me remerciez pas, allez ! C'est trop naturel, j'avais fait le sacrifice de tout ce qui est ici, je croyais que les Boches n'en laisseraient rien. Et j'allais m'en aller, au moment où vous êtes arrivés... Au fait, il faut que je m'en aille : vous êtes revenus après les Allemands, les Allemands peuvent revenir. Ne dites pas non, ne dites pas non ! A la guerre, on ne sait jamais. Le plus sûr pour moi est de retourner à Paris. Mais tenez : avant de quitter la maison, je vendrais bien

tout ce qui pourrait vous y convenir : ce serait toujours ça de gagné !...

Ce qui, jusque-là avait empêché Hans de quitter les territoires militairement occupés, c'était qu'il ne possédait pas un sou d'argent français : il venait de découvrir cet ingénieux moyen de s'en procurer.

L'officier auquel il adressait cette proposition si avantageuse pour les deux parties déclina cette offre pour lui-même, mais ne vit nul inconvénient à ce que ses hommes pussent profiter de cette occasion de se ravitailler en vêtements bien chauds pour l'hiver qui s'annonçait, effets de dessous, et ustensiles de cuisine qui pourraient servir dans les tranchées : on commençait à parler d'une longue guerre de tranchées. Hé quoi ? M. Adolphe Lepic était bien le maître de son bien : il pouvait en faire ce qu'il voulait.

Hans était absolument de cet avis : il organisa gaiement des enchères publiques.

— Trois cinquante, une casserole de

cuivre. Ce n'est pas cher, rendez-vous compte. Les Boches paieraient bien plus que ça. Du cuivre pur, première qualité, étamé à neuf. Quatre francs? Personne ne surfait? Adjugé !

» ... Une chemise de flanelle, bon état, état de neuf, pointure 40, marque de Lewis et Brown, fournisseurs du high life. Regardez l'objet, faites circuler. Trois francs? Ça vaut mieux que ça...

Hans s'était déjà constitué un assez joli pécule quand une charrette, conduite par un homme en blouse qui fumait sa pipe, s'arrêta devant le perron. Il en descendit un vieux monsieur, les yeux vifs sous un chapeau melon tout cabossé par le voyage.

— Qu'est-ce que c'est que ça, fit le nouveau venu, considérant avec indignation ce début de pillage... Des Français, des soldats français qui dévalisent ma maison ! ajouta-t-il d'un air scandalisé. J'irai me plaindre à la division.

— Votre maison ! dit l'officier, incrédule, et s'effaçant pour montrer Hans, qui blémissait. Il ne faudrait pas nous la faire. Voilà monsieur Lepic...

— C'est moi, monsieur Adolphe Lepic, cria le vieux monsieur : monsieur Adolphe Lepic. Regardez mon passeport : Adolphe Lepic ! Est-ce écrit?

Puis, regardant son usurpateur, il enleva tout à coup son pardessus et sa jaquette, comme s'il voulait boxer. Mais c'était une autre idée qui lui était venue :

— Il a pris mes vêtements, il se fait passer pour moi. Regardez le collet de son veston, vous trouverez le nom du même tailleur ! C'est un voleur, c'est un escroc... C'est peut-être un espion.

L'uniforme de Hans, ses bottes, sa chemise et son caleçon matriculés, retrouvés dans une des commodes de la belle chambre où il avait passé trois si heureuses semaines, achevèrent de conter l'histoire. Et Hans avoua, en pleurant :

— Non, disait-il, je ne m'appelle pas Adolphe... Mais je suis Émile ! Je vous assure que je suis Émile ; qu'on me mette dans un camp de concentration, qu'on me garde prisonnier, et je jure de rester Émile jusqu'à la fin de mes jours. Je suis Émile, garçon de café ! J'avais de bons certificats, je ne retournerai jamais, jamais en Allemagne !

L'officier n'y comprit rien. Le livret retrouvé avec l'uniforme parlait clair : il avait devant lui Hans Wippermann, soldat à la 3e du 2 du 5e poméranien, pillard pris sur le fait et peut-être espion. En tous cas le vol d'objets mobiliers était patent et la loi militaire réglait la question. Hans, les yeux bandés, fut adossé au mur de l'écurie. Il suppliait, épouvanté :

— Laissez-moi espionner *pour vous* ! Je vous jure que je rendrai des services.

— ... Tout ça m'empêche pas, murmura avec regret l'un des acheteurs, quand on

emporta quelques moments plus tard le corps inerte, que si le monsieur n'était pas arrivé, j'avais pour trois cinquante une bien chouette chemise de flanelle !

Le monsieur, qui l'entendit, la lui donna pour rien.

Et ainsi disparut de ce monde Hans Wippermann, qui était aussi Émile, mais qui eut le tort de vouloir se faire appeler Adolphe.

ENTRE EUX

Au Dr Paul Couchoud.

Le père Didat, le jardinier, était en train de ménager, au fond du potager, une cachette pour les pommes de terre : un lit de pierres de craie, contre le mur d'espalier, les pommes de terre par-dessus, et puis encore des pierres pour couverture et sur les côtés.

« C'est vraiment, songeait Didat, tout pareil un tas de matériaux laissé par les maçons. C'est innocent et respectable. » Et il se frottait les mains... A ce moment, sa

femme l'appela du bout du jardin et presque aussitôt il l'aperçut. Elle avait les mains dans les poches de son tablier bleu, mais se hâtait sur ses jambes massives, autant que le lui permettaient son poids et trente ans de rhumatismes.

— Didat ! criait-elle, dépêche-toi : ils reviennent !

Le jardinier montra plus de mauvaise humeur que d'épouvante. Depuis huit jours que ces cochons d'Allemands descendaient vers Paris, il avait pris l'habitude. La villa de M. Berquier, dont il avait la garde, est isolée en pleine campagne, campée sur un éperon rocheux qui domine la Marne. Sur l'autr façade, une allée de vieux tilleuls, que M. Berquier appelle orgueilleusement l'allée de trois cents mètres, va rejoindre la grand'route. Le service d'étapes de l'armée allemande l'avait toujours négligée. Les quelques hommes qu'on eût pu loger dans cette villa, d'ailleurs confortable, se fussent trouvés trop

en l'air, trop éloignés des villages où l'on cantonnait le gros des troupes. Mais, chaque fois que passait un détachement, à la vue du toit d'ardoises, du paratonnerre orné d'une girouette, des cheminées en briques roses chaînées de pierres blanches, de tout cet ensemble qui, à travers les arbres, trahissait une maison riche, le détachement s'arrêtait une petite heure, et « venait voir ».

Didat avait déjà reçu une demi-douzaine de ces visites peu désirées. Les Allemands sonnaient avec une tranquille assurance à la porte de la grille et d'abord se faisaient indiquer la cave. Quatre ou cinq bouteilles par homme ne leur faisaient pas peur et ils buvaient l'eau-de-vie de marc dans des verres à pied. Après quoi, lentement, commençaient leurs perquisitions. Ce qui, presque toujours, étonnait le plus le père Didat, c'était leur ignorance presque totale de la valeur des objets sur lesquels s'exerçait leur choix : sans doute cette villa a-t-elle été négligée par les

experts qui, avant la guerre, ont dressé la liste des meubles, des tableaux, des bibelots anciens qu'il serait bon d'emporter au delà du Rhin. Une fois seulement un officier coupa au canif une toile de médiocre valeur, la roula et la confia, pour l'emporter, à son ordonnance. L'argenterie, la garde-robe abandonnée par les propriétaires, le linge avaient été surtout la proie de ces voleurs casqués. Encore négligèrent-ils presque tous les dentelles que madame Berquier avait oubliées dans ses tiroirs. Au contraire, les chambres de bonnes avaient été complètement dévalisées : ici, les soldats avaient reconnu ce qu'ils avaient l'habitude de voir et d'admirer : ils pouvaient piller dans leur monde.

... Le père Didat haussa les épaules.

— Combien sont-ils? demanda-t-il à sa femme.

— J'en ai vu un, répondit-elle. Les autres suivent, probablement.

Ils remontèrent par l'allée des ifs. Cette fois

on ne sonnait pas. La crosse d'un fusil faisait retentir le fer de la grille. Et madame Didat s'écria, étonnée, presque scandalisée :

— On dirait qu'ils ne sont qu'*un*, cette fois-ci !

Il n'y avait qu'un Allemand, en effet, devant la porte ; et, tout du long de l'allée des trois cents mètres, aussi bien que sur la grand'route, on n'en distinguait aucun autre. C'était un grand Poméranien, portant, sur son uniforme réséda effroyablement sale, outre le *rücksack* d'ordonnance, une musette d'origine française, sans doute prise sur un champ de bataille, et bourrée jusqu'à en craquer de choses qu'on ne voyait pas. Didat ne s'aperçut pas à cet instant qu'il avait fait disparaître le numéro de son régiment. Sur ses joues, une barbe de quinze jours, rousse, dure comme le poil d'un sanglier, et des mains couvertes d'une crasse noire si épaisse que, quand il les grattait, ses ongles y laissaient des traces blanchâtres qui ne s'en allaient

pas. Il avait un air à la fois de méfiance et de méchanceté. Un chemineau armé d'un fusil. Et c'était bien cela qu'il était, après tout.

— La cave ! dit-il. Boire !

Le père Didat haussa encore une fois les épaules. Il s'y attendait.

Donc, il conduisit l'Allemand à la cave.

— Champagne ! dit l'homme.

— Il n'y en a plus, expliqua le jardinier. Allemands, autres Allemands, tout boire le champagne.

Il joignait le geste à la parole. Le chemineau armé n'eut pas l'air content...

— Beaujolais? proposa Didat.

Le soldat cassa le goulot d'une bouteille et jugea que le vin était faible.

— Bourgogne ! ordonna-t-il.

Le père Didat finit par lui découvrir du bourgogne. Le soldat en choisit trois bouteilles, auxquelles il joignit un flacon de bénédictine.

— Porter ça ! conclut-il.

En sortant de la cave, les deux hommes rencontrèrent madame Didat.

— Dîner, lui commanda le soldat, en lui mettant les bouteilles sur les bras. Bon dîner. Soupe, omelette, mouton, veau, bœuf, jambon, entremets. Sucre. Beaucoup sucre. Fusiller si pas bon dîner!

Puis, la main sur l'épaule du jardinier :

— Visiter maison. Tout, tout.

Il se montra réellement vexé que l'argenterie eût disparu. Dans la salle à manger, il s'empara de deux appliques en cuivre doré que ses prédécesseurs avaient négligées, parce qu'elles étaient vissées contre la muraille. Il entr'ouvrit sa musette pour les y loger et le jardinier y put entrevoir une louche d'argent des gobelets d'argent, un bracelet porte-bonheur en or et même trois billes de billard : le butin de ses expéditions précédentes.

— Chemises, dit-il alors, caleçons, gilets de flanelle.

Mais tout avait été enlevé. Il manifesta une

fureur dangereuse et prit le père Didat à la gorge. Madame Didat, terrorisée, lui donna une des chemises de son mari. Pour la mettre, il entra dans le cabinet de toilette de M. Berquier et découvrit une baignoire et un chauffe-bain.

— Bain ! dit-il. Chauffer, vite !

Le père Didat dut lui chauffer un bain et l'essuyer quand il en sortit. Tout nu, gigantesque, il se mit alors à parcourir le cabinet de toilette et découvrit un flacon d'eau de Lubin et un bâton de cosmétique. Il écrasa tout le bâton de cosmétique dans sa barbe hideuse, se versa le flacon d'eau de Lubin dans les cheveux. Et puis, il dîna...

Il but les trois bouteilles de bourgogne. Il but le flacon de bénédictine et, quand il l'eut vidé, demanda « autre chose ». On lui donna de l'eau-de-vie de marc, et il but encore de l'eau-de-vie de marc. Mais, chose étrange, à mesure qu'il buvait, il devenait plus mélancolique. Son inquiétude paraissait grandir en

proportion de son abrutissement. Il choisit pour dormir la chambre de M. Berquier, mais exigea que Didat jetât un matelas en travers de la porte et s'y couchât lui-même. Le jardinier garda sa faction jusqu'à ce qu'il l'entendît ronfler. Alors, se relevant, il descendit dans le jardin.

Il se sentait le cœur plein d'une rage amère, où il entrait de l'humiliation. Jusque-là, c'étaient des détachements entiers, des quinze ou vingt hommes qui avaient envahi la maison dont il avait la garde, et qui l'avaient pillée. Et que pouvait-il faire alors contre le nombre? Mais celui-là, ce chemineau, cette brute insolente et grossière, ce voleur de grand chemin! Dans la cuisine, le couteau qui lui servait à saigner les porcs lui tomba sous les yeux. « Si je le tuais? songea-t-il, si je le tuais? » Et il voyait comment il le tuerait, comment il l'enterrerait dans le jardin. Puis il se disait : « Si je le tue, et s'ils s'en aperçoivent, ils me fusilleront, ils fusilleront

ma femme. » Il se sauva dans le jardin, pour fuir la tentation. A de certaines minutes il lui semblait qu'elle devenait plus forte, et il retournait à la cuisine prendre le couteau. Puis il le rejetait, tout tremblant, et retournait dans le potager. Toute la nuit, se passa ainsi. Quand l'aube parut, il essuya sur son front de grosses gouttes de sueur froide et s'en fut réveiller le pillard.

Le pillard fit sa toilette avec le peigne de M. Berquier, la brosse à cheveux de M. Berquier et ce qui restait de l'eau de Lubin de M. Berquier. Mais il se hâtait ; il n'avait pas l'air à son aise.

— Regarder, disait-il au père Didat. Regarder par la fenêtre. Personne?

On ne voyait personne. Mais, vers six heures, dans le lointain, un aigre chant de fifres déchira l'air. Et l'homme blêmit. Il se mit à la fenêtre et veilla. Le chant des fifres se rapprochait. Par la grand'route, une co-

lonne grise déboucha. L'homme se coucha sous le rebord de la fenêtre.

— Venir? demanda-t-il. Venir?

Ils venaient. Puisque c'était la coutume! quinze ou vingt fantassins, commandés par un lieutenant, allaient encore boire à la villa le coup du matin. L'homme fit un bond jusqu'au cabinet de toilette et s'y enferma en mettant un doigt sur ses lèvres.

— Pas dire! Pas dire!

... Le lieutenant allemand avait le monocle à l'œil. Un lieutenant allemand comme tous les lieutenants allemands. Et il demanda la cave, comme tous les Allemands. Mais à son tour le père Didat mit un doigt sur ses lèvres...

Le mouvement qui le poussa fut purement instinctif. Le coquin qui l'avait brimé, qui l'avait pillé douze heures durant paraissait souhaiter qu'on ne révélât point sa présence. Donc, il *fallait* la révéler. Celui-là ne valait ni plus ni moins que les autres : mais ce n'était point une raison pour qu'il ne payât point

pour les autres... Didat conduisit le lieutenant et quelques hommes, baïonnette au canon, jusqu'à la porte du cabinet de toilette.

— Allemand ! indiqua-t-il, Allemand, là !

Le lieutenant jeta un ordre à ce qui était derrière cette porte, et comme rien ne répondit, que le silence, il la fit enfoncer. L'Allemand était à genoux, les mains jointes.

Le père Didat ne peut pas très bien expliquer ce qui s'est passé parce qu'il ne comprend pas l'allemand. Il sait seulement qu'on ouvrit la musette du soldat, qu'on en tira les appliques de bronze doré, la louche d'argent, les billes de billard, et que le lieutenant aussi fleurait avec dégoût la chevelure de ce Poméranien en montrant du doigt la bouteille d'eau de Lubin, vide, déplorablement vide.

Le lieutenant lui envoya deux soufflets et un grand coup de botte dans le derrière, puis lança un ordre. Alors les soldats lui donnèrent aussi des coups de botte dans le derrière pour lui faire descendre l'escalier, et le père

Didat suivit pour voir. Il vit. Deux minutes après, le Poméranien était fusillé contre le mur de la buanderie.

Ça l'avait un peu secoué, cette scène, le père Didat. Il rentra dans la maison tout ému et trouva l'officier dans le salon.

— Voilà, dit le lieutenant, qui tenait son sabre nu à la main, — le père Didat ne comprit pas d'abord pourquoi, — pas piller tout seul, pas piller sans ordres. Piller tout seul, fusillé !

Sur quoi, il introduisit la pointe de son sabre dans le tiroir fermé malencontreusement à clef d'un petit bonheur du jour, l'ouvrit et s'empara de deux ou trois miniatures qui n'étaient pas sans prix. Souvenir !

ADOLFUS MERL

... Il avait, à sa manière, une certaine sorte de philosophie. Toutes les misères qu'il avait endurées depuis la bataille de la Marne : l'angoisse d'attendre, la nuit, dans la tranchée, une attaque française, préférant encore qu'elle vînt, qu'elle vînt une bonne fois, au lieu de cette insupportable inquiétude, entretenue par la lueur des fusées éclairantes et des projecteurs ; le froid aigu qui vous glace les pieds, la boue des grandes pluies d'hiver et des dégels, qui pourrit la semelle des bottes, en ronge la couture et les fait bâiller ; le sou-

venir des marches forcées, sans sommeil, du crépuscule au matin et de l'aube à la chute du jour, alors qu'au lieu d'arriver à Paris dans la gloire des fanfares et des chants héroïques, appris dès les bancs de l'école, il avait fallu reculer, reculer jusqu'à ces trous dont on ne sortait plus et dans lesquels, pourtant, il fallait s'estimer bien heureux de tenir encore; la faim, qui lui avait tenaillé le ventre, le forçant à se nourrir de légumes arrachés dans les champs; l'insolence enfin des officiers, qui, à mesure que la situation devenait plus trouble et douteuse, se faisait plus rude, afin de maintenir une discipline encore exacte, — toutes ces choses lui paraissaient cruelles, et, pourtant, il savait obliger son esprit à les accepter avec une résignation où même il souhaitait mêler quelque reconnaissance envers le destin. « Quand les conditions matérielles de l'existence deviennent trop dures, songeait-il, elles empêchent du moins de penser et de se souvenir, et cela vaut mieux. »

C'est qu'Adolfus Merl, de Rastadt, n'aimait pas la guerre. Il évitait de se l'avouer, ceci lui paraissant un crime contre sa patrie et contre son empereur ; il faisait tous ses efforts pour ne pas écouter la voix de son instinct et de sa véritable nature. Semblable à beaucoup d'Allemands, il était victime d'un désaccord profond entre son éducation, qui avait surexcité en lui des sentiments d'orgueil belliqueux, et les tendances de son tempérament, qui était mou et paisible. Un Français eût résolu cette crise en s'insurgeant contre les enseignements de son éducation ; mais, en sa qualité d'Allemand, Adolfus Merl avait le culte et le besoin de l'obéissance : il se reprochait donc, au contraire, son défaut d'enthousiasme guerrier comme une faute très grave, à peu près comme un chrétien attribue à ses démérites, qui empêchent la grâce de descendre sur lui, ses doutes sur la religion. Mais il ne pouvait toutefois se défendre de rêver aux jours d'opulence et

d'abondance où l'Allemagne jouissait une paix féconde — étant, en somme, victorieuse tous les jours, depuis quarante-quatre ans, sans tirer l'épée.

Et, pourtant, Adolfus Merl n'était pas un des heureux de ce monde ! Il avait trente ans vécu médiocrement dans sa petite maison des environs de Rastadt, une petite maison pareille aux deux cents autres qu'avaient construites, sur le même modèle, les propriétaires de la fabrique de caoutchouc où il était ouvrier : quatre pièces, y compris la cuisine, et un petit jardin, qu'une porte à claire-voie séparait de la route. Sous un toit de tuiles, à gauche, sa femme engraissait un porc, et le jardin donnait, bon an mal an, une partie des légumes nécessaires à la nourriture de la maison. On mangeait dans la cuisine, et son grand-père, vieux sous-officier retraité avec la Croix de fer, qui avait fait la guerre de 70, occupait la belle pièce du rez-de-chaussée. Adolfus et sa femme Luisa logeaient à

l'étage, où les enfants occupaient l'autre pièce, et le frère Ruprecht venait tous les soirs fumer sa pipe, en causant marine principalement, bien que de sa vie il n'eût vu un bateau ni la mer : grandeur, majesté, développement de la marine de l'empire. Car l'oncle Ruprecht et le grand-père étaient trop persuadés de la supériorité de l'armée allemande, et de la faiblesse de la France dégénérée, pour se figurer qu'il fût nécessaire d'affirmer cette supériorité ou cette faiblesse : tandis qu'il était bien certain que l'ennemi irréconciliable de la grandeur germanique, du droit de la Germanie à gouverner le monde et lui imposer ses produits, était l'Angleterre maritime. Telle était, du reste, la conviction générale à la fabrique de caoutchouc ; et c'était, par conséquent, l'opinion du pays. Elle s'exprimait, d'une façon unanime et vigoureuse, le samedi soir et le dimanche dans l'après-midi, à la brasserie où Adolfus Ruprecht et l'aïeul allaient boire la bière.

Quand Adolfus avait épousé Luisa, elle était ronde de partout et agréable à voir, bien que de chair un peu molle. Trois maternités, peut-être l'usage régulier des joies conjugales, enfin les fatalités de sa race, en avaient fait une femme maigre, aux pommettes un peu trop rouges, mais encore désirable. C'était l'avis d'Adolfus et aussi, sans doute, celui du vieux Schütz, l'épicier qui vend aux ménagères de l'usine le lard fumé, les œufs, le sucre, le sel, l'eau-de-vie, — l'indispensable, l'utile et l'agréable. Le vieux Schütz passait pour avoir des succès auprès de ses clientes : il est des grâces d'état pour les fournisseurs qui savent exploiter, avec une adresse qui n'exclut pas l'autorité, les comptes débiteurs que les dames ont chez eux. Mais Luisa ne mangeait pas de ce pain-là. Elle s'en était expliquée plusieurs fois avec Adolfus, pendant que le grand-père hochait la tête, agitant en manière d'écran, devant le coke incandescent de la cheminée, le dernier almanach de la

marine impériale. Car Luisa est une femme qui dit tout ; elle ne peut rien cacher.

Quand Adolfus Merl, qui fait partie de la landwehr, avait été appelé, avec son frère Ruprecht, pour servir à son rang contre les ennemis de l'empire, il n'avait éprouvé d'abord nulle tristesse, mais, au contraire, un sentiment de patriotique fierté. Ses instituteurs, dès ses premières années, puis ses sous-officiers et ses officiers, au régiment, lui avaient trop bien fait comprendre que la force allemande est irrésistible, que l'Allemand est brave et ne peut être que brave et discipliné, que l'armée allemande est la première du monde. Et c'était aussi l'avis du grand-père, qui pleurait à la fois de joie et de regret : de joie, parce que les victoires allemandes allaient donner à l'empire, comme il se doit, la domination universelle ; de regret, parce qu'il ne pourrait prendre part à une campagne qui devait être aussi courte que brillante et glorieuse. Que la France dût être

écrasée en six semaines, il en demeurait convaincu. Dans le même temps, l'on prendrait Paris, et si la France essayait de prolonger la lutte, eh bien, on la menacerait de brûler Paris. Impossible qu'alors elle ne cédât point. Son seul souci était l'Angleterre; mais il y avait les cuirassés de trente mille tonneaux et les zeppelins. Le grand-père tenait pour les cuirassés. Ruprecht pour les zeppelins. C'était la seule différence, et ni l'un ni l'autre ne doutaient du résultat. Seule, Luisa, dont l'esprit est terre à terre, parce qu'elle est femme, demanda :

— Le caoutchouc, où ça pousse-t-il, le caoutchouc?

— En Amérique, répondit le grand-père, qui n'avait que des idées vagues sur l'origine de ce produit, pourtant maritime.

— Et en Afrique, précisa Adolfus.

— Alors, si les Anglais sont si forts sur mer... poursuivit Luisa.

— Eh bien? interrogea le grand-père sévèrement.

— ...Le caoutchouc n'arrivera plus, et l'usine fermera. Ça sera la misère dans le pays.

Mais le grand-père et Ruprecht lui déclarèrent qu'elle était une fichue bête, une tête de bois, et que les Anglais seraient battus comme les autres.

Elle n'osa rien répliquer, connaissant sa place et ses devoirs. Et la dernière nuit qu'elle passa dans les bras d'Adolfus, elle oublia presque d'avoir du chagrin : c'est une femme qui ne pense d'habitude qu'au moment présent, et qui aime l'amour.

Adolfus et Ruprecht partirent donc avec confiance. Même Ruprecht, plus jeune, avait de la gaieté. Célibataire, il parlait avec plus de netteté que son frère du plaisir qu'il éprouverait à fréquenter de près les femmes françaises. Il connut d'abord celles de Belgique, et celles qui ne parurent point trouver ses avances à leur goût ne purent point revenir

pour s'en plaindre ; les officiers avaient fait savoir qu'il était bon de se montrer sans pitié pour les civils désobéissants, et ils n'avaient point fait de distinction de sexe. Peu après, on lui donna la Croix de fer, et il dit sincèrement : « Ça fera bien du plaisir au grand-père ! » Mais il reçut une balle dans le ventre, tout près de Châlons-sur-Marne, et Adolfus, à compter de ce jour, n'en eut plus de nouvelles. Il espéra seulement qu'on l'avait évacué sur un hôpital d'Allemagne, et qu'il guérirait. L'existence, dans les tranchées, était devenue trop pénible pour qu'il se préoccupât sérieusement d'autre chose que de lui-même : il s'agissait de manger, de dormir, de n'être pas tué. Mais il continuait de penser à sa femme et à sa maison : une femme et une maison sont des choses qui font partie de votre propre personne ; on ne saurait les arracher de soi. Novembre fut humide et brumeux, décembre brumeux et froid. Adolfus, malgré sa volonté de discipline et de

résignation, songeait sans cesse : « Comme cette guerre dure ! Comme cette guerre dure ! Quand sera-t-elle finie? » Et toujours il revoyait sa femme et sa maison.

Le jour même de Noël, il reçut une lettre et reconnut l'écriture de Luisa. Il en fut ému, et la montra ; les Français mettent un point d'honneur à dissimuler leurs sentiments profonds, les Allemands à les manifester, même avec excès. Il rompit l'enveloppe avec impatience et les lignes d'abord dansèrent devant ses yeux :

« ... La vie n'est pas drôle, depuis que tu es parti ; d'abord, ton frère est tombé au milieu de septembre, avec une balle dans le ventre. Il est revenu ici, et on lui a sauvé quatre vies en trois semaines ; et puis il est mort, juste le jour anniversaire de sa naissance... »

Ruprecht était mort ? Adolfus Merl en avait vu beaucoup mourir, depuis quatre mois, autour de lui, mais ceux-là n'étaient pas son

frère. Et ce malheur lui parut impossible, odieux. Luisa continuait :

« ... Je mène une existence de cheval, et je ne demande plus qu'une chose : la paix ! Mais, depuis que tu n'es plus là, tes parents veulent toujours m'imposer leurs idées sur la guerre, surtout ton grand-père, qui veut absolument avoir le dessus en gueule. Alors, tu comprends, j'ai tiré les pommes de terre et les navets du jardin, mais je ne me suis occupée que des pommes de terre : le vieux pourra se débrouiller avec les navets et ses idées, si ça lui plaît... »

La faim ! La faim et la misère à la maison, dans sa maison. Voilà ce que vit l'homme de la landwehr. Et le vieux, le grand-père qui ne comprenait pas, qui s'entêtait à parler de gloire et de victoire ! Adolfus gratta sa vermine et voulut lire plus avant :

« ... Maintenant, j'ai eu naturellement la visite de ce cochon de Schütz. Ce que le vieux a pu me demander, tu le devines sans que je

l'écrive. Je n'ai pu faire autrement que de l'écouter : la provision de pétrole touchait à sa fin. »

Luisa, sa Luisa ! Et avec Schütz ! Adolfus Merl n'était pas un héros. Non plus un saint. Il ne décida point qu'il se ferait tuer à la première occasion. Il ne se demanda pas davantage s'il pardonnerait. En réalité, il ne savait pas du tout ce qu'il avait à faire. Il était sûr seulement qu'il était très malheureux. Et il prononça malgré lui :

— *Es ist nicht gut ! Es ist nicht gut !* (Ce n'est pas bon !)

— Qu'est-ce qui n'est pas bon ? demanda un camarade.

— La guerre ! voulut répondre Merl. Mais un *oberstleutnant* passait, et il se tut.

LE PRISONNIER

Le mieux est de raconter cette histoire sans y rien changer, comme elle est arrivée, justement parce qu'elle est arrivée. C'est un des épisodes les moins tragiques, mais sans doute les plus inattendus de cette guerre.

Le docteur Lorquet, médecin-major à deux galons, envoyé pour quelques jours en mission à Paris, se hâtait pour rejoindre son secteur, situé en première ligne, quelque part entre Champagne et Soissonnais. L'automobile mise à sa disposition roulait avec une célérité suffisante sur une route que les soins

du génie, malgré le rude service que lui imposent tant de lourds convois, ont maintenue en parfait état. Sans la fâcheuse panne qui tout à coup bloqua le moteur, il eût été de retour pour déjeuner. Mais le chauffeur, en salopette noircie par-dessus son uniforme, finit par extraire son ventre un peu lourd de dessous la machine et prononça d'un ton maussade :

— Il y en a pour deux bonnes heures !

Un territorial à la barbe hirsute et grisonnante avait assisté paisiblement à ses efforts. Le docteur Lorquet lui demanda, découragé :

— Y a-t-il un endroit où l'on puisse manger, ici ?

Il n'apercevait, à cinq cents mètres, que les murs effondrés d'un village, d'une physionomie plutôt désespérante, puis autour de lui et plus loin, toujours plus loin, aussi loin que les yeux pouvaient voir, des champs et encore des champs de betteraves qui, n'ayant pas été arrachées à temps, étaient

devenues géantes, leurs bulbes énormes sortis de terre et leurs feuilles démesurées les rendant pareilles à des baobabs regardés par le gros bout d'une lorgnette. Et cela frappa un instant son imagination, ce souvenir falot des brousses soudanaises, brusquement évoqué. Si quelques Sénégalais eussent passé à l'horizon, l'assimilation eût été complète.

Le territorial répondit :

— Dans le village, y a le mess des sous-officiers. Bien sûr qu'ils vous offriraient tout ce qu'ils ont, monsieur le major, de bon cœur.

— Et le chauffeur, quand il aura fini? interrogea le docteur.

— Le chauffeur aussi. On s'arrangera.

Et comme le docteur s'acheminait vers le village, avec deux boîtes de petits pois prises dans la voiture, cadeau opulent qu'il comptait offrir pour payer son écot, le territorial ajouta cette phrase qui eût pu lui donner à rêver, si pour l'instant il s'était

soucié d'autre chose que du cri de son estomac.

— ... Et puis, vous aurez le plaisir de déjeuner avec le prisonnier !

Mais le docteur Lorquet n'y prêta aucune attention.

Il est regrettable que les rigoureuses décisions de l'autorité militaire interdisent de désigner exactement le nom de l'arme et de l'unité auxquelles appartenaient les sous-officiers qui lui firent le plus aimable accueil. Cet authentique récit peut y perdre quelque apparence de précision. D'autre part il y va gagner en célérité. Nous allons en voir apparaître le principal personnage. Ce fut un grand diable, blond de poil et la peau d'un rose décidément porcin, qui prit place à table sans beaucoup de cérémonie et se coupa sans hésiter, au chanteau placé devant lui, une large tranche de pain. Le docteur n'avait point pensé à lever la tête pour le regarder, mais une plaisanterie inévitable et pourtant

surprenante lui fit tout à coup tendre l'oreille.

— Eh bien, disait quelqu'un, il est meilleur que votre K K?

Sur quoi, ayant levé les yeux, le docteur s'aperçut que le grand diable blond de poil et de carnation porcine portait un uniforme gris qui, certes, ne lui était pas inconnu, mais qu'il ne s'attendait pas à trouver de ce côté de la ligne de feu, et surtout à cette place. Le prisonnier! Sûrement, c'était le prisonnier dont venait de lui parler le territorial. Il demanda, légèrement suffoqué :

— Alors, alors... vous êtes Allemand, vous, réellement Allemand?

A peine avait-il posé cette question qu'il se reprocha son incongruité. Quelle apparence y avait-il qu'un Allemand se trouvât là, à cette table? Et même en admettant cette invraisemblance, n'était-il pas ridicule de s'adresser à lui en français, langue que le prisonnier présumé avait quatre-vingt-dix-

neuf chances sur cent d'ignorer? Le docteur n'était point toutefois au bout de ses étonnements. L'homme avala d'un coup sa bouchée de pain, reprit du souffle et répondit avec le plus pur accent de Belleville :

— Allemand? Pour sûr !

Il ne demandait pas mieux que de continuer tout seul son histoire, car il était loquace. Mais le plus ancien des sous-officiers prit la parole. Tout porte à croire qu'il tenait à expliquer, et à excuser, la présence insolite d'un tel hôte au repas qu'il présidait.

— On n'a pas encore pu le diriger sur l'arrière, il n'est ici que depuis hier ; il partira avec le convoi demain matin, et il fallait bien le nourrir, en attendant, selon son grade ; il est sous-officier comme nous... Mais comment il est arrivé, oh ! comment il est arrivé, ou plutôt tombé du ciel?...

— Tombé du ciel, c'est bien ça ! interrompit le prisonnier avec un gros rire.

Il avait l'air absolument satisfait de sa personne et des événements.

— Voilà donc qu'hier, continua l'adjudant, sur le coup comme ça des dix heures, on voit se rapprocher un aviatik, et pas à deux mille mètres, comme ils font en général pour éviter les embêtements. Non ! Sept ou huit cents à peine ; un gros oiseau à tirer bien à son aise, presque sans prendre la hausse. Le sergent Matruchot, ici présent...

Le sergent Matruchot salua.

— ... Le sergent Matruchot commanda feu à volonté avant qu'il eût le temps de reprendre de la hauteur ; car sûrement, n'est-ce pas, il allait essayer de remonter ! On tire, on tire, on s'enrage, enfin on crie : « Il descend, il descend ! Il est touché ! »

— Rien dans le moteur, rien sur nous, protesta le prisonnier. Des balles dans la voilure : ça compte pas.

— Si tu nous avais laissé le temps, répondit l'adjudant un peu piqué, tu aurais vu

un peu si l'on ne t'aurait pas eu, espèce de... de... d'Icare à la manque ! Le fait est que l'aviatik ne piquait pas du nez, il descendait, mais tranquillement, en courbes élégantes comme sur un aérodrome.

— Ça me connaît ! affirma le prisonnier, non sans vanité.

— ... Et il vient tout doucement se poser sur le sol. Mais une fois par terre, la scène change. Les deux hommes qui étaient dedans lèvent les bras en l'air, oh ! ils les lèvent, ils les lèvent !...

— Comme s'ils avaient été en macaroni ! expliqua un des convives.

— C'était pas la peine de se laisser escoffier, déclara le prisonnier, sans fausse honte.

— Et puis, une fois débarrassé de ses courroies, voilà l'officier observateur, celui qui était derrière, quoi, qui tombe sur celui-là, le mécanicien, le pilote, et lui flanque une de ces piles !... Tu peux faire le fier, mon gros, mais tu garais tes oreilles, tu répondais pas !

— C'était le lieutenant von Trauboch, dit le prisonnier : une carne ! Il m'a f...tu des coups, ça c'est vrai. Mais ça ne m'empêchait pas de rigoler. Je pensais : « Tu peux cogner tant que tu voudras, mon vieux, tu es fait ; et ça n'est pas pour ton plaisir, comme moi... » Il bouffe son singe tout seul, en ce moment, le lieutenant von Trauboch, sous la garde de quatre territoriaux ; il n'a pas le bonheur de votre compagnie, sa grandeur l'attache au rivage. Et ce qu'il doit rogner !...

Un nouveau rire ouvrit ses mâchoires jusqu'aux oreilles.

— Il faut que vous compreniez, monsieur le major, poursuivit-il en s'adressant au docteur Lorquet : je suis Allemand, bien Allemand, de Darmstadt. Mais quand j'ai reçu mon ordre de mobilisation, quinze jours avant la déclaration de guerre — vous direz que ça prouve la préméditation de Sa Majesté mais ça, je m'en f... — il y avait huit ans que

je travaillais dans les ateliers d'aviation *Sidéra*. Vous savez, dans la plaine Saint-Denis? Que j'aie été un peu tourte de revenir, ça j'en conviens. Mais quoi! Aller faire le poireau, dans un camp de concentration jusqu'à la fin de la guerre, avouez que ça n'était pas drôle non plus. Tout de même, si j'avais su, oui, si j'avais su! Huit ans de France, ça fait perdre de vue les habitudes militaires allemandes. Un bon mécanicien, un pilote, ici, c'est quelqu'un, on lui parle comme à quelqu'un, non comme à une bête. Mais pour nos chefs, un ouvrier c'est un ouvrier, même sous-officier, même pilote. Si j'étais dans mon pays, j'enverrais mon opinion au rédacteur d'un journal social-démocrate, et du reste ça ne servirait à rien, puisqu'il ne l'imprimerait pas; mais je suis en France et je me tiens, par patriotisme, bien que le lieutenant von Trauboch soit un chameau.

» Ça a duré comme ça dans les quatre ou

cinq mois, et de plus en plus j'en avais marre. Vous ne vous figurez pas ce que j'en avais marre. Et puis je pensais à Juliette. Juliette, une poule que j'avais laissée à Saint-Denis. Je me disais : « Pommer, mon garçon, le lieutenant von Trauboch te traite de tous les noms, et par-dessus le marché, tu es cocu, à l'heure qu'il est : ça fait deux choses, et c'est une de trop au moins. »

» Il faut prendre le temps comme il vient ; mais si le temps est beau, on en profite, hein? Hier, l'ordre tombe comme ça : « L'aviatik *B-22* quittera X... pour se rendre à Metz, où il sera désormais affecté à la défense de la place. Éviter les lignes françaises, puisqu'il s'agit d'un changement de destination, non d'une reconnaissance. » On part, moteur bien réglé, bon vent, tout allait bien ; et tout à coup, je vous vois. Vous, c'est une manière de parler : vos lignes, et tout le patelin, derrière, où il n'y a pas de Trauboch. C'était tentant, c'était trop tentant : un coup de volant,

vingt-cinq minutes à piquer en plein Sud au lieu de continuer Est-Sud-Est et c'était fini de tous les Trauboch, de mon Trauboch en particulier. Donc je prends une décision, et je fais Sud, je fais Sud résolument.

» Le lieutenant suivait la route, comme c'était son devoir et son droit, avec sa carte et sa boussole. Quand il voit ça, il se met à gueuler, mais à gueuler ! J'entendais, et vous ne savez pas combien c'est difficile d'entendre, avec le ronflement du moteur dans les oreilles. Mais je faisais celui qui n'entend rien. Alors il se penche, il me secoue l'épaule, il me montre le Nord de l'autre main, en me faisant signe que je me trompais. Moi, je retire mes gants, et je lui montre mes mains toutes rouges — les mains sont toujours rouges quand on tient le volant — comme quelqu'un qui n'y peut rien, qui n'est plus maître d'une direction faussée... Il l'a cru ou il ne l'a pas cru. Se débarrasser de moi en me tirant un coup de revolver? J'étais

bien sûr qu'il ne le ferait pas... Qui c'est qui aurait conduit la machine? il n'y connaît rien.

» Voilà comment j'ai l'honneur de me trouver ici, conclut le prisonnier, simplement.

Il réfléchit une petite minute, et ajouta :

— Maintenant, qu'est-ce qu'on va faire de moi? Évidemment, vous ne pouvez pas me laisser ici, je ne vous le demande pas : vous avez le droit de vous méfier. Mais m'envoyer dans un camp de prisonniers, moi, Pommer, ça serait bête. Qu'on me mette dans une bonne petite usine du Midi, je rendrai des services. Je vous assure que je rendrai des services !

Le déjeuner était fini, et l'auto réparée. Le docteur Lorquet ne sut jamais si l'on avait accédé au naïf désir exprimé par l'aviateur-mécanicien Pommer, de Darmstadt, ce qui d'ailleurs n'est pas probable.

LES QUARANTE-SEPT

... C'était, au ras du sol, une espèce de soupirail, mais aussi large qu'une fenêtre. Représentez-vous un porche aux trois quarts enterré ; et, en réalité, c'était bien un porche, jadis : c'était par là que, par des degrés creusés dans la craie, on descendait dans la grande cave de la ferme Vuillaume. Mais à cette heure les degrés avaient disparu sous un tas de décombres, les décombres de la ferme même, brûlée d'abord, puis rasée par les obus au niveau du sol. Un peu plus loin, comme par hasard, un mur était resté debout : celui

qui faisait le fond de la grande bergerie, du côté de la campagne, au nord. D'un côté c'étaient les Français, de l'autre les Allemands. Il y avait huit jours qu'ils s'affrontaient, séparés par ce rempart ; et ils se jetaient des grenades, à la main.

Même le long du mur, d'ailleurs, les hommes ne paraissaient point à l'air libre ; ils se tenaient dans un système à la fois barbare et compliqué de boyaux et de tranchées, creusaient des mines et des contre-mines. Les moyens de la guerre avaient subitement reculé de plusieurs siècles ; ils étaient redevenus primitifs et comme puérils, mais en restant farouches et terriblement meurtriers. Il faut s'imaginer des sauvages qui, au lieu de pierres, s'enverraient de la dynamite.

Se glissant hors d'une ramification des boyaux, Malapert et Goujet parvinrent jusqu'au porche effondré. Marchant à pas de loup, ils introduisirent leurs fusils dans l'ouverture béante, aveuglée aux trois quarts par

des madriers et des sacs de terre. Mais ils n'eurent pas le temps de tirer ; on les avait vus, du fond de ce trou noir, tandis qu'eux, dans la grande lumière, ne pouvaient rien distinguer. Quatre ou cinq coups de feu partirent en même temps ; les balles sifflèrent contre leurs oreilles.

— Ils y sont toujours ! dit Goujet.

— Bien sûr, qu'ils y sont, répliqua le sergent Malapert. On n'est pas venu les chercher en automobile, n'est-ce pas !

— On pourrait les avoir par une mine...

— Le lieutenant Cortot dit que ça n'est pas la peine. C'est une souricière, la cave. Il faudra bien qu'ils finissent par se rendre.

— Ça, c'est vrai, mais en attendant voilà huit jours qu'ils y sont... Et ce que ça fouette, là-dedans. As-tu senti ?

— J'ai un nez.

— Et combien qu'ils sont ?

— Comment savoir ?... Des tas. On les entend gueuler, des fois. Au commencement,

ils chantaient : ils chantaient bien, les bougres ! Mais maintenant, ça n'est plus ça. On dirait qu'ils se disputent.

« Là dedans », comme disait Goujet, ils étaient quarante-sept soldats et sous-officiers d'un régiment du Brandebourg, commandés par le lieutenant von Plattner. La ruée de nos troupes, lors de l'assaut qui nous avait livré la cote 206, avait été si brusque et violente qu'ils n'avaient pas eu le temps de battre en retraite ; et ils s'étaient barricadés dans la cave. Leur situation était sans issue ; militairement, ils ne pouvaient servir à rien. Ils n'avaient pas d'outils pour creuser des boyaux dans la craie, pas d'explosifs pour faire éclater des mines ; dans les cartouchières ce qui leur restait de munitions après la bataille, et voilà tout. Mais aussitôt les hommes entassés dans ce souterrain, après qu'on eut fermé toutes les issues par où pouvaient pénétrer les projectiles, et roulé devant

la porte de la cave de vieux tonneaux remplis de blocs de craie, le lieutenant von Plattner avait commandé au sous-officier de réserve Bauer, le plus ancien, de faire l'appel ; et on avait obéi. Puis il avait ordonné de faire le compte des cartouches et l'inventaire des vivres : quelques centaines de coups à tirer, pas de pain, les biscuits et les conserves du sac, quelques provisions entassées dans la cave, qui avait servi de dépôt, un baril de vin à moitié vide : de quoi manger quatre jours. Le lieutenant von Plattner décréta que les hommes seraient mis au tiers de ration. Il avait une petite voix insolente et cassante, comme un écuyer pour commander à des chevaux, dans un cirque. Contre les parois de la cave, elle claquait comme un fouet.

Il ne songea même pas à expliquer les motifs de sa décision. Militairement, ils étaient justes. La situation des Français n'était pas encore consolidée. La cave se trouvait à la plus extrême pointe de leur

avancée : un retour offensif pouvait la rendre aux Allemands. Donc, il fallait attendre, il fallait tenir. Quarante-sept hommes, c'est le noyau d'un peloton : le lieutenant avait pour devoir de garder ces quarante-sept hommes aux armées de Sa Majesté. Un chef français eût pensé exactement de la même façon, il n'y a pas deux manières d'envisager le devoir ; mais un chef français eût demandé à ses compagnons de guerre la collaboration de leur cœur et de leur intelligence : cette idée ne vint pas un instant au lieutenant von Plattner, et pas un instant ses soldats ne songèrent à s'en étonner. On avait cultivé dans leurs âmes la peur du chef ; le point de départ de la discipline qui leur avait été inculquée, c'est qu'il fallait avoir *plus peur* du chef que de l'ennemi. Et cette crainte, dans leurs âmes, avait fini par devenir quelque chose de mystique et de presque grandiose.

Le septième jour, le soldat Adler, qui a toujours été un gros mangeur, eut faim,

horriblement faim. Il se glissa vers le coin où le lard avait été emmagasiné, sous la garde du sous-officier Bauer. Et l'on ne devait pas approcher de ce coin-là ! Le sous-officier Bauer l'écarta d'un coup de crosse. Des soldats protestèrent contre sa volonté, tandis que d'autres lui donnaient raison : on ne pouvait pas vivre avec quelques grammes de nourriture par jour, ça n'était pas possible !

Le lieutenant von Plattner se tenait ordinairement assis à la meilleure place, sur une caisse à bouteilles recouverte de deux bottes de foin. Il se leva, demanda de quoi il était question, et envoya sur la figure du soldat Adler un coup de poing qui le fit saigner du nez. Adler était un géant ; il eût écrasé le lieutenant rien qu'en lui mettant son énorme main sur l'épaule ; cependant, il reçut le coup sans rien dire, les doigts sur la couture de son pantalon gris, ayant rectifié la position dès qu'il avait vu arriver l'officier.

Du reste, von Plattner, ayant mis les

hommes au tiers de ration, s'attribuait ration entière, et nul ne songeait à s'en offusquer. C'était son droit, parce qu'il était un chef, et un noble, un être d'une autre essence que ceux qu'il commandait — le droit au commandement venant tout justement de ce qu'il était d'une autre essence. C'est en cela que la nouvelle Allemagne diffère de l'ancienne Germanie, dont cette nouvelle Allemagne parle toujours : jadis, tout homme qui portait une arme était anobli par cela même. A cette heure, il n'en est que plus esclave.

Adler ne réfléchissait pas à ces choses, non plus qu'aucun de ses camarades. Mais à mesure que la famine les faisait souffrir davantage ils devenaient de plus en plus semblables à des bêtes sauvages cherchant à fuir leur dompteur. Se rendre ! Il fallait se rendre ! Il n'y avait que cela à faire !

Vers une heure du matin, le quatorzième jour, ils entendirent le pas d'une ronde française qui s'approchait. Adler se rapprocha

du porche et dit à demi-voix, comme s'il livrait un secret...

— Frantzœse !...

Le lieutenant von Plattner se réveilla en sursaut, bondit sur ses pieds et envoya dans l'obscurité quatre coups de revolver qui blessèrent deux hommes.

— Qui a dit cela? demanda-t-il.

Il était très brave, d'une bravoure orgueilleuse qui puisait sa source dans la conviction qu'il était von Plattner, et les autres la matière seulement de sa grandeur et de sa noblesse. Ayant frotté une allumette, il vit les hommes groupés en un seul tas, vers le porche, à la fois épouvantés et furieux.

— Qui a dit cela? répéta-t-il.

Nul ne répondit, et les sous-officiers ne purent ou ne voulurent dénoncer personne. C'était un grave manquement à la discipline, un manquement qu'il eût considéré, quelques jours auparavant, comme impossible. Une minute il eut envie de tuer quelqu'un, au

hasard, mais il changea d'idée parce que, dans cette cave, il n'aurait su, après, quoi faire du cadavre.

La nuit qui suivit le dix-huitième jour, les soldats n'en pouvaient plus, et le vin, auquel ils n'étaient pas habitués, achevait de les rendre fous. Quelques-uns râlaient, presque asphyxiés par la mauvaise odeur. Mais ils savaient que tant que le lieutenant serait là, *vivant*, ils n'auraient pas le courage de se rendre. Trois ou quatre rampèrent vers Adler en chuchotant :

— Adler, Adler, il faut le tuer !

Adler, depuis plusieurs jours, mourait du désir de le tuer plus encore que de faim. Il tira sa baïonnette du fourreau... Puis il dit :

— Non ! Je n'oserai pas, tout seul !

Il médita une seconde, et ajouta :

— Venez tous, vous autres : il fait nuit, il dort, et on ne saura pas qui c'est...

Le lendemain, la voix d'Adler appela de nouveau; mais il avait démoli la fortification du porche :

— Frantzœse ! Frantzœse !

Et le sergent Malapert revint avec Goujet.

— Sortez un par un, dit le sergent, en mettant les mains en l'air.

Ils obéirent.

— Vous savez le français, vous, on dirait? demanda le sergent au sous-officier Bauer. Combien étiez-vous, dans la cave?

— Quarante-sept, répondit le sous-officier en rectifiant la position. Il y avait aussi un officier, mais il est mort.

Le sergent Malapert descendit dans la cave en se bouchant le nez.

— Hum ! cria-t-il au bout d'un instant, pour mort, il est bien mort : il a huit coups de baïonnette dans la poitrine... Après tout, ça ne nous regarde pas !

A LA FIN

... En 1920, monsieur et madame Schultz-Dahlmann, de Neisse, se décidèrent à s'expatrier : les affaires ne marchaient plus du tout en Silésie, comme d'ailleurs dans le reste de l'Allemagne. La plupart des usines étaient fermées, le traité de paix de 1918 ayant mis le commerce germanique dans des conditions d'infériorité déplorables et lui interdisant toute concurrence avec ses rivaux, non seulement à l'étranger, mais à l'intérieur ; presque tous les grands établissements financiers avaient fait faillite, et l'État lui-même

eût été forcé de déclarer la banqueroute, par suite de l'effrayante dépréciation de son papier après trois emprunts forcés successifs, si les vainqueurs ne l'avaient soutenu, dans leur propre intérêt et en prenant des gages. Quant à la flotte marchande de Brême et de Hambourg, elle n'existait plus. On calculait qu'il faudrait près d'un siècle pour réparer les ruines de cette funeste guerre.

Quelques années auparavant, le ménage Schultz-Dahlmann fût allé s'établir en France : c'est un pays de lait et de miel où l'on était sûr de gagner beaucoup d'argent, où, par surcroît, on avait la satisfaction de mépriser ceux qui vous le faisaient gagner ; mais la France ne voulait plus consentir à recevoir de Boches, terme qui, sans qu'ils comprissent bien eux-mêmes pourquoi, humiliait profondément les deux Silésiens. L'Amérique s'était également fermée, ayant découvert qu'elle n'était point encore parvenue à digérer les vingt millions d'Allemands qu'elle

possédait déjà, et venant de voter des mesures législatives pour s'opposer à toute nouvelle immigration de ces indésirables. Les Schultz-Dahlmann se décidèrent en conséquence pour l'Espagne.

Mais, pour gagner Madrid, et, de là, Séville, où le mari avait obtenu la promesse d'une situation dans une entreprise d'électricité, il fallait traverser la France, et Paris. Le couple n'accepta cette nécessité qu'avec une répugnance où il entrait de la crainte. Ils ne voulaient pas croire que les soldats de la cause germanique eussent commis, au début de la campagne, les atrocités que leur reprochaient les alliés ; au contraire, ils considéraient ceux-ci et se considéraient eux-mêmes comme des victimes injustement persécutées. Mais enfin, si les Français, bien à tort, voulaient voir dans les Allemands des criminels, comment seraient-ils accueillis, pourraient-ils passer en sécurité ?

Par degrés, après qu'ils eurent franchi la

frontière nouvelle, ils furent rassurés. Il y avait de l'orgueil dans tous les yeux, mais cet orgueil était paisible. Ils entendirent un douanier déclarer à ses camarades, ayant examiné leurs papiers : « C'est encore de ces pauvres bougres qui ne trouvent plus à manger chez eux... Pourvu qu'ils ne restent pas ici, c'est tout ce qu'on leur demande. » Et c'est à peu près l'impression qu'ils lurent sur les traits de tous ceux qu'ils rencontrèrent. On les laissait tranquilles, on se détournait d'eux. C'était une quarantaine dédaigneuse, mais sans péril : ils n'étaient point préparés à la douceur de mœurs de ce peuple ; elle les étonna. Puis ils résolurent d'en profiter pour visiter Paris, qu'ils ne connaissaient pas.

C'est ainsi qu'ils rencontrèrent, dans la cour du Carrousel, sous le portique de la galerie du bord de l'eau, au Louvre, l'Alsacien Robert Fautch, décoré de la Croix de guerre, de la Médaille militaire, et manchot du bras droit depuis la victoire d'Ehrenfeld,

près de Cologne. Avant la guerre, Fautch travaillait comme ébéniste au faubourg Antoine. Sa profession lui avait donné le goût des belles choses, et, comme il disait : « de l'ouvrage bien faite ». Il avait toujours estimé que Paris tout entier est de l'ouvrage bien faite, et l'exercice de sa profession lui étant devenu impossible, il s'était improvisé guide pour les étrangers.

Les Schultz-Dahlmann retinrent ses services parce qu'il parlait l'allemand, et peut-être aussi éprouvant un plaisir vague et discret à retenir auprès d'eux, dans une situation subordonnée, un ancien soldat français, un homme qui portait une médaille et une croix ; enfin Fautch était infirme, ils se sentaient quelque consolation de penser que ce n'était pas chez eux seulement qu'il y avait eu des blessés.

Fautch leur fit traverser une grande salle pleine de statues de bronze et s'arrêta au pied d'un large escalier : légèrement dorée par

une lumière qui tombait du ciel, une déesse de marbre, géante, de ses deux ailes immenses prenait son élan sur la proue d'un navire de pierre; on voyait que l'air et la gloire emplissaient sa poitrine sublime, sa tête avait disparu, effondrée dans la fosse des siècles, nul ne sait où ; et pourtant, par une magie incompréhensible et divine, cette tête, *on la voyait*; elle était pleine de triomphes, de cris, d'irrésistible jeunesse et d'éternelle majesté.

— Ça, dit Fautch, c'est la Victoire ! C'est notre Victoire. Nous l'avions. Nous ne le savions pas, mais nous l'avions ; elle était cachée dans une cave. Un beau jour on l'a sortie, elle est sortie ! Et c'était une vraie Victoire, n'est-ce pas... une vraie Victoire?...

Les Schultz-Dahlmann regardaient, sans parler, et quelque chose de terrible et d'auguste, comme l'ambiance d'une condamnation tragique et millénaire, faisait trembler le bout de leurs doigts.

Ils demandèrent qu'il leur montrât autre chose. Ils virent le Louvre ; une heure qui leur parut très longue ils errèrent dans ces salles où le regard des soldats de Gros et de Géricault, la splendeur des doges latins, semblaient avoir pris une fierté récente. Ils dirent qu'ils avaient froid, et quand ils eurent franchi les portes, appelant une automobile, M. Schultz-Dahlmann fit savoir à Fautch qu'il eût à leur faire connaître « le reste ».

Par les boulevards, Fautch les conduisit à l'Arc de Triomphe. Les milliards de pièces d'or que jetaient à travers son porche les voluptés du soleil couchant roulaient à travers l'avenue, avaient l'air de tomber sur la Danaé heureuse et frémissante, Paris, étalée sur le lit de la France adorable. Fautch encore les fit arrêter.

— Elles ont passé là-dessous, nos troupes, là-dessous ! Elles ont salué la *Marseillaise* de Rude : il y avait longtemps qu'elle les

appelait. Mais quand ils ont passé, elle les a reconnus ; ils étaient toujours les mêmes ! C'est beau, hein, monsieur, madame, c'est beau? Vous pouvez aller par toute la terre, vous ne trouverez pas plus beau !

— Allons ! dit M. Schultz-Dahlmann, impatient.

Alors il les mena plus loin, jusqu'au bout de l'avenue de la Grande-Armée, de l'avenue de Neuilly, et de vastes blocs de pierre sortaient du sol autour d'un pauvre monument, d'un monument mesquin et fier, des soldats de bronze défaillant autour d'un drapeau toujours debout.

— Le monument de la Défense Nationale, dit Fautch. Il n'est pas très reluisant, mais on le laissera ici, au-dessous d'un nouvel arc de triomphe, sous son ombre. Il ne faut pas qu'on l'enlève, il faut qu'on se rappelle... Pendant quarante-quatre ans il est venu là, tous les ans, de vieux manchots, comme moi, et ils disaient : « Oublier? Jamais ! » On

n'avait pas oublié !... Allons, voulez-vous voir autre chose ?

Ils redescendirent jusqu'à Notre-Dame. C'était comme une chose vivante, formidable et légère. Deux pieds solides au ras de l'eau, comme un arbre qui a besoin d'humidité pour ses racines, et la tête dans le ciel.

— Ils y avaient jeté une bombe, dit Fautch, ils voulaient la brûler : mais la voilà. C'est du côté de la petite Vierge qui tient l'Enfant Jésus et relève la hanche, que c'est tombé : la petite Vierge sourit toujours.

Puis ils traversèrent la place, ils s'accoudèrent sur le parapet du pont d'Arcole. Les cabochons rouges des candélabres, au-dessus de l'eau, commençaient à brûler, mais toute la poussière du soleil mourant enflammait encore l'horizon vers lequel coulait la Seine tranquille. Un rayon réfracté fit briller comme des flèches les aiguilles de l'horloge, devant le Palais de Justice. Au-dessus, les poivrières d'une tour parlaient du temps des châteaux

forts ; plus loin, le Louvre harmonieux reflétait dans le fleuve le décor de ses pilastres, et puis des femmes d'or, en plein azur, retenaient des chevaux d'or, qui bondissaient.

— Vous voyez bien que c'était une ville de victoire, monsieur, madame, cria Fautch. Une ville de victoire ! Et vous avez cru, dans votre pays?... Ah ! là là !

M. Schultz-Dhalmann en avait assez. Il tira un écu de sa poche. Un instant Fautch eut envie de refuser : le plaisir l'avait payé. Mais il changea d'idée, il eut tout à coup la voix des sous-officiers devant leurs hommes, là-bas, dans le pays des disciplines anéanties.

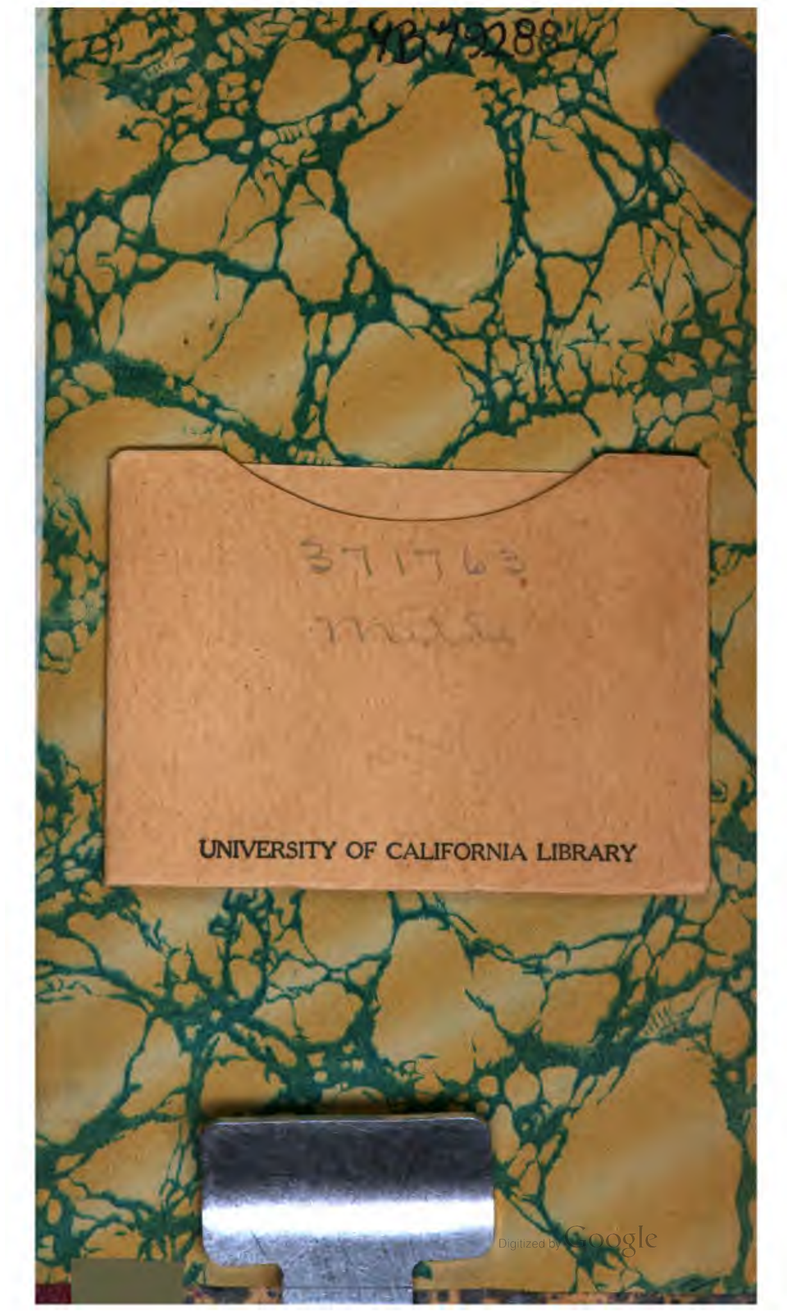
— Pour les Anglais, dit-il, c'est cent sous. Mais, pour les Boches, c'est dix francs !

Et M. Schultz-Dahlmann paya. Fautch savait la manière de leur parler...

4 août 1914-*septembre* 1916.

TABLE

Paris. — Imprimerie L. POCHY, 52, rue du Château. — 602-17


YB 79288
371763
UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY
Digitized by Google

